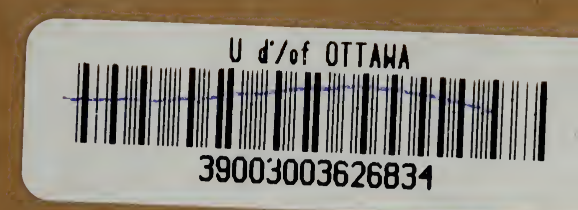


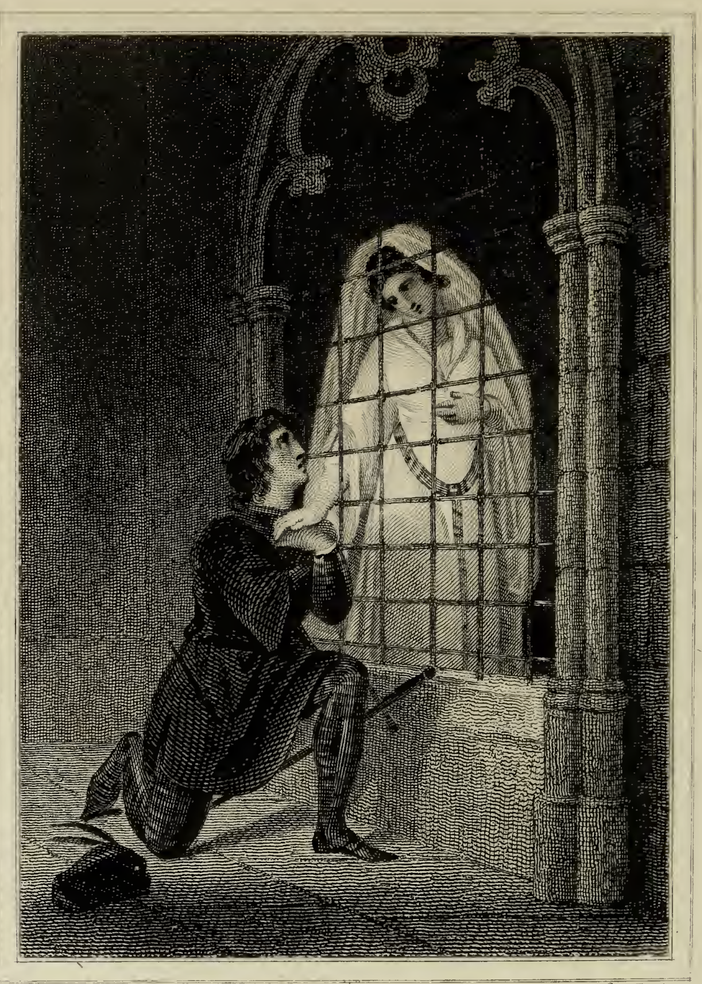
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME CINQUANTE-SEPTIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



A. Desenne del.

Car Heath sc

QUENTIN DURWARD.

L'ENTREVUE DES DEUX AMANS.

T III Ch XXXI.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

TOME LVII.

QUENTIN DURWARD



PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & Co.
MDCCC XXVI.

QUENTIN DURWARD.

(Quentin Durward.)

TOME TROISIÈME.

« La guerre est ma patrie,
» Mon harnois ma maison,
» Et en toute saison
» Combattre c'est ma vie. »

Ancienne ballade française.

QUENTIN DURWARD.

(Quentin Durward.)

CHAPITRE XXIV.

LA PRISONNIÈRE (1).

« Qu'on me secoure ou non, je me rends, chevalier ;
» Captive, j'en appelle à votre courtoisie.
» Songez que quelque jour la fortune ennemie
» Peut aussi, comme moi, vous rendre prisonnier. »

Anonyme.

L'ESCARMOUCHE entre les schwartzreiters et les hommes d'armes de Crèvecœur dura à peine cinq minutes, tant les premiers furent promptement mis en déroute par les Bourguignons, qui avaient sur eux la supériorité des

(1) *The surrender.* La reddition. Mais le mot français ne s'applique qu'aux places fortes, etc. — ÉD.

armes, des chevaux et de la valeur impétueuse. En moins de temps que nous ne venons de le dire, le comte, essuyant son épée sanglante sur la crinière de son cheval avant de la remettre dans le fourreau, revint sur la lisière de la forêt, où Isabelle était restée spectatrice du combat. Une partie de ses gens le suivaient, tandis que les autres étaient à la poursuite des fuyards.

— C'est une honte, dit-il, que les armes de gentilshommes et de chevaliers soient souillées du sang de ces vils pourceaux.

A ces mots il remit son épée dans le fourreau, et ajouta : — C'est un accueil un peu rude pour votre retour dans votre pays, ma jolie cousine ; mais les princesses errantes doivent s'attendre à de pareilles aventures. Il n'est pas malheureux que je sois arrivé à temps ; permettez-moi de vous assurer que les troupes noires n'ont pas plus de respect pour la couronne d'une comtesse que pour la coiffe d'une paysane ; et il me semble que vous n'aviez pas une longue résistance à espérer de votre suite.

— Avant tout, monseigneur le comte, répondit Isabelle, apprenez-moi si je suis prisonnière, et où vous allez me conduire.

— Vous savez bien, folle enfant, répondit Crèvecœur, comment je voudrais répondre à cette question. Mais vous et votre extravagante de tante, avec ses projets de mariage, vous avez fait depuis peu un tel usage de vos ailes, que je crains que vous ne deviez vous résigner à ne les déployer d'ici à quelque temps que dans une cage. Quant à moi, mon devoir, et c'en est un pénible, sera terminé quand je vous aurai conduite à la cour du duc, à Péronne; et c'est pourquoi je juge à

propos de laisser le commandement de ce détachement à mon neveu, le comte Étienne, tandis que je vous accompagnerai, car je pense que vous pourrez avoir besoin d'un intercesseur. J'espère que ce jeune étourdi s'acquittera de ses devoirs avec prudence.

— Avec votre permission, bel oncle, dit le comte Étienne, si vous doutez que je sois en état de commander vos hommes d'armes, vous pouvez rester avec eux, et je me chargerai d'être le serviteur et le gardien de la comtesse Isabelle de Croye.

— Sans doute, beau neveu, lui répondit son oncle, c'est renchérir sur mon projet; mais je l'aime autant tel que je l'ai conçu. Faites donc bien attention que votre affaire ici n'est pas de donner la chasse à ces pourceaux noirs, occupation pour laquelle vous paraissiez tout à l'heure avoir une vocation spéciale, mais de me rapporter des nouvelles certaines de ce qui se passe dans le pays de Liège, afin que nous sachions ce qu'il faut penser de tous les bruits qu'on fait courir. Que dix de nos lances me suivent; les autres resteront sous ma bannière, et vous en prendrez le commandement.

— Un instant, cousin Crèvecœur, dit la comtesse; en me rendant prisonnière, permettez-moi de stipuler la sûreté de ceux qui m'ont protégée dans mes infortunes. Qu'il soit permis à ce brave homme, mon guide fidèle, de retourner librement dans sa ville de Liège.

Les yeux pénétrans de Crèvecœur se fixèrent un instant sur la figure honnête et paisible de Glover. — Ce brave garçon, dit-il alors, ne paraît pas avoir des dispositions redoutables. Il accompagnera mon neveu aussi loin qu'il s'avancera sur le territoire de Liège, et sera ensuite libre d'aller où il voudra.

— Ne manquez pas de me rappeler au souvenir de la bonne Gertrude, dit la comtesse à son guide; et priez-la, ajouta-t-elle en détachant de son cou un collier de perles, de porter ceci en mémoire de sa malheureuse amie.

Le bon Glover prit le collier, et baisa assez gauchement, mais avec une sincère affection, la belle main qui avait trouvé ce moyen délicat de récompenser la peine qu'il avait prise et les dangers auxquels il s'était exposé.

— Oui-da! des signes et des gages! dit le comte. — Avez-vous quelque autre demande à me faire, belle cousine? il est temps que nous partions.

— Il ne me reste qu'à vous prier, répondit Isabelle en faisant un effort pour parler, d'être favorable à... à ce jeune gentilhomme.

— Oui-da! dit Crèvecœur en jetant sur Quentin le même regard pénétrant qu'il avait d'abord fixé sur Glover, mais, à ce qu'il parut, avec un résultat moins satisfaisant. — Oui-da! répéta-t-il en imitant, mais sans chercher à l'insulter, l'embarras d'Isabelle; eh! mais ce n'est pas une lame de la même trempe.... S'il vous plaît, belle cousine, qu'a donc fait ce.... ce vraiment jeune gentilhomme, pour mériter une telle intercession de votre part?

— Il m'a sauvé la vie et l'honneur, répondit la comtesse en rougissant de honte et de ressentiment.

Quentin rougit aussi, mais la prudence lui fit sentir qu'il ne ferait qu'empirer les choses en s'abandonnant à l'indignation qu'il éprouvait.

— Oui-da! répéta encore le comte. La vie et l'honneur! Il me semble, belle cousine, qu'il aurait autant

valu que vous ne vous fussiez pas mise dans le cas d'avoir de telles obligations à un si jeune gentilhomme. Mais n'importe, le jeune gentilhomme peut nous accompagner, si sa qualité le lui permet. Seulement c'est moi qui désormais me chargerai de protéger votre vie et votre honneur, et je lui trouverai peut-être une occupation plus convenable que celle d'écuyer de damoiselles errantes.

— Comte, dit Durward, incapable de garder le silence plus long-temps, — de peur que vous ne parliez d'un étranger plus légèrement que vous n'auriez voulu, permettez-moi de vous apprendre que je me nomme Quentin Durward, et que je suis archer de la garde écossaise du roi de France, corps dans lequel on ne reçoit, comme vous devez le savoir, que des gentilshommes, des hommes d'honneur.

— Je vous remercie de cette information, et je vous baise les mains, monsieur l'archer, répondit Crèvecœur sur le même ton de raillerie. Ayez la bonté de marcher à côté de moi en tête du détachement.

Quentin obéit aux ordres du comte, qui avait alors, sinon le droit, du moins le pouvoir de lui en donner. Il remarqua qu'Isabelle suivait tous ses mouvemens avec un air d'intérêt timide et inquiet qui allait presque jusqu'à la tendresse, et cette vue lui fit venir une larme aux yeux. Mais il se rappela qu'il devait se comporter en homme devant Crèvecœur, qui, de tous les chevaliers de France et de Bourgogne, était peut-être le plus disposé à ne faire que rire d'une confidence de peines d'amour. Il résolut donc de ne pas attendre plus long-temps pour lui parler, et d'entrer en conversation avec lui d'un ton qui prouvât le droit qu'il avait d'être bien

traité, et d'obtenir plus d'égards que le comte ne semblait disposé à lui en accorder, peut-être parce qu'il était offensé de voir qu'un homme de si peu d'importance avait mérité tant de confiance de sa riche et noble cousine.

— Seigneur comte de Crèvecœur, lui dit-il avec politesse, mais d'une voix ferme, — avant d'aller plus loin, puis-je vous demander si je suis libre, ou si je dois me regarder comme votre prisonnier?

— La question est fort juste; mais en ce moment je ne puis y répondre que par une autre. Croyez-vous que la France et la Bourgogne soient en paix ou en guerre?

— Vous devez certainement le savoir mieux que moi, monseigneur. Il y a déjà quelque temps que j'ai quitté la cour de France, et je n'en ai reçu aucune nouvelle depuis mon départ.

— Eh bien! vous voyez combien il est aisé de faire des questions, et combien il est difficile d'y répondre. Moi-même qui ai passé une semaine et plus à Péronne avec le duc, je ne suis pas en état de résoudre ce problème plus que vous. Et cependant, sire écuyer, c'est de la solution de cette question que dépend celle de savoir si vous être libre ou prisonnier; et quant à présent, je dois vous considérer en cette dernière qualité; seulement, si vous avez été réellement et honorablement utile à ma parente, et que vous répondiez franchement à mes questions, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

— C'est à la comtesse de Croye à juger si je lui ai rendu quelque service, et je vous renvoie à elle à cet égard. Vous jugerez vous-même de mes réponses lorsque vous m'aurez questionné.

— Oui-da! murmura Crèvecœur à demi-voix; voilà assez de hauteur! c'est ainsi que doit parler un homme qui porte à son chapeau le gage d'une dame, et qui croit pouvoir lever le ton en honneur de ce précieux ruban. — Eh! bien! monsieur, pouvez-vous me dire, sans déroger à votre dignité, depuis combien de temps vous êtes attaché à la personne de la comtesse Isabelle de Croye?

— Comte de Crèvecœur, si je réponds à des questions qui me sont faites d'un ton qui approche de l'insulte, c'est uniquement de crainte que mon silence ne soit interprété d'une manière injurieuse pour une dame que nous devons tous deux également honorer. J'ai servi d'escorte à la comtesse Isabelle depuis qu'elle a quitté la France pour se retirer en Flandre.

— Ah! ah! c'est-à-dire depuis qu'elle s'est enfuie du Plessis-les-Tours? et comme vous êtes archer dans la garde écossaise, vous l'avez sans doute accompagnée par les ordres exprès du roi Louis?

Quelque peu redevable que Quentin crût être au roi de France, qui, en cherchant à faire surprendre la comtesse Isabelle par Guillaume de la Marck, avait probablement calculé que le jeune écuyer serait tué en la défendant, il ne se regarda pas comme dispensé d'être fidèle à la confiance que Louis lui avait accordée, ou du moins avait paru lui accorder. Il répondit donc au comte qu'il lui suffisait, pour agir, de recevoir les ordres de son officier supérieur, et qu'il ne remontait pas plus haut.

— Sans doute, sans doute, cela doit suffire; mais nous savons que le roi ne permet pas à ses officiers d'envoyer les archers de sa garde courir le monde, comme

des paladins, à la suite de quelque princesse errante, sans qu'il ait quelque motif politique pour agir ainsi. Il sera difficile au roi Louis de continuer à soutenir si hardiment qu'il n'était pas instruit de la fuite de France des comtesses de Croye, puisqu'elles étaient accompagnées d'un archer de sa garde. Et sur quel point dirigiez-vous votre retraite, messire archer ?

—Sur Liège, monseigneur ; ces dames désirant se mettre sous la protection du dernier évêque de cette ville.

— Du dernier évêque ! s'écria Crèvecœur, Louis de Bourbon est-il donc mort ? Le duc n'a pas même appris qu'il fût malade. Et de quoi est-il mort ?

— Il repose dans une tombe sanglante, monsieur le comte, si ses meurtriers en ont accordé une à ses restes.

— Ses meurtriers ! Sainte mère de Dieu ! jeune homme, cela est impossible !

— J'ai vu le crime de mes propres yeux, et mainte autre scène d'horreur.

— Tu l'as vu ! Et tu n'as pas secouru le bon prélat ! Et tu n'as pas soulevé tout le château contre ses assassins ! Sais-tu bien qu'être témoin d'un pareil forfait, sans chercher à l'empêcher, c'est une profanation et un sacrilège ?

— Pour être bref, monseigneur, avant que ce forfait se commît, le château avait été pris d'assaut par le sanguinaire Guillaume de la Marck, avec l'aide des Liégeois insurgés.

— Je suis atterré, dit Crèvecœur ! Liège en insurrection ! Schonwaldt pris ! L'évêque assassiné ! Messager de malheur, jamais on n'annonça tant de mauvaises nouvelles à la fois ! Parle, rends-moi compte de cette in-

surrection, de cet assaut, de ce meurtre. Parle, tu es un des archers de confiance de Louis, et c'est sa main qui a dirigé ce trait cruel. Parle, te dis-je, ou je te fais tirer à quatre chevaux.

— Et quand vous le feriez, comte de Crèvecœur, vous n'arracheriez de moi rien dont un gentilhomme écossais pût rougir. Je suis aussi étranger que vous à toutes ces scélératesses. J'ai été si loin de prendre part à ces horreurs, que je m'y serais opposé de toutes mes forces, si mes forces avaient égalé la vingtième partie de mes désirs. Mais que pouvais-je faire? ils étaient des centaines, et je me trouvais seul. Mon unique soin fut de sauver la comtesse Isabelle, et j'eus le bonheur d'y réussir. Et cependant, si j'avais été assez près quand ce vénérable vieillard fut assassiné, j'aurais sauvé ses cheveux blancs ou je les aurais vengés, et l'horreur que m'inspirait ce forfait s'exprima même assez haut pour prévenir de nouveaux crimes.

— Je te crois, jeune homme; tu n'es pas d'un âge, et tu ne parais pas d'un caractère à être chargé d'œuvres si sanguinaires, quelque habile que tu puisses être comme écuyer d'une dame. Mais hélas! faut-il que ce bon et généreux prélat ait été assassiné dans le lieu même où il avait si souvent accueilli l'étranger avec la charité d'un chrétien, avec l'hospitalité d'un prince! assassiné! et par un misérable, par un monstre de sang et de cruauté, élevé sous le toit même qui l'a vu se souiller les mains du sang de son bienfaiteur! Mais je ne connaîtrais pas Charles de Bourgogne, je douterais même de la justice du ciel, si la vengeance n'était aussi prompte, aussi sévère, aussi complète, que la scélératesse a été atroce et sans égale.

Ici, il arrêta son cheval, lâcha la bride, appuya sur sa cuirasse ses deux mains couvertes de gantelets; et, les levant ensuite vers le ciel, il dit d'un ton solennel : — Et si nul autre ne se chargeait de poursuivre le meurtrier, moi, moi, Philippe Crèvecœur des Cordes, je fais vœu à Dieu, à saint Lambert et aux trois rois de Cologne, de ne plus songer à toute autre affaire terrestre, jusqu'à ce que j'aie tiré pleine vengeance des assassins du bon Louis de Bourbon, dans la forêt ou sur le champ de bataille, en ville ou en campagne, sur la montagne ou dans la plaine, dans la cour du roi ou dans l'église de Dieu; et j'y engage mes terres et mes biens, mes amis et mes vassaux, ma vie et mon honneur. Ainsi me soient en aide Dieu, saint Lambert de Liège et les trois rois de Cologne!

Après avoir fait ce vœu, le comte de Crèvecœur parut un peu soulagé de l'accablement dans lequel l'avaient plongé la surprise et la douleur dont il avait été saisi en apprenant la nouvelle de la fatale tragédie jouée à Schonwaldt, et il demanda à Quentin un récit plus circonstancié de toute cette affaire. Le jeune Écossais était loin de vouloir calmer la soif de vengeance que le comte nourrissait contre Guillaume de la Marck, et il lui donna tous les détails qu'il désirait, sans en rien omettre.

— Ces misérables Liégeois, s'écria le comte, ces brutes inconstantes et sans foi! s'être ligués ainsi avec un infame brigand, un impitoyable meurtrier, pour mettre à mort leur prince légitime!

Durward informa ici le Bourguignon indigné que les Liégeois ou du moins ceux d'entre eux qui s'élevaient au-dessus de la populace, quoique ayant témérairement

pris part à la rébellion contre l'évêque, n'avaient pourtant, à ce qu'il lui avait paru, aucun dessein d'aider De la Marck dans son exécrable projet, mais qu'au contraire ils l'auraient empêché de l'accomplir, s'ils en avaient eu les moyens, et qu'ils n'avaient pu en être témoins sans horreur.

— Ne me parlez pas de cette misérable canaille plébéienne, dit le comte. Quand ils prirent les armes contre un prince qui n'avait d'autre défaut que d'être trop bon maître pour une race ingrate et parjure ; quand ils se révoltèrent contre lui ; quand ils l'attaquèrent dans sa maison paisible, que pouvaient-ils avoir en vue, si ce n'est le meurtre ? Quand ils se liguèrent avec le Sanglier des Ardennes, le plus féroce assassin qui soit dans toute la Flandre, quel projet pouvaient-ils lui opposer, si ce n'est un projet de meurtre, puisque c'est le métier qui le fait vivre ? Et d'après ce que vous venez de me dire, celui dont la main a commis le crime n'appartenait-il pas à cette vile canaille ? J'espère, à la lueur de leurs maisons embrasées, voir le sang couler dans leurs canaux. Quel noble et généreux prince ils ont assassiné ! On a vu se révolter des vassaux accablés d'impôts, mourant de besoin ; mais ces Liégeois, c'est l'insolence de leurs trop grandes richesses qui les a poussés !

Il abandonna une seconde fois les rênes de son cheval, et fit le geste de se tordre les mains, malgré les gantelets dont elles étaient couvertes. Quentin vit aisément que son chagrin était rendu encore plus vif par le souvenir amer de l'amitié qui l'avait uni avec le défunt. Il garda donc le silence, respectant une douleur qu'il ne voulait pas aggraver, et qu'il sentait en même temps qu'il lui était impossible d'adoucir.

Mais le comte de Crèvecœur revint à plusieurs reprises sur le même sujet, multiplia ses questions sur la prise de Schonwaldt et sur les détails de la mort de l'évêque; puis tout à coup, comme s'il se fût rappelé quelque chose qui lui était échappé de la mémoire, il lui demanda ce qu'était devenue la comtesse Hameline, et pourquoi elle n'était pas avec sa nièce.

— Ce n'est pas, ajouta-t-il avec un air de mépris, que je regarde son absence comme une grande perte pour la comtesse Isabelle; car, quoiqu'elle fût sa tante, et, au total, qu'elle eût de bonnes intentions, cependant la cour de Cocagne n'a jamais produit une semblable folle, et je tiens pour certain que sa nièce, que j'ai toujours regardée comme une jeune personne sage et modeste, a été entraînée dans la folie absurde de s'enfuir de Bourgogne pour courir en France, par cette vieille folle à esprit romanesque, qui ne songe qu'à marier les autres et à se marier elle-même.

Quel discours pour les oreilles d'un amant lui-même assez romanesque, et dans un moment où il aurait été ridicule à lui d'essayer ce qui était pour lui l'impossible, c'est-à-dire de convaincre le comte, par la force des armes, qu'il faisait la plus grande injustice à la jeune comtesse, perle d'esprit comme de beauté, en la désignant comme *une jeune personne sage et modeste!* Un tel éloge aurait pu convenir à la fille hâlée d'un bon paysan, dont l'occupation aurait été d'aiguillonner les bœufs tandis que son père conduisait la charrue. Et puis supposer qu'elle se laissait guider et dominer par une tante folle et romanesque! c'était une calomnie qu'il eût fallu faire rentrer dans la gorge du blasphémateur. Le comte en imposait à Quentin malgré lui, par sa physionomie

pleine de franchise, quoique sévère, et son mépris pour tous les sentimens qui dominaient dans le cœur du jeune homme. Quant à la renommée que Crèvecœur avait acquise dans les armes, elle n'aurait fait qu'augmenter le désir qu'il aurait eu de lui proposer un cartel, s'il n'eût été retenu par la crainte du ridicule, celle de toutes les armes que redoutent le plus les enthousiastes de tous les genres, et qui, d'après l'influence qu'elle exerce sur leurs esprits, réprime souvent en eux des idées absurdes, mais en étouffe quelquefois d'autres qui ne sont pas sans noblesse.

Maîtrisé par la crainte de devenir un objet de dédain plutôt que de ressentiment, Durward se borna, quoique non sans difficulté, à dire en termes généraux, et d'une manière assez confuse, que la comtesse Hameline avait réussi à se sauver du château, à l'instant où l'assaut commençait. Il n'aurait pu lui donner des détails plus circonstanciés sans jeter quelque ridicule sur la tante d'Isabelle, et peut-être sans s'y exposer lui-même, comme ayant été l'objet de ses spéculations matrimoniales. Il ajouta à cette narration un peu vague, qu'il courait un bruit, quoique rien n'en constatât la vérité, que la comtesse Hameline était retombée entre les mains de Guillaume de la Marck.

—J'espère que saint Lambert permettra qu'il l'épouse, dit Crèvecœur; et véritablement il me paraît probable qu'il le fera par amour pour ses sacs d'argent, et qu'il l'assommera quand il s'en sera assuré la possession, ou, plus tard, quand il les aura vidés.

Le comte fit alors tant de questions à Quentin sur la manière dont les deux dames s'étaient conduites pendant leur voyage, sur le degré d'intimité auquel elles

l'avaient admis, et sur d'autres points assez délicats, que le jeune homme, contrarié, confus et irrité, eut peine à cacher son embarras au vieux soldat courtisan, qui ne manquait ni d'expérience ni de pénétration, et qui prit congé de lui tout à coup, en s'écriant: — Oui-da! je vois ce que c'est; c'est ce que je pensais, d'un côté du moins; j'espère que je trouverai plus de bon sens de l'autre. Allons, sire écuyer, un coup d'éperon, et formez l'avant-garde; j'ai quelques mots à dire à la comtesse Isabelle. Je pense que vous m'en avez assez appris maintenant pour que je puisse lui parler de tout ce qui s'est passé malheureusement, sans alarmer sa délicatesse, quoique j'aie un peu blessé la vôtre; mais un moment, jeune homme, un mot avant que vous vous éloigniez. Vous avez fait un heureux voyage, à ce que je m'imagine, dans le pays de féerie, rempli d'aventures héroïques, de hautes espérances, de flatteuses illusions, comme les jardins de la fée Morgane. Oubliez tout cela, jeune soldat, ajouta-t-il en lui frappant sur l'épaule, ne vous rappelez cette jeune dame que comme l'honorable comtesse de Croye, oubliez la demoiselle errante et aventureuse; ses amis (je puis vous répondre d'un) ne se souviendront que des services que vous lui avez rendus, et oublieront la récompense déraisonnable que vous avez eu la hardiesse d'envisager.

Dépité de n'avoir pu cacher au clairvoyant Crèvecœur des sentimens que le comte semblait ne regarder que comme un objet de ridicule, Quentin lui répliqua avec indignation: — Monseigneur comte, quand j'aurai besoin de vos avis, je vous les demanderai; quand j'implorerai votre assistance, il sera assez temps de me la refuser; quand j'attacherai une valeur particulière à

l'opinion que vous pouvez avoir de moi, il ne sera pas trop tard pour l'exprimer.

— Oui-da! dit le comte. Me voici entre Amadis et Oriane, et il faut sans doute que je m'attende à un défi.

— Vous parlez comme si c'était une chose impossible. Quand j'ai rompu une lance avec le duc d'Orléans, j'avais pour adversaire un homme dans les veines duquel coulait un sang plus noble que celui de Crèvecœur. Quand j'ai mesuré mon épée avec celle de Dunois, j'avais affaire à un guerrier plus illustre.

— Que le ciel t'accorde du jugement, mon bon jeune homme. Si tu dis la vérité, la fortune t'a singulièrement favorisé dans ce monde, et, en vérité, s'il plaît à la Providence de te soumettre à de pareilles épreuves avant que tu aies de la barbe au menton, la vanité te rendra fou avant que tu puisses te dire un homme. Tu peux me faire rire, mais non me mettre en colère. Crois-moi, quoique par un de ces coups de fortune qu'on voit arriver quelquefois, tu aies combattu contre des princes, et aies été un champion de comtesses, tu ne deviens pas pour cela l'égal de ceux dont le hasard t'a rendu l'adversaire, et dont un plus grand hasard t'a fait devenir le compagnon. Je puis te permettre, comme à un jeune homme qui a lu des romans jusqu'à se croire un paladin, de te livrer pendant quelque temps à un rêve flatteur; mais il ne faut pas te fâcher contre un ami qui te veut du bien, quand il te secoue un peu rudement par les épaules pour t'éveiller.

— Ma famille, monseigneur comte....

— Ce n'est pas tout-à-fait de ta famille que je parle : je parle de rang, de fortune, d'élévation, de tout ce qui met une distance entre les degrés et les classes. Quant à

la naissance, nous sommes tous descendans d'Adam et d'Ève.

—Mes ancêtres, monseigneur comte, les Durwards de Glen-Houlakin....

—Ah! si vous prétendez faire remonter leur généalogie au-delà d'Adam, je n'ai plus rien à dire. Au revoir, jeune homme.

Le comte arrêta son cheval, et attendit la comtesse, à qui ses insinuations et ses avis, quoique donnés dans de bonnes intentions, furent, s'il est possible, encore plus désagréables qu'à Durward. Celui-ci, tout en marchant en avant, murmurait à demi-voix : —Froid railleur, fat impertinent, je voudrais que le premier archer écossais qui aura son arquebuse pointée sur toi ne te laissât pas échapper si facilement que je l'ai fait! —Ils arrivèrent dans la soirée à la ville de Charleroi, sur la Sambre, ou le comte de Crèvecœur avait résolu de laisser Isabelle, que la terreur et la fatigue de la veille, une course de cinquante milles dans la journée, et toutes les sensations douloureuses auxquelles elle avait été en proie, avaient rendue incapable d'aller plus loin sans danger pour sa santé. Le comte la confia, dans un état de grand épuisement, aux soins de l'abbesse d'un couvent de l'ordre de Cîteaux, dame de noble naissance, parente des deux familles de Crèvecœur et de Croÿe, et à la prudence et à l'amitié de laquelle il pouvait accorder toute sa confiance.

Crèvecœur ne s'arrêta dans la ville que pour recommander les plus grandes précautions au commandant d'une petite garnison bourguignonne qui occupait cette place, et le requérir de donner une garde d'honneur au couvent tant que la comtesse Isabelle de Croye y séjour-

nerait, en apparence pour veiller à sa sûreté, mais en réalité peut-être pour prévenir toute tentative d'évasion. Le comte invita la garnison à se tenir sur ses gardes, et en donna pour cause un bruit vague qui était arrivé jusqu'à lui de troubles survenus dans l'évêché de Liège. Mais il avait résolu d'être le premier qui porterait au duc Charles les formidables nouvelles de l'insurrection de Liège et du meurtre de l'évêque, dans toute leur horrible réalité. En conséquence, s'étant procuré des chevaux frais pour lui et pour sa suite, il se prépara à aller jusqu'à Péronne sans s'arrêter; avertissant Durward qu'il fallait qu'il l'accompagnât, il lui fit d'un ton goguenard les excuses de le séparer de si belle compagnie, et ajouta qu'il espérait qu'un écuyer si dévoué aux dames trouverait plus agréable de voyager au clair de lune, que de céder lâchement au sommeil comme un mortel ordinaire.

Quentin, déjà assez affligé d'apprendre qu'il allait être séparé d'Isabelle, brûlait d'envie de répondre à ce défi avec indignation et par un cartel; mais, convaincu que le comte ne ferait que rire de sa colère, et mépriserait son défi, il résolut d'attendre de l'avenir l'occasion où il lui serait possible d'obtenir satisfaction de ce fier chevalier, qui lui était devenu, quoique pour des raisons bien différentes, presque aussi odieux que le Sanglier des Ardennes lui-même. Il consentit donc à suivre Crèvecœur, puisqu'il n'avait pas le pouvoir de le refuser, et ils firent de compagnie, et avec la plus grande célérité, le chemin de Charleroi à Péronne.

CHAPITRE XXV.

LA VISITE INATTENDUE.

« Il est des qualités dans la nature humaine ;
» Qui voudrait le nier ? Mais la trame et la chaîne
» N'offrent jamais aux yeux un tissu si serré ,
» Qu'un défaut ne s'y glisse et n'y soit rencontré.
» J'ai connu , croyez-moi , des gens pleins de vaillance
» Qui tremblaient quand un chien jappait en leur présence.
» J'ai vu maint philosophe agir en si grands fous ,
» Qu'un idiot près d'eux aurait eu le dessous.
» Quant à vos courtisans si fins , si pleins d'adresse ,
» Ils tendent leurs panneaux avec tant de finesse ,
» Qu'eux-mêmes bien souvent les premiers y sont pris. »

Ancienne comédie.

Pendant la première partie de ce voyage nocturne, Durward eut à combattre cette amertume de cœur qu'éprouve le jeune homme qui se sépare, et probablement pour toujours, de celle qu'il aime. Pressée par l'urgence des circonstances et par l'impatience de Crèvecœur, la petite troupe parcourait à la hâte les riches plaines du

Hainaut, guidée par la lune, dont les rayons répandaient leurs brillantes lueurs sur de riches pâturages, des bois et des terres encore couvertes de gerbes, que les laboureurs, profitant d'une belle nuit, travaillaient à enlever, tant était grande, même à cette époque, l'ardeur des Flamands pour le travail. Cet astre éclairait de larges rivières portant partout la fertilité, et traversées par maints navires, messagers rapides d'un commerce florissant: aucun rocher, aucun torrent n'interrompait leur cours; sur leurs bords étaient des villages tranquilles, ou la propreté extérieure des habitations annonçait l'aisance et le bonheur; çà et là aussi se montrait le château féodal entouré de fossés profonds, avec d'épaisses murailles, et surmonté d'un beffroi, car la chevalerie du Hainaut était renommée parmi la noblesse de l'Europe. De distance en distance s'élevaient les clochers et les tours d'un grand nombre d'églises et de monastères.

Des sites si variés, si différents de ceux qu'offraient les montagnes incultes et désertes de son pays, ne pouvaient distraire Durward de ses regrets et de ses chagrins. Il avait laissé son cœur à Charleroi, et la seule réflexion qu'il fit en voyageant, c'était que chaque pas l'éloignait davantage d'Isabelle. Il mettait son imagination à la torture pour se rappeler chaque mot qu'elle avait prononcé, chaque regard adressé à lui; et, comme il arrive souvent en pareil cas, l'impression que faisait sur son esprit le souvenir de ces détails, était plus forte que celle qu'avait produite la réalité.

Enfin, après que l'heure froide de minuit fut passée, en dépit de l'amour et du chagrin, l'extrême fatigue que Quentin avait subie les deux jours précédents commença à faire sur lui un effet que l'habitude qu'il avait

de se livrer à des exercices de toute espèce, son caractère actif, sa vivacité naturelle, et le genre pénible des réflexions qui l'occupaient, l'avaient empêché d'éprouver jusqu'alors. Ses sens, épuisés et comme anéantis, commencèrent à exercer si peu d'empire sur les idées qui s'offraient à son esprit, que les visions de son imagination changeaient ou détournaient tout ce qui lui était transmis par les organes émoussés de l'ouïe et de la vue. Il ne savait qu'il était éveillé, que par les efforts qu'il faisait par intervalles, sentant le danger de sa situation, pour résister à l'engourdissement d'un sommeil profond. De temps en temps, le sentiment du risque qu'il courait de tomber de cheval lui rendait un moment de présence d'esprit, mais presque aussitôt mille ombres confuses obscurcissaient de nouveau ses yeux ; le beau paysage éclairé par la lune s'évanouissait devant lui; et enfin son accablement devint si visible, que le comte de Crèvecœur fut obligé d'ordonner à deux de ses gens de marcher constamment de chaque côté de Durward, pour l'empêcher de tomber de cheval.

Quand ils arrivèrent à Landrecie, le comte, par compassion pour ce jeune homme, qui avait alors passé trois nuits presque sans dormir, ordonna une halte de quatre heures pour donner à sa suite et prendre lui-même le temps de se rafraîchir et de se reposer.

Quentin dormait profondément quand il fut éveillé par le son des trompettes du comte, et par les cris de ses fourriers et maréchaux-de-logis : — Debout! debout! Allons, en route, en route! — Cette aubade était trop matinale pour qu'il pût l'entendre avec plaisir, et cependant il se trouva, en s'éveillant, un être tout différent de ce qu'il était en s'endormant. Sa confiance en

lui-même et en sa fortune était revenue avec ses forces et la lumière du jour. Il ne pensait plus à son amour comme à un vain rêve, à une chimère sans espoir; il le regardait comme un principe de force et d'activité qu'il devait nourrir à jamais dans son cœur, quoiqu'il ne pût jamais espérer de voir sa tendresse couronnée de succès, au milieu des obstacles nombreux dont il était entouré.

— Le pilote, pensa-t-il, dirige sa barque par l'étoile polaire, quoiqu'il n'espère jamais être le maître de cet astre; et le souvenir d'Isabelle de Croye fera de moi un digne homme d'armes, quoiqu'il puisse se faire que je ne la revoie jamais. Quand elle apprendra qu'un soldat écossais nommé Quentin Durward s'est distingué sur un champ de bataille, ou qu'il est resté parmi les morts sur la brèche, elle se souviendra du compagnon de son voyage comme d'un homme qui a fait tout ce qui était en son pouvoir pour la préserver des piéges et des malheurs dont elle était menacée, et peut-être honorera-t-elle sa mémoire d'une larme, et son tombeau d'une guirlande.

S'étant ainsi armé de courage contre tout événement, Quentin se trouva plus en état de supporter les railleries du comte de Crèvecœur, qui ne l'épargna pas, et qui le plaisanta comme n'étant qu'un jeune efféminé, incapable de résister à la fatigue. Le jeune Écossais y répliqua sans humeur, se prêta avec grace aux plaisanteries du comte, et lui répondit d'une manière si heureuse à la fois et si respectueuse, que le changement survenu dans son ton et ses manières donna évidemment de lui au chevalier bourguignon une opinion plus favorable que celle que la conduite de son prisonnier lui en avait fait concevoir la veille, lorsque, rendu irri-

table par le sentiment pénible de sa situation, Quentin gardait le silence avec humeur, ou ne répondait qu'avec fierté.

Le digne chevalier commença enfin à le regarder comme un jeune homme dont il serait possible de faire quelque chose; il lui donna à entendre assez clairement que s'il voulait quitter le service de France, il lui procurerait une place honorable dans la maison du duc de Bourgogne, et veillerait lui-même à son avancement. Quentin, avec les expressions de reconnaissance convenables, s'excusa d'accepter cette faveur, au moins quant à présent, et jusqu'à ce qu'il sût positivement jusqu'à quel point il avait à se plaindre du roi Louis, son premier protecteur; mais ce refus ne lui fit pourtant pas perdre les bonnes graces du comte; et tandis que son enthousiasme, son accent étranger, sa manière de penser et de s'exprimer faisait souvent naître un sourire sur les traits graves de Crèvecœur, ce sourire avait perdu tout ce qu'il avait naguère d'amertume, ne sentait plus le sarcasme, et exprimait autant de courtoisie que de gaieté.

Continuant à voyager ainsi avec beaucoup plus d'accord que la veille, la petite troupe arriva enfin à deux milles de la fameuse cité de Péronne, près de laquelle était campée l'armée du duc de Bourgogne, prête, comme on le supposait, à faire une invasion en France; tandis que, de son côté, Louis avait rassemblé des forces considérables à Pont-Saint-Maxence, pour mettre à la raison son rival trop puissant.

Péronne, situé sur une rivière profonde, dans un pays plat, entourée de forts boulevards et de larges fossés, passait autrefois, comme elle passe encore au-

jourd'hui, pour une des places les plus fortes de la France (1). Le comte de Crèvecœur, sa suite et son prisonnier s'approchaient de cette forteresse vers trois heures après midi, lorsqu'en traversant une grande forêt qui s'étendait du côté de l'est, presque jusqu'aux murs de la ville, ils rencontrèrent deux seigneurs de haut rang, comme on pouvait en juger par leur suite nombreuse. Ils étaient revêtus du costume qu'on portait alors en temps de paix, et d'après les faucons qu'ils avaient sur le poing, et le nombre de piqueurs et de chiens dont ils étaient suivis, il était évident qu'ils prenaient l'amusement de la chasse au vol. Mais, en apercevant Crèvecœur, dont ils connaissaient parfaitement les couleurs et l'armure, ils renoncèrent à la poursuite qu'ils faisaient d'un héron, sur les bords d'un long canal, et accoururent vers lui au grand galop.

— Des nouvelles! des nouvelles! comte de Crèvecœur! s'écrièrent-ils en même temps. Voulez-vous nous en dire, ou en apprendre de nous? ou voulez-vous en échanger de gré à gré?

(1) Quoique placée sur une frontière exposée, cette ville n'avait jamais été prise, et elle avait conservé le nom glorieux de Péronne-la-Pucelle, jusqu'à ce que le duc de Wellington, grand destructeur de ces sortes de réputations, la prit dans sa mémorable marche sur Paris, en 1815 (*). — L. T. (Ces initiales indiquent que la note est de sir Walter Scott. Voyez la note qui se trouve à la dernière page de l'*Introduction* d'Ivanhoé.

(*) Nous ne croyons pas que *le grand destructeur* de la virginité des villes ait violé celle de Péronne. Une ville n'est pas *prise* parce qu'elle *ouvre* ses portes à des alliés. Les Anglais oublient volontiers qu'il y avait parmi les Français, en 1815, une grande force morale en leur faveur, c'est-à-dire en faveur des Bourbons, qu'ils venaient replacer sur leur trône : nous ne croyons pas en effet, que le siège de Péronne fit beaucoup de bruit dans la guerre de l'invasion. On en parlera moins, par exemple, que du siège de Toulouse, n'en déplaise à sir Walter et au noble duc. — Éd.

— J'aurais de quoi faire un échange, messieurs, répondit Crèvecœur après les avoir salués, si je pouvais croire que vous eussiez des nouvelles assez importantes pour servir d'équivalent aux miennes.

Les deux chasseurs se regardèrent en souriant; et le plus grand des deux, vraie figure de baron féodal, avait ce teint brun et cet air sombre que quelques physionomistes attribuent aux tempéramens mélancoliques, tandis que d'autres, semblables à ce statuaire italien qui tirait cet augure d'après les traits de Charles Ier, le regardent comme un présage de mort violente; il se tourna vers son compagnon, et lui dit: — Crèvecœur arrive du Brabant; c'est la patrie du commerce: il en aura appris toutes les ruses, et nous aurons de la peine à faire un bon marché avec lui.

— Messieurs, dit Crèvecœur, il est de toute justice que le duc ait la première vue de mes marchandises, car le seigneur lève son droit avant l'ouverture du marché. Mais de quelle couleur sont vos nouvelles? sont-elles tristes ou agréables?

Celui à qui il adressait particulièrement cette question, était un homme de petite taille, ayant l'air animé et l'œil plein d'une vivacité tempérée par une expression de réflexion et de gravité qu'on remarquait dans le mouvement de sa lèvre supérieure. Toute sa physionomie annonçait un homme moins fait pour l'action que doué d'un coup d'œil pénétrant, mais lent à prendre un parti, et prudent à l'exécuter. C'était le célèbre sieur d'Argenton, mieux connu dans l'histoire et parmi les historiens sous le vénérable nom de Philippe de Comines, alors attaché à la personne de Charles-le-Téméraire, et l'un des con-

seillers dont le duc faisait le plus de cas (1). Répondant à la question que lui avait faite le comte de Crèvecœur sur la couleur des nouvelles que lui et son compagnon, le baron d'Hymbercourt, avaient à lui annoncer : — Elles offrent, lui dit-il, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et elles varient de teinte, suivant qu'on leur donne pour fond un nuage noir ou le pur azur du firmament. Jamais pareil arc ne s'est montré en France ou en Flandre depuis le temps de l'arche de Noé.

— Les miennes, dit Crèvecœur, ressemblent à une comète, sombres, effrayantes et terribles, et cependant devant être regardées comme le présage de maux encore plus terribles qui doivent s'ensuivre.

— Il faut que nous ouvrions nos balles, dit d'Argenton à son compagnon, sans quoi des gens plus habiles nous préviendront, et nous ne trouverons plus à débiter notre marchandise. En un mot, Crèvecœur, écoutez bien, et mourez de surprise : le roi Louis est à Péronne.

— Quoi ! s'écria le comte frappé d'étonnement; le duc a-t-il fait retraite sans livrer bataille? Êtes-vous ici à vous amuser à chasser, quand la ville est assiégée par les Français? car je ne puis croire qu'elle soit prise.

— Non certainement, dit d'Hymbercourt, les bannières de Bourgogne n'ont pas reculé d'un pas : et cependant le roi Louis est ici.

— Il faut donc qu'Édouard d'Angleterre ait traversé la mer avec ses archers, dit Crèvecœur, et qu'il ait remporté une nouvelle victoire de Poitiers.

(1) Comines ne portait point encore le titre de sire d'Argenton ; car il n'acheta la seigneurie de ce nom qu'en 1478, lorsqu'il avait passé au service de Louis XI. — Éd.

— Ce n'est pas cela, répondit d'Argenton. Pas une voile n'est partie d'Angleterre; pas une bannière française n'a été renversée. Édouard s'amuse trop parmi les femmes de ses bons citoyens de Londres, pour songer à jouer le rôle du Prince Noir. Écoutez la vérité extraordinaire. Vous savez que, lorsque vous nous avez quittés, la conférence entre les commissaires français et bourguignons venait d'être rompue, et qu'il ne paraissait rester aucune chance de conciliation.

— Oui, et que nous ne rêvions plus que guerre.

— Ce qui s'en est suivi, reprit d'Argenton, ressemble si bien à un rêve, que je me crois toujours au moment de m'éveiller. Il n'y avait que vingt-quatre heures que le duc avait protesté avec tant de colère dans le conseil contre tout délai ultérieur, qu'on avait résolu d'envoyer une déclaration de guerre au roi, et d'entrer en France à l'instant même. Toison-d'Or, chargé de cette mission, venait de mettre son costume officiel, et avait déjà le pied sur l'étrier pour monter à cheval, quand tout à coup voilà le héraut français Mont-Joie qui arrive dans notre camp. Nous pensâmes sur-le-champ que Louis avait voulu prendre l'avance sur nous, et nous commençâmes à songer à la colère à laquelle le duc allait se livrer contre ceux dont les avis l'avaient empêché d'être le premier à déclarer la guerre. Mais, le conseil ayant été convoqué à la hâte, quelle fut notre surprise, quand le héraut nous informa que Louis, roi de France, était à peine à une heure de marche de Péronne, et qu'il venait rendre visite à Charles, duc de Bourgogne, avec une suite peu nombreuse, afin d'arranger tous leurs différends dans une entrevue solennelle.

— Vous me surprenez, messieurs; et cependant vous

me surprenez moins que vous ne pourriez vous y attendre. La dernière fois que j'ai été au Plessis-les-Tours, le cardinal de La Balue, en qui son maître a toute confiance, irrité contre Louis, et Bourguignon au fond du cœur, me fit entendre qu'il saurait faire agir les faibles particuliers de Louis de telle manière qu'il se mettrait de lui-même, à l'égard de la Bourgogne, dans une situation qui permettrait au duc de dicter les conditions de la paix. Mais je n'aurais jamais cru qu'un vieux renard comme Louis vînt se jeter ainsi volontairement dans le piège. Et que dit le conseil?

— Comme vous pouvez le supposer, répondit d'Hymbercourt, on y parla beaucoup d'honneur et de bonne foi, et fort peu des avantages qu'on pouvait tirer d'une telle visite, quoiqu'il fût évident que ce fût presque la seule pensée qui occupât tous les conseillers, et qu'ils ne songeassent qu'à imaginer quelque moyen pour sauver les apparences.

— Et que dit le duc?

— Suivant son usage, dit d'Argenton, il parla d'un ton bref et décidé. — Qui de vous, demanda-t-il, fut témoin de mon entrevue avec mon cousin Louis, après la bataille de Montlhéri, quand je fus assez inconsidéré pour l'accompagner jusque dans les retranchemens de Paris, sans autre suite qu'une dixaine de personnes, mettant ainsi ma personne à sa discrétion? — Je lui répondis que la plupart de nous y avaient été présens, et que personne ne pouvait avoir oublié les alarmes qu'il lui avait plu de donner. — Eh bien! reprit-il, vous blâmâtes ma folie, et je vous avouai que j'avais agi en jeune étourdi; je sais que mon père, d'heureuse mémoire, vivait encore à cette époque, et que mon cousin Louis

aurait trouvé moins d'avantage à saisir alors ma personne, que je n'en aurais aujourd'hui à m'emparer de la sienne: mais n'importe. Si mon parent royal vient ici en cette occasion avec la même simplicité de cœur qui me fit agir alors, il sera reçu en roi; mais si, par cette apparence de confiance, il ne veut que me circonvenir et me fasciner les yeux, jusqu'à ce qu'il ait exécuté quelque projet politique, par saint George de Bourgogne! qu'il prenne garde à lui! A ces mots, relevant ses moustaches et frappant du pied avec force, il nous ordonna de monter à cheval pour aller recevoir un hôte si extraordinaire (1).

— Et en conséquence vous allâtes au-devant du roi? Les miracles n'ont pas encore cessé! Et quelle suite l'accompagnait?

— La suite la plus simple et la moins nombreuse, répondit d'Hymbercourt: une trentaine d'archers de sa garde écossaise, quelques chevaliers, et un petit nom-

(1) Nous emprunterons à l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. de Barante, la citation de la lettre d'assurance que le duc Charles écrivit de sa main au roi de France:

« Mon seigneur, très-humblement à votre bonne grace je me recommande si votre plaisir est de venir en cette ville de Péronne pour nous entrevoir, je vous prie et vous promets par ma foi et par mon honneur que vous y pouvez venir, demeurer, séjourner et vous en retourner sûrement aux lieux de Chauny et de Noyon, à votre bon plaisir, toutes les fois qu'il vous plaira franchement et quittement, sans qu'aucun empêchement soit donné à vous ni à aucun de vos gens, par moi ni par d'autres, pour quelque cas qui soit et qui puisse advenir. En témoignage de ce, j'ai écrit et signé cette cédule de ma main, en la ville de Péronne, le huitième jour de février, l'an mil quatre cent soixante-huit.

» Votre très-humble et très-obéissant sujet, CHARLES. »

— ÉD.

bre de gentilshommes de sa maison, parmi lesquels son astrologue Galeotti était le plus brillant.

— Cet homme est en quelque sorte le protégé du cardinal de La Balue, dit Crèvecœur. Je ne serais pas surpris qu'il eût contribué à déterminer le roi à une démarche d'une politique si douteuse. A-t-il avec lui quelques nobles de haut rang ?

— Monseigneur d'Orléans et Dunois, répondit d'Argenton.

— Dunois ! s'écria Crèvecœur, j'aurai maille à partir avec lui, quoi qu'il puisse en arriver. Mais on m'avait dit qu'ils étaient tous deux en prison.

— Ils étaient en effet logés au château de Loches, répondit d'Hymbercourt, dans cet agréable lieu de plaisance destiné à la noblesse française; mais Louis les en a fait sortir pour les amener ici, peut-être parce qu'il ne se souciait pas de laisser d'Orléans derrière lui. Quant au reste de sa suite, sur ma foi, je crois que les personnages les plus importans sont Olivier, son barbier, et Tristan, son grand prévôt et son compère, qui a avec lui quelques-uns de ses gens. Et toute sa troupe est si pauvrement costumée, qu'on prendrait le roi pour un vieil usurier faisant une tournée pour recouvrer ses créances, avec une bande de recors.

— Et où est-il logé ? demanda Crèvecœur.

— Quant à cela, répondit d'Argenton, c'est ce qu'il y a de plus merveilleux. Le duc avait offert de donner aux archers écossais la garde d'une des portes de la ville et du pont de bateaux qui est sur la Somme, il avait assigné au roi pour demeure la maison voisine du riche bourgeois Gilles Orthen; mais, en s'y rendant, le roi aperçut les bannières de Lau et de Pencil de Rivière,

qu'il a chassés de France ; et, trouvant sans doute peu agréable d'être si voisin de ces réfugiés français, mécontens qu'il a faits lui-même, il a demandé à loger dans le château de Péronne, et, en conséquence, il y a été installé.

— Merci de Dieu ! s'écria Crèvecœur : ce n'était donc pas assez de s'aventurer dans l'antre du lion, il a voulu encore lui mettre sa tête dans la gueule. Allons, ce vieux politique rusé avait envie de se faire prendre dans une ratière !

— D'Hymbercourt ne vous a pas rapporté le propos tenu par le Glorieux ? dit d'Argenton. A mon avis, c'est ce qu'on a dit de mieux dans toute cette affaire.

— Et qu'a donc dit *sa* très-illustre sagesse ? demanda le comte.

— Comme le duc, répondit d'Argenton, ordonnait à la hâte qu'on préparât quelques présens d'argenterie pour le roi et pour sa suite, par forme de bienvenue : — Mon ami Charles, lui dit le Glorieux, ne trouble pas ton petit cerveau pour si peu de chose, je me charge de faire à ton cousin Louis un présent plus noble et plus digne de lui, et ce sera mon bonnet, mes grelots, et ma marotte par-dessus le marché ; car, par la messe ! il faut qu'il soit plus fou que moi pour être venu ainsi se jeter entre tes mains. — Mais, si je ne lui donne pas lieu de s'en repentir, qu'en diras-tu, coquin ? lui demanda le duc. — En ce cas, Charles, lui répondit le Glorieux, il faudra que tu prennes toi-même la marotte et les grelots, car tu seras le plus grand fou des trois (1). — Je

(1) Le fou de François I tint à peu près le même langage lors du passage de Charles-Quint en France. — Éd.

vous réponds que ce sarcasme toucha le duc au vif. Je le vis changer de couleur, et se mordre les lèvres. — Voilà nos nouvelles, Crèvecœur; à quoi pensez-vous qu'elles ressemblent?

—A une mine chargée de poudre, répondit le comte, et je crains que le sort ne m'ait destiné à en approcher la mèche. Vos nouvelles et les miennes sont comme le feu et les étoupes, ou comme certaines substances chimiques qu'on ne peut mêler ensemble sans qu'il en résulte une explosion. Messieurs, mes amis, approchez-vous de moi, et, quand je vous aurai dit ce qui vient de se passer dans l'évêché de Liège, je crois que vous serez d'avis que le roi Louis aurait agi aussi prudemment en entreprenant un pèlerinage aux régions infernales, qu'en venant faire si mal à propos une visite à Péronne.

Ses deux amis se rapprochèrent de lui et écoutèrent, avec des exclamations et des gestes de surprise, le récit des événemens qui venaient d'avoir lieu à Liège et à Schonwaldt. Quentin fut appelé et interrogé fort au long sur les détails de la mort de l'évêque, si bien qu'enfin il refusa de répondre à de nouvelles questions, ne sachant pourquoi on les lui adressait, ni quel usage on pourrait faire de ses réponses.

Ils étaient alors sur les belles rives de la Somme, en vue des anciens murs de la petite ville de Péronne-la-Pucelle, et des vastes prairies sur lesquelles étaient dressées les tentes de l'armée du duc de Bourgogne, montant à environ quinze mille hommes.

CHAPITRE XXVI.

L'ENTREVUE.

« Quand s'assemblent les rois, l'astrologue a raison
» D'appeler leur congrès triste conjonction,
» Comme lorsque Saturne avec Mars se rencontre (1).

Ancienne comédie.

On ne saurait trop dire si c'est un privilège ou un inconvénient attaché au rang des princes, que, dans leur commerce les uns avec les autres, ils soient contraints, par suite du respect qu'ils doivent avoir eux-mêmes pour leur titre et leur dignité, de soumettre leurs sentimens et leurs discours aux lois d'une étiquette sévère. Cette règle leur défend de se livrer ouvertement à toute émo-

(1) Quoique *Quentin Durward* ait paru à l'époque d'un congrès, on ne peut supposer que l'auteur ait choisi cette épigraphe comme une allusion antimonarchique. — Éd.

tion un peu vive, et qui pourrait passer pour une profonde dissimulation, s'il n'était pas universellement reconnu que cette complaisance pour l'usage n'est qu'une affaire de cérémonial. Il n'est pourtant pas moins certain que lorsqu'ils franchissent ces bornes, que leur impose l'étiquette,pour lâcher la bride à leurs passions haineuses, ils compromettent leur majesté aux yeux du public; ce dont on eut un exemple frappant lorsque deux illustres rivaux, François I[er] et l'empereur Charles-Quint, se donnèrent un démenti direct, et voulurent vider leur querelle par un combat singulier.

Charles, duc de Bourgogne, le plus impétueux, le plus impatient, et nous pouvons dire le plus imprudent de tous les princes de son temps, se sentit pourtant comme enfermé dans un cercle magique, tracé par la déférence qu'il devait à Louis, son seigneur suzerain et son souverain, qui daignait lui faire l'honneur de venir le visiter, lui vassal de sa couronne. Revêtu de son manteau ducal, il monta à cheval, à la tête des plus distingués de ses nobles et de ses chevaliers, et alla au-devant de Louis XI. Les vêtemens des seigneurs de sa suite étincelaient d'or et d'argent; car les richesses de la cour d'Angleterre ayant été épuisées par les guerres d'York et de Lancastre, et les dépenses de celle de France étant limitées par l'économie du monarque, la cour de Bourgogne était alors la plus magnifique de toutes celles de l'Europe. Le cortège de Louis, au contraire, était peu nombreux, et mesquin comparativement; le costume du roi lui-même rendait le contraste encore plus frappant. Louis avait un habit montrant la corde, et son grand chapeau garni d'images de plomb. L'effet qu'il produisait devint presque grotesque lorsque le duc, richement

vêtu, sa couronne ducale sur la tête, et les épaules couvertes d'un superbe manteau, descendit de son noble coursier, mit un genou en terre, et se disposa à tenir l'étrier pour aider Louis à descendre de son petit palefroi très-pacifique.

L'accueil que se firent les deux potentats fut aussi rempli d'affectation de plaisir et d'amitié, qu'il était vide de sincérité ; mais le caractère du duc lui rendait difficile de donner à sa voix, à ses discours, à toutes ses manières, les apparences convenables, tandis que le roi était si parfaitement exercé à la dissimulation, que l'habitude en était pour lui une seconde nature, et que ceux qui le connaissaient le mieux ne pouvaient distinguer en lui ce qui était joué de ce qui était naturel.

La comparaison la plus exacte, si elle n'était indigne de deux pareils potentats, serait peut-être de supposer le roi dans la situation d'un étranger connaissant parfaitement les mœurs et les caprices de la race canine, et qui, par quelque motif particulier, désire se faire ami d'un gros mâtin hargneux auquel il est suspect, et qui est disposé à se jeter sur lui au moindre motif de méfiance. Le mâtin gronde tout bas, hérisse ses poils, montre les dents, et cependant il aurait honte d'attaquer un homme qui paraît si bon et si confiant. Il souffre donc des avances qui sont loin de le pacifier, et il épie l'occasion de pouvoir sauter légitimement à la gorge de son nouvel ami.

Le roi sentit sans doute, à la voix altérée, aux manières contraintes, et aux gestes affectés du duc Charles, que le rôle qu'il avait à jouer était fort délicat, et peut-être se repentit-il plus d'une fois de l'avoir entrepris ; mais le repentir venait trop tard, et il ne lui restait de

ressource qu'en cette adresse sans égale, et dans cette politique astucieuse qu'il entendait mieux que personne.

La manière dont Louis se conduisit à l'égard du duc ressemblait à cet abandon du cœur dans le premier moment d'une réconciliation avec un ami éprouvé et honoré, après un refroidissement court dont la cause est déjà loin et oubliée. Il lui dit qu'il se blâmait de n'avoir pas fait plus tôt cette démarche décisive, pour convaincre son bon et cher parent, par une preuve de confiance semblable à celle qu'il lui donnait, que les différends élevés entre eux n'étaient rien dans son souvenir, quand il les comparait à toutes les preuves d'amitié qu'il avait reçues de lui pendant son exil de France. Il lui parla du feu duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, comme on nommait généralement le père du duc Charles, et rappela mille marques de bonté paternelle qu'il en avait reçues.

— Je crois, beau cousin, lui dit-il, que votre père partageait presque également son affection entre vous et moi ; car je me souviens que, m'étant égaré par accident dans une partie de chasse, je trouvai à mon retour le bon duc qui vous grondait de m'avoir laissé derrière vous dans la forêt, comme si vous n'eussiez pas pris assez de soin pour la sûreté d'un frère aîné.

Les traits du duc de Bourgogne étaient naturellement durs et sévères ; et, quand il essaya de sourire pour reconnaître poliment la vérité de ce que le roi lui disait, la grimace qu'il fit était vraiment diabolique.

— Prince des fourbes, se disait-il dans ses secrètes pensées, je voudrais bien que mon honneur me permît de vous demander comment vous avez payé tous les bienfaits de ma maison.

— Et d'ailleurs, continua le roi, si les liens du sang et de la reconnaissance ne suffisaient pas pour nous attacher l'un à l'autre, nous sommes encore unis par ceux d'une parenté spirituelle; car je suis le parrain de votre charmante fille Marie, qui m'est aussi chère que si elle était une des miennes; et quand les saints (dont le bienheureux nom soit béni) m'envoyèrent un rejeton qui se flétrit au bout de trois mois, ce fut le prince votre père qui le tint sur les fonts de baptême; il célébra cette cérémonie avec plus de pompe et de magnificence qu'elle n'en aurait pu avoir même dans Paris. Jamais je n'oublierai l'impression profonde que la générosité du duc Philippe, et la vôtre, mon cher cousin, firent sur le cœur à demi brisé d'un pauvre exilé.

Le duc fit un effort sur lui-même pour trouver quelque réponse: — Votre Majesté, dit-il, a daigné reconnaître cette légère obligation en termes qui faisaient plus que payer toute la pompe que la Bourgogne put déployer pour prouver qu'elle sentait l'honneur que vous aviez conféré à son souverain.

— Je me rappelle les termes dont vous voulez parler, beau cousin, dit le roi en souriant; c'était, je crois, que pour vous payer de cette marque d'amitié je n'avais à vous offrir, pauvre exilé que j'étais, que ma personne, celle de ma femme et de mon enfant. Eh bien, je crois que j'ai passablement tenu parole.

— Je n'entends disputer rien de ce qu'il plaît à Votre Majesté d'avancer, dit le duc; mais.....

— Mais vous me demandez, dit le roi en l'interrompant, comment mes actions se sont accordées avec mes paroles. Pâques-Dieu! le voici. Le corps de mon fils Joachim repose sous une terre bourguignonne: j'ai placé ce

matin sans réserve ma personne en votre pouvoir; et quant à celle de ma femme, en vérité, beau cousin, je crois que, vu le temps qui s'est passé depuis cette époque, vous n'insisterez pas pour que je tienne rigoureusement ma parole à cet égard. Elle est née le saint jour de l'Annonciation, ajouta-t-il en faisant un signe de croix, il y a quelque cinquante ans. Mais elle n'est pas plus loin que Reims, et si vous désirez que ma promesse soit exécutée à la lettre, elle sera incessamment à votre bon plaisir.

Quelque courroucé que fût le duc de la duplicité que montrait le roi en cherchant à prendre avec lui un ton d'amitié et d'intimité, il ne put s'empêcher de rire au discours singulier que lui tenait ce monarque extraordinaire, et sa gaieté s'exprima par des accens non moins discordans que ceux de la colère à laquelle il se livrait souvent. Il rit aux éclats, plus haut et plus long-temps que la bienséance ne le permettrait aujourd'hui et ne le permettait alors; tout en riant, il répondit qu'il remerciait le roi de l'honneur qu'il lui faisait en lui proposant la compagnie de la reine, mais qu'il accepterait plus volontiers celle de sa fille aînée, dont on vantait la beauté.

— Je suis charmé, beau cousin, dit le roi avec un de ces sourires équivoques qui lui étaient habituels, que votre bon plaisir ne se soit pas fixé sur ma fille Jeanne : vous auriez eu une lance à rompre avec mon cousin d'Orléans; et s'il était arrivé malheur, n'importe auquel de vous, je n'aurais pu manquer de perdre un bon ami, un cousin affectionné.

— Non, non, Sire, dit le duc Charles, je ne veux jeter aucun obstacle dans les amours du duc d'Orleans. Si ja-

mais je romps une lance avec lui, il faudra que ce soit pour une cause plus belle et plus droite.

Louis fut bien loin de prendre en mauvaise part cette allusion brutale à la taille et au manque de beauté de sa fille Jeanne. Au contraire, il vit avec plaisir que le duc cherchât à s'amuser par des railleries grossières; science dans laquelle il était lui-même un adepte, et qui lui épargnait, pour employer une phrase moderne, beaucoup d'hypocrisie sentimentale. En conséquence, il mit la conversation sur un tel ton, que Charles, tout en sentant qu'il lui était impossible de jouer le rôle d'ami affectueux et réconcilié avec un monarque qui lui avait rendu tant de mauvais offices, et dont la sincérité lui était si suspecte en cette occasion, n'éprouva aucune difficulté pour se montrer hôte hospitalier à l'égard d'un prince si facétieux; ce qui manquait à l'un et à l'autre en sentimens de bonne amitié, fut remplacé par ce ton de cordialité qui existe entre deux bons vivans; ce ton, naturel au duc d'après la franchise, et l'on peut ajouter la grossièreté de son caractère, ne l'était pas moins à Louis, parce que, quoiqu'il fût en état de prendre tous les tons de la conversation, celui qui lui convenait le mieux était un mélange d'idées grossières et de gaieté caustique.

Pendant tout le temps du banquet, qui fut servi dans la maison de ville de Péronne, les deux princes se trouvèrent heureusement en état de continuer le même style de conversation. C'était pour eux une sorte de terrain neutre sur lequel ils pouvaient se rencontrer sans danger; et, comme Louis s'en aperçut aisément, rien n'était plus propre à maintenir le duc de Bourgogne dans cet état de calme que le roi jugeait nécessaire à sa sûreté.

Il fut pourtant un peu alarmé en voyant autour du duc plusieurs seigneurs français du plus haut rang, que son injuste sévérité avait exilés de France, et à qui Charles avait accordé des places de confiance dans sa maison. Ce fut donc pour se mettre à l'abri de ce qu'il pouvait avoir à craindre de leur ressentiment et de leur vengeance, qu'il demanda à être logé dans le château, c'est-à-dire la citadelle de Péronne, plutôt que dans la ville même. Le duc y consentit sur-le-champ, avec un de ces sourires équivoques dont il eût été impossible de dire s'ils étaient de bon ou de mauvais augure pour celui à qui ils étaient adressés.

Mais quand le roi, s'exprimant avec autant de délicatesse qu'il le pouvait, et de la manière qu'il croyait la moins propre à éveiller le soupçon, lui demanda si les archers de sa garde écossaise ne pourraient avoir la garde du château de Péronne pendant qu'il y séjournerait, au lieu de celle d'une des portes de la ville, suivant l'offre que le duc en avait faite lui-même, Charles répondit avec ce ton bref et cette manière brusque qui lui étaient ordinaires, et que rendait encore plus alarmans l'habitude qu'il avait prise de relever ses moustaches en parlant, ou de porter la main à son épée ou à son poignard, dont il tirait et faisait rentrer la lame tour à tour.

— Saint Martin! non, Sire, s'écria-t-il. Vous êtes dans le camp et dans la ville de votre vassal, c'est ainsi qu'on me nomme à l'égard de Votre Majesté; mon château et ma cité sont à vous; mes soldats sont les vôtres; il est donc indifférent que ce soient eux ou vos archers qui gardent les portes et les murailles du château de Péronne. Non; de par saint George! Péronne est une

forteresse vierge, et elle ne perdra pas son honneur par suite de ma négligence. Il faut veiller de près sur ses filles, mon royal cousin, si l'on veut qu'elles conservent leur bonne renommée.

— Sans doute, beau cousin, sans doute, répondit le roi; je suis tout-à-fait d'accord avec vous; et, dans le fait, je dois prendre plus d'intérêt que vous-même à la réputation de cette bonne petite ville, puisqu'elle fait partie, comme vous le savez, des places situées sur la Somme qui ont été engagées à votre père, d'heureuse mémoire, en garantie des sommes qu'il nous a prêtées, et que nous nous sommes réservé de racheter en le remboursant; or, pour vous parler franchement, beau cousin, en débiteur honnête, prêt à s'acquitter de toutes les obligations qu'il a contractées, j'ai amené quelques mules chargées d'argent pour faire ce rachat, et vous y trouverez de quoi fournir aux frais de votre cour pendant trois ans, quelle que soit votre magnificence royale.

— Je n'en recevrai pas un écu, dit le duc en tordant ses moustaches, le jour convenu pour le rachat est passé depuis long-temps, mon royal cousin, et jamais il n'a été dans l'intention sérieuse d'aucune des parties que ce droit fût exercé; la cession de ces places étant la seule indemnité que mon père ait reçue de la France, lorsque, dans un moment heureux pour votre famille, il consentit à oublier le meurtre de mon aïeul, et à changer l'alliance de l'Angleterre pour celle de votre père. Saint George! s'il ne l'eût pas fait, Votre Majesté, au lieu d'avoir des villes sur la Somme, aurait à peine pu conserver les villes au-delà de la Loire. Non, je n'en rendrai pas une pierre, quand je devrais en recevoir le

poids en or. Grace à Dieu, grace à la sagesse et à la valeur de mes ancêtres, les revenus de la Bourgogne, quoique la Bourgogne ne soit qu'un duché, suffisent pour maintenir ma cour, même quand j'y reçois un roi, sans que je sois obligé de vendre mes héritages.

— Eh bien, beau cousin, répondit le roi avec le même ton de calme et de douceur, et sans paraître ému par les gestes violens et le ton emporté du duc, je vois que vous êtes tellement ami de la France, que vous ne voulez vous séparer de rien de ce qui lui a appartenu. Mais quand nous en viendrons à discuter nos affaires en conseil, nous aurons besoin d'un médiateur. Que dites-vous de Saint-Pol?

— Saint Paul, saint Pierre, et tous les saints du calendrier auront beau me prêcher, s'écria le duc, ils ne me feront pas renoncer à la possession de Péronne.

— Vous ne m'entendez pas, dit Louis en souriant, je vous parle de Louis de Luxembourg, notre fidèle connétable, le comte de Saint-Pol. Ah ! sainte Marie d'Embrun! il ne nous manque que sa tête à notre conférence! La meilleure tête de France; celle qui serait la plus utile pour rétablir entre nous une parfaite harmonie.

— Par saint George! s'écria le duc, je suis surpris d'entendre Votre Majesté parler ainsi d'un homme qui a été faux et parjure envers la France et envers la Bourgogne, d'un homme qui a toujours cherché à exciter un incendie à l'aide de la moindre étincelle de discorde, et tout cela pour se donner des airs de jouer le rôle de médiateur. Je jure, par l'ordre que je porte, que ses marécages ne lui serviront pas long-temps de refuge.

— Pas tant de chaleur, beau cousin, dit le roi en

souriant, et en baissant la voix : quand je disais que la tête du connétable pourrait servir à pacifier nos légers différends, je ne parlais pas de son corps; on pourrait bien le laisser à Saint-Quentin pour plus de commodité.

— Oh! oh! je vous comprends, mon royal cousin, s'écria Charles avec un de ces éclats de rire bruyans que lui arrachaient de temps en temps les plaisanteries grossières de Louis ; et il ajouta en frappant la terre du pied, je conviens que, dans ce sens, la tête du connétable pourrait être utile à Péronne.

Ces discours et plusieurs autres par lesquels le roi cherchait à jeter dans l'entretien de l'enjouement et de la gaieté, tout en lâchant quelquefois un mot sur des affaires plus sérieuses, ne se suivirent pas les uns les autres consécutivement, mais furent amenés adroitement, tant pendant le banquet qui eut lieu à l'hôtel-de-ville, que durant une entrevue que Louis eut ensuite avec le duc dans le propre appartement de ce prince, car il profita de toutes les occasions qui pouvaient faciliter l'introduction de sujets si délicats à traiter.

En effet, quoique Louis eût agi avec témérité en faisant une démarche dont le caractère impétueux du duc et les divers motifs d'inimitié invétérée qui existaient entre eux rendaient l'issue douteuse et dangereuse; cependant jamais pilote, arrivant près d'une côte inconnue, ne se conduisit avec plus de prudence et de fermeté. Il sondait avec adresse et précision ce que j'appellerai, pour continuer la métaphore, les profondeurs et les rescifs, le caractère et les passions de son rival; et ne laissa apercevoir ni doute ni crainte quand le résultat de ses expériences lui eut appris qu'il s'y trouvait

beaucoup moins de bons ancrages que de bancs de sable et de rochers cachés sous les eaux.

Enfin se termina une journée qui devait en avoir été une de fatigue pour Louis, par l'effet des efforts continuels d'attention, de vigilance et de précaution que sa situation exigeait, comme c'en avait été une de contrainte pour le duc, à cause de la nécessité où il se trouvait de réprimer les mouvemens impétueux de sa violence habituelle.

Dès que Charles fut rentré dans son appartement, après avoir pris congé du roi pour la nuit, avec toutes les formes du cérémonial, il ne retint plus l'explosion des passions qu'il avait comprimées jusqu'alors, et, comme le dit son fou le Glorieux, il fit tomber ce soir une pluie de juremens et d'injures sur des têtes pour lesquelles il ne destinait pas cette monnaie en la frappant, car il épuisa en faveur de tout ce qui l'approchait le trésor d'invectives amassé pendant toute la journée, dont il ne pouvait décemment gratifier le roi son hôte, même en son absence. Les plaisanteries de son bouffon finirent pourtant par calmer son accès de mauvaise humeur : il rit à gorge déployée, jeta à son fou une pièce d'or, se laissa déshabiller, but un grand verre de vin épicé, se mit au lit, et dormit profondément.

Le coucher du roi Louis mérite plus d'attention que celui de Charles, car l'expression violente de la colère, de l'impatience et de la témérité, appartenant à la partie brute de notre nature, plutôt qu'à celle qui est douée d'intelligence, n'a guère de quoi nous intéresser en comparaison de l'activité d'un esprit supérieur.

Louis fut escorté jusqu'au logement qu'il avait choisi

dans le château ou citadelle de Péronne, par les chambellans et maréchaux-des-logis du duc de Bourgogne; et il trouva à l'entrée une forte gardes d'archers et d'hommes d'armes.

En descendant de cheval pour traverser le pont-levis jeté sur un fossé d'une largeur et d'une profondeur peu ordinaires, il regarda les sentinelles, et dit à d'Argenton, qui l'accompagnait avec quelques autres seigneurs bourguignons : — Ils portent la croix de saint André, mais ce n'est pas celle de mes archers écossais.

— Vous les trouverez aussi disposés qu'eux à mourir pour vous défendre, Sire, répondit d'Argenton, dont l'oreille subtile avait reconnu dans le ton de Louis un accent de soupçon que le roi, malgré toute sa dissimulation, n'avait pu entièrement cacher. Ils portent la croix de saint André comme un des signes dépendans de l'ordre de la Toison-d'Or de mon maître le duc de Bourgogne.

— Ne le sais-je pas? dit Louis en lui montrant le collier de cet ordre, qu'il avait mis pour faire honneur à son hôte; c'est un des liens de la fraternité qui nous unit, mon beau cousin et moi. Nous sommes frères en chevalerie comme en parenté spirituelle, cousins par naissance, amis par tous les nœuds de l'affection et du bon voisinage. — Vous n'irez pas plus loin que cette cour, messieurs : je ne puis souffrir que vous alliez plus loin, vous m'avez rendu assez d'honneurs.

— Nous étions chargés par le duc, répondit d'Hymbercourt, de conduire Votre Majesté jusqu'à son appartement. Nous espérons que Votre Majesté nous permettra d'exécuter les ordres de notre maître.

— Dans une affaire de si peu d'importance, dit le

roi, j'espère que vous-mêmes, quoique ses sujets, vous conviendrez que mes ordres doivent avoir plus d'autorité que les siens. Je me sens un peu indisposé, messieurs, un peu fatigué. Un grand plaisir est presque aussi difficile à supporter qu'une grande peine. Demain j'espère être plus en état de jouir de votre société, et de la vôtre surtout, seigneur Philippe d'Argenton. Je sais que vous êtes l'annaliste de ce temps. Nous qui désirons avoir un certain nom dans l'histoire, nous vous devons de belles paroles, car on dit que, lorsque vous le voulez, votre plume est bien acérée. Bonsoir, messieurs, bonsoir à tous et à chacun de vous.

Les seigneurs bourguignons se retirèrent, enchantés des manières gracieuses de Louis et des attentions qu'il avait adroitement distribuées à chacun d'eux, et le roi resta, avec deux personnes de sa suite, sous la porte voûtée qui conduisait à la cour du château de Péronne, dans un des angles de laquelle on voyait une grande tour, espèce de prison d'état. Ce vaste et sombre édifice était alors éclairé par les mêmes rayons de la lune qui guidaient Quentin Durward sur la route de Charleroi à Péronne, et qui, comme le lecteur le sait déjà, brillaient d'un éclat tout particulier. La forme de ce bâtiment ressemblait à peu près à celle de la tour Blanche de la citadelle de Londres ; mais l'architecture en était encore plus ancienne, car on en faisait remonter la construction au temps de Charlemagne. Les murs en étaient d'une épaisseur formidable, les fenêtres petites, et grillées avec de grosses barres de fer, et toute la masse de cet édifice jetait sur toute la cour une ombre noire et presque sinistre.

— Ce n'est pas là que je vais loger, dit le roi avec un

frémissement involontaire qui semblait de mauvais augure.

— Non, Sire, répondit le vieux sénéchal qui l'accompagnait, la tête nue : à Dieu ne plaise! les appartemens de Votre Majesté sont préparés dans cet autre bâtiment; ce sont ceux où le roi Jean coucha deux nuits avant la bataille de Poitiers.

— Hum! cela n'est pas encore de trop bon présage, murmura le roi à voix basse. Mais qu'avez-vous à dire de la tour? mon vieil ami, et pourquoi priez-vous le ciel que je n'y sois pas logé?

— Je n'ai pas le moindre mal à dire de la tour, Sire, répondit le sénéchal; seulement les sentinelles prétendent qu'on y voit des lumières, et qu'on y entend des bruits étranges pendant la nuit; ce qui ne serait pas bien étonnant, car c'était jadis une prison d'état, et l'on conte bien des histoires de ce qui s'est passé entre ses murailles.

Louis ne lui fit pas d'autres questions, car personne n'était obligé plus que lui à respecter les mystères d'une prison. A la porte des appartemens qui lui étaient destinés, il trouva un détachement de ses archers écossais, ayant à leur tête leur vieux commandant.

— Crawford, mon brave et fidèle Crawford, dit le roi, où as-tu donc été aujourd'hui? Les seigneurs bourguignons ont-ils assez peu d'hospitalité pour avoir négligé un des hommes les plus braves et les plus nobles qu'on ait jamais vus dans une cour? Je ne t'ai pas vu dans la salle du banquet.

— J'ai refusé l'invitation, Sire; je ne suis plus le même qu'autrefois. J'ai vu le temps où j'aurais défié le plus hardi buveur de Bourgogne, même avec le jus de

ses propres grappes ; mais aujourd'hui quatre malheureuses pintes me mettent hors de combat ; et j'ai cru qu'il était important pour le service de Votre Majesté que je donnasse l'exemple de la sobriété aux hommes qui sont sous mes ordres.

— Vous êtes toujours prudent, Crawford ; mais, à coup sûr, vous avez moins de besogne aujourd'hui que de coutume, n'ayant à commander qu'un détachement si peu nombreux : et un jour de fête n'exigeait pas une discipline aussi sévère qu'un jour de bataille.

— Moins j'ai d'hommes à commander, Sire, et plus il est important que je les maintienne en état de service. Tout ceci finira-t-il par une fête ou par un combat ? c'est ce que Dieu et Votre Majesté doivent savoir mieux que le vieux John Crawford.

— Vous ne prévoyez sûrement aucun danger ? lui demanda le roi avec précipitation, mais en baissant la voix.

— Non, Sire ; plût à Dieu que j'en prévisse ; car, comme avait coutume de le dire le vieux comte Tineman (1), danger prévu devient plus facile à éviter. Le mot d'ordre pour cette nuit, Sire, s'il plaît à Votre Majesté ?

— Que ce soit Bourgogne, Crawford, en honneur de notre hôte, et d'une liqueur qui ne vous est pas indifférente.

— Je n'aurai de querelle ni avec le duc, ni avec le vin qui porte ce nom, Sire, pourvu que l'un et l'autre soient de franche composition. Bonne nuit à Votre Majesté.

(1) Surnom donné à un des comtes de Douglas, parce qu'il perdait un grand nombre de soldats dans ses batailles. — Éd.

— Bonsoir, mon fidèle Écossais, répondit le roi, et il entra dans son appartement.

A la porte de sa chambre à coucher, il trouva le Balafré en faction. — Suis-moi, lui dit-il en passant devant lui; et l'archer, semblable à une mécanique à laquelle un ressort touché vient d'imprimer le mouvement, entra après lui dans l'appartement, s'arrêta à deux pas de la porte, et attendit, immobile et en silence, les ordres du roi.

— Savez-vous quelque chose de ce paladin errant, votre neveu? lui demanda le roi; car il a été pour nous comme perdu depuis que, semblable à un jeune chevalier qui part pour chercher ses premières aventures, il nous a envoyé deux prisonniers pour premiers fruits de ses exploits.

— Quelque chose m'en est revenu aux oreilles, Sire; mais j'espère que Votre Majesté voudra bien croire que, s'il a mal agi, il n'y a été autorisé, ni par mes préceptes, ni par mon exemple, vu que je n'ai jamais été un âne assez malavisé pour faire vider les arçons à un prince de votre illustre maison, connaissant trop bien ma situation, et...

— Gardez le silence sur ce point, Balafré; votre neveu n'a fait que son devoir à cet égard.

— Quant à cela, Sire, je l'avais bien endoctriné. Quentin, lui ai-je dit, quoi qu'il puisse arriver, souvenez-vous que vous appartenez à la garde écossaise, et faites votre devoir, quoi qu'il puisse en résulter.

— Je me doute qu'il avait reçu quelques bonnes instructions de cette sorte; mais ce qui m'importe en ce moment, c'est que vous répondiez à ma question. Avez-vous appris depuis peu quelques nouvelles de votre ne-

veu? Retirez-vous, messieurs, dit le roi aux autres personnes de sa suite, cette affaire ne concerne que mon oreille.

—Oui sans doute, Sire, j'ai vu ce soir même Charlot, un des hommes qui accompagnaient mon neveu, et qu'il a envoyé de Liège, ou d'un château situé dans les environs, appartenant à l'évêque, et où il a conduit en sûreté les comtesses de Croye.

— Que Notre-Dame mère de Dieu en soit bénie! mais en es-tu bien sûr? Es-tu bien sûr de cette bonne nouvelle?

— Aussi sûr que je puis l'être, Sire; je crois même que Charlot a des lettres des dames de Croye pour Votre Majesté.

— Va me les chercher. Donne ton arquebuse à un de ces drôles; à Olivier, au premier venu. Maintenant bénie soit Notre-Dame d'Embrun! ajouta le roi quand le Balafré fut parti; je changerai en argent la grille de fer qui entoure son autel.

Dans cet accès de gratitude et de dévotion, Louis, suivant son usage, ôta son chapeau, le plaça sur une table, tourna de son côté l'endroit où se trouvait son image favorite de la Vierge, s'agenouilla, et répéta avec une nouvelle ferveur le vœu qu'il venait de faire.

Charlot, le premier messager parti de Schonwaldt, ne tarda pas à arriver, et remit au roi les lettres dont il avait été chargé par les deux comtesses de Croye. Elles le remerciaient froidement de la protection qu'il leur avait accordée tant qu'elles avaient été à sa cour, et avec un peu plus de chaleur, de la permission qu'elles en avaient reçue d'en partir en sûreté; expressions dont Louis rit de bon cœur, au lieu d'en concevoir du res-

sentiment. Il demanda ensuite à Charlot, d'un air qui annonçait évidemment l'intérêt qu'il mettait à cette question, s'ils n'avaient pas éprouvé en route quelque alarme ; s'ils n'avaient pas été attaqués!

Charlot, homme fort stupide, et qui devait à cette qualité le choix qui avait été fait de lui pour cette mission, rendit au roi un compte fort imparfait de l'affaire dans laquelle le Gascon, son camarade, avait été tué, et l'assura qu'ils n'avaient fait aucune mauvaise rencontre pendant tout le reste du voyage. Louis lui demanda alors des détails particuliers et minutieux sur le chemin qu'ils avaient suivi pour se rendre à Liège, et son intérêt parut redoubler quand il apprit qu'en approchant de Namur, ils avaient suivi la route la plus courte, en côtoyant la rive droite de la Meuse, au lieu de la traverser, comme le portaient leurs instructions. Le roi le renvoya en lui faisant donner un petit présent, et déguisa l'inquiétude manifeste qu'il avait montrée, en l'attribuant au désir qu'il avait de savoir les dames de Croye en sûreté.

Quoique cette nouvelle lui annonçât qu'il avait échoué dans un de ses plans favoris, elle sembla pourtant donner au roi plus de satisfaction intérieure qu'il n'en aurait probablement montré s'il eût obtenu le plus brillant succès. Il respira comme un homme dont la poitrine aurait été déchargée d'un pesant fardeau, murmura de nouveaux remerciemens aux saints avec un air de profonde dévotion, leva les yeux au ciel, et se hâta de méditer d'autres plans d'ambition qui pussent être plus sûrs.

Dans ce dessein, Louis fit appeler son astrologue Galeotti, qui parut avec son air de dignité empruntée,

mais ayant pourtant le front chargé de quelque inquiétude, comme s'il eût douté que le roi dût lui faire un bon accueil. Il fut pourtant reçu plus favorablement que jamais. Louis le nomma son ami, son père dans les sciences, en le comparant à un verre d'optique par le moyen duquel un roi pouvait lire dans l'avenir; et il termina ses complimens en lui mettant au doigt une bague de grande valeur.

Galeotti ne savait pas quelles circonstances avaient si soudainement relevé son mérite aux yeux du roi, mais il entendait trop bien son métier pour laisser apercevoir son ignorance. Il reçut les éloges de Louis avec une gravité modeste, dit qu'ils n'étaient dus qu'à la noblesse de la science qu'il cultivait, et qui n'en était que plus admirable, puisqu'elle produisait des merveilles par le moyen d'un agent aussi faible que lui.

Après le départ de l'astrologue, Louis, en apparence fort épuisé, se jeta dans un fauteuil, renvoya tous ses gens, et ne garda qu'Olivier, qui, remplissant ses fonctions avec zèle et sans bruit, aida son maître à se préparer à se mettre au lit.

Pendant qu'il s'acquittait ainsi de son service habituel, le roi, contre sa coutume, restait préoccupé et silencieux. Olivier fut frappé de ce changement extraordinaire. Les ames les plus dépravées ne sont pas toujours dépourvues de tout bon principe; les bandits sont fidèles à leur capitaine; et il arrive quelquefois qu'un protégé, un favori, éprouve un mouvement d'intérêt sincère pour le monarque auquel il doit son élévation et sa fortune. Olivier-le-Diable, ou quelque autre surnom qu'on eût pu lui donner pour exprimer ses penchans vicieux, n'était pourtant pas encore assez complètement

identifié avec Satan, pour refuser tout accès dans son cœur à la reconnaissance qu'il devait à son maître, et il ne put le voir sans regret dans cet état d'accablement, et même, à ce qu'il paraissait, d'inquiétude.

Après avoir rendu au roi en silence, pendant quelque temps, les services ordinaires qu'un domestique rend à son maître à sa toilette, il fut enfin tenté de lui dire avec la liberté que l'indulgence de son souverain lui permettait en pareille occasion :

—Tête-Dieu ! Sire, on dirait que vous avez perdu une bataille; et cependant moi qui ai été près de la personne de Votre Majesté pendant toute cette journée, je puis dire que je ne vous ai jamais vu combattre si vaillamment; et que le champ de bataille vous est resté.

—Le champ de bataille! s'écria Louis en levant les yeux, et en reprenant la causticité habituelle de son ton et de ses manières; Pâques-Dieu ! mon ami Olivier, dites que je suis resté maître de l'arène dans un combat contre un taureau; car jamais il n'a existé brute plus aveugle, plus opiniâtre, plus indomptable que notre cousin de Bourgogne, à moins que ce ne soit un dogue de Murcie élevé pour le combat du taureau. N'importe, je l'ai joliment harcelé; mais, Olivier, réjouissez-vous avec moi de ce qu'aucun de mes plans en Flandre n'ait réussi, ni en ce qui concerne les princesses coureuses de Croye, ni relativement à Liège. Vous m'entendez ?

—Non, sur ma foi, Sire, il m'est impossible de féliliciter Votre Majesté d'avoir échoué dans ses projets favoris, à moins que vous ne m'appreniez quel motif a opéré ce changement dans vos vues et dans vos souhaits.

— Sous un point de vue général, mon ami, il n'y en

est survenu aucun; mais, Pâques-Dieu! j'ai appris aujourd'hui à connaître le duc Charles mieux que je ne le connaissais encore. Lorsqu'il était duc de Charolais, du vivant de son père, le vieux duc Philippe-le-Bon, et que j'étais le dauphin banni de France, nous buvions, nous chassions, nous battions la campagne, et nous avons fait plus d'une frasque ensemble. A cette époque j'avais sur lui un avantage décidé, celui que l'esprit le plus fort prend naturellement sur le plus faible : mais il a changé depuis ce temps; il est devenu entêté, entreprenant, arrogant, querelleur, dogmatique; il nourrit évidemment le désir de pousser les choses à l'extrême, quand il croit avoir l'occasion favorable. Je ne pouvais toucher à un sujet qui lui déplaisait qu'avec les mêmes précautions que si c'eût été un fer rouge. A peine lui ai-je lâché quelques mots pour lui faire entrevoir la possibilité que ces comtesses vagabondes de Croye fussent tombées entre les mains de quelque maraudeur des frontières avant d'arriver à Liège, car je lui avais avoué franchement qu'autant que je pouvais le croire c'était là qu'elles se rendaient, Pâques-Dieu! on aurait cru que je lui parlais d'un sacrilège! Il est inutile que je vous répète ce qu'il m'a dit à ce sujet; il me suffit de vous dire que j'aurais cru ma tête fort aventurée, si l'on était venu lui annoncer en ce moment la réussite de l'honnête projet formé par toi et ton ami Guillaume à la longue barbe, pour améliorer sa fortune par le moyen d'un mariage.

—Votre Majesté voudra bien se rappeler que je ne suis pas l'ami de Guillaume de la Marck, et que ce n'est pas moi qui ait conçu le projet dont il s'agit.

—Tu as raison, Olivier, car ton plan était de faire la

barbe au Sanglier des Ardennes; mais tu ne choisissais pas un meilleur époux à la comtesse Isabelle, quand tu pensais modestement à toi-même. Au surplus, Olivier, malheur à qui sera son mari; car être pendu, roué, écartelé, voilà ce que mon doux cousin promettait de mieux à quiconque épouserait sa jeune vassale sans son agrément.

— Et probablement il ne serait guère moins irrité de tout mouvement d'insurrection qui pourrait avoir lieu dans la bonne ville de Liège.

— Autant, et même beaucoup plus, Olivier, comme ton intelligence le devine si bien. Mais dès que j'eus pris la résolution de venir ici, j'envoyai des messagers à Liège, pour y calmer, quant à présent, les esprits échauffés; et j'ai fait dire à mes amis turbulens, Pavillon et Rouslaer, de se tenir tranquilles comme des souris, jusque après cette heureuse entrevue entre mon beau cousin et moi.

—Il paraît donc, à en juger d'après ce que Votre Majesté vient de dire, que tout ce que vous pouvez espérer de mieux de cette entrevue, c'est de ne pas vous en trouver plus mal? C'est, sur ma foi, la même histoire que celle de la cigogne qui mit son cou dans la gueule du renard, et qui eut à remercier le ciel d'avoir pu l'en tirer. Cependant Votre Majesté, encore tout à l'heure, prodiguait les complimens au sage philosophe dont les prédictions vous ont décidé à jouer un jeu dont vous espériez de si belles choses.

—Il ne faut désespérer de la partie que lorsqu'elle est perdue, Olivier, et je n'ai aucune raison pour craindre de la perdre; je dois la gagner, au contraire, s'il n'arrive rien pour exciter la rage de ce fou vindicatif; et, bien

certainement, j'ai de grandes obligations à la science qui m'a fait choisir pour agent, et pour conducteur des dames de Croye, un jeune homme dont l'horoscope est si bien d'accord avec le mien, qu'il m'a sauvé d'un grand danger, même par une contravention à mes ordres, en prenant la route qui lui a fait éviter l'embuscade de Guillaume de la Marck.

— Votre Majesté ne manquera jamais d'agens prêts à la servir à pareilles conditions.

— N'importe, n'importe, Olivier : le poète païen parle de *vota diis exaudita malignis* (1), de souhaits dont les saints permettent l'accomplissement dans leur colère ; et, dans les circonstances présentes, tel aurait été celui que j'avais formé relativement à Guillaume de la Marck, s'il eût été accompli, tandis que je suis entre les mains de ce duc de Bourgogne. C'est ce qu'a prévu mon art, fortifié de celui de Galeotti ; c'est-à-dire j'ai prévu, non que De la Marck échouerait dans son entreprise, mais que la mission de ce jeune Écossais se terminerait heureusement pour moi ; et c'est ce qui est arrivé, quoique d'une manière différente de ce que je m'étais imaginé ; car les astres nous prédisent des résultats généraux, mais ils se taisent sur les moyens qui les produisent, et qui sont souvent tout le contraire de ce que nous attendons, ou même de ce que nous désirons. Mais à quoi bon te parler de ces mystères, à toi qui est pire que le Diable dont on t'a donné le surnom, puisqu'il croit et qu'il tremble, au lieu que tu es un incrédule en religion et en science ; tu continueras à l'être jusqu'à l'accomplissement de ta destinée, qui, comme m'en assurent ton

(1) « *Vœux exaucés par des dieux ennemis.* » — Éd.

horoscope et ta physionomie, se terminera par l'intervention d'une potence (1).

— Et si cela arrive, répondit Olivier avec un ton de résignation, ce sera pour avoir été un serviteur trop reconnaissant pour ne pas exécuter les ordres de mon maître.

Louis partit d'un de ces éclats de rire sardonique qui lui étaient habituels. — Tu as frappé juste, Olivier, s'écria-t-il; et, de par Notre-Dame! tu n'as pas eu tort, car je t'avais défié au combat. Mais parle-moi sérieusement : as-tu découvert dans les mesures qu'on prend à notre égard, quelque chose qui doive faire soupçonner de mauvaises intentions?

— Sire, répondit Olivier, Votre Majesté et son savant astrologue cherchent des augures dans les astres et dans l'armée des cieux, moi, qui ne suis qu'un reptile terrestre, je ne puis considérer que les choses de ma sphère. Il me semble qu'on n'a pas tout-à-fait ici pour Votre Majesté ces attentions et ces soins qui prouvent qu'on reçoit avec plaisir un hôte d'un rang si élevé. Le duc, ce soir, a prétendu être fatigué; il n'a conduit Votre Majesté que jusqu'à la porte de la rue, et a laissé aux officiers de sa maison le soin de vous accompagner jusqu'ici. Ces appartemens ont été meublés à la hâte et sans soin. Cette tapisserie est sens dessus dessous, les hommes marchent sur la tête, et les racines des arbres touchent au plafond.

— Bon! bon! dit le roi; c'est un accident occasioné

(1) En effet, malgré les vives recommandations de Louis à son successeur, Olivier le Dain ou le Diable fut pendu quelque temps après la mort de son maître. — Éd.

par la précipitation : m'as-tu jamais vu faire attention à de pareilles bagatelles ?

— Elles ne méritent pas en elles-mêmes que vous y pensiez un instant, Sire, répliqua Olivier, si ce n'est qu'elles indiquent le degré de respect que les officiers de la maison du duc remarquent en leur maître pour Votre Majesté. Soyez bien assuré que, s'il avait paru désirer que rien ne manquât à votre réception, le zèle de ses gens aurait fait en chaque minute la besogne d'une journée; et, montrant un bassin et une aiguière qui étaient dans la chambre : — Depuis quand, ajouta-t-il, voit-on sur la toilette de Votre Majesté des vases qui ne soient pas d'argent?

— Cette dernière remarque, Olivier, dit le roi avec un sourire forcé, se ressent trop de tes fonctions habituelles pour qu'il soit besoin d'y répondre. Il est vrai que lorsque je n'étais qu'un réfugié, un exilé, j'étais servi en vaisselle d'or par ordre de ce même Charles, qui croyait alors que l'argent était un métal à peine digne du dauphin, quoiqu'il semble le regarder maintenant comme trop précieux pour le roi de France. Eh bien! Olivier, nous allons nous mettre au lit. Nous avons pris une résolution, nous l'avons exécutée, il ne nous reste qu'à jouer bravement le rôle dont nous nous sommes chargés. Je connais mon cousin de Bourgogne : comme un taureau sauvage, il ferme les yeux quand il prend son élan; je n'ai qu'à épier ce moment, comme un des toréadores que j'ai vus à Burgos, et son impétuosité doit le mettre à ma discrétion.

CHAPITRE XXVII.

L'EXPLOSION.

« En rapides sillons quand l'éclair fend la nue,
» La surprise muette et la crainte éperdue
» Écoutent, en tremblant, la foudre qui mugit. »

THOMSON. *L'Été.*

Le chapitre précédent était destiné, comme l'annonçait son titre, à faire jeter un coup d'œil en arrière pour que le lecteur fût à même de juger à quels termes en étaient le roi de France et le duc de Bourgogne quand Louis avait été déterminé à confier sa royale personne à la foi d'un ennemi exaspéré, démarche dont sa croyance à l'astronomie lui promettait un résultat favorable. Mais il s'était sans doute aussi laissé persuader par le sentiment intime de la supériorité que lui donnait sur Charles la force de son esprit. Cette résolution extraordinaire et

inexplicable d'ailleurs, était d'autant plus téméraire, qu'on avait eu, dans ces temps de troubles, bien des preuves que les saufs-conduits les plus solennels n'étaient plus une garantie suffisante. Et dans le fait, le meurtre de l'aïeul du duc sur le pont de Montereau, en présence du père de Louis XI, dans une entrevue dont le but était le rétablissement de la paix et une amnistie générale, offrait au duc un horrible exemple, s'il était disposé à y recourir.

Mais le caractère de Charles, quoique brusque, fier, emporté et opiniâtre, n'était pas sans un mélange de bonne foi et de générosité, si ce n'est dans les instans où il se laissait entraîner par la violence de ses passions. Ce n'est qu'aux tempéramens plus froids que ces deux vertus sont entièrement inconnues. Il ne se donna aucune peine pour faire au roi un meilleur accueil que ne l'exigeaient les lois de l'hospitalité; mais, d'une autre part, il ne montra pas le dessein de franchir les barrières sacrées qu'elles imposent.

Le lendemain du jour de l'arrivée du roi, il y eut une revue générale des troupes de Charles, et elles étaient si nombreuses, si bien armées et équipées, qu'il ne fut peut-être pas fâché d'avoir l'occasion de donner ce spectacle à son rival de puissance. Tout en lui faisant le compliment dû par un vassal à son seigneur suzerain, que ces troupes étaient celles du roi et non les siennes, le mouvement de sa lèvre supérieure et l'éclair de fierté qui brilla dans ses yeux indiquaient assez que ce discours n'était qu'une courtoisie vide de sens, et qu'il savait fort bien que cette belle armée, exclusivement à ses ordres, était aussi prête à marcher contre Paris que sur toute autre direction. Ce qui devait ajouter à la

mortification de Louis, c'était de reconnaître parmi les bannières celles de plusieurs seigneurs français, non-seulement de Normandie et de Bretagne, mais de provinces plus immédiatement soumises à son autorité, et qui, par divers motifs de mécontentement, avaient joint le duc de Bourgogne, et fait cause commune avec lui.

Fidèle à son caractère, Louis parut faire peu d'attention à ces mécontens, tandis que dans le fait il repassait dans son esprit les moyens qu'il pourrait employer pour les détacher de la Bourgogne et les rappeler à lui; il résolut de faire sonder à cet égard les principaux d'entre eux par Olivier et d'autres agens.

Lui-même il travailla avec soin, mais avec grande précaution, à captiver la bienveillance des principaux officiers et conseillers de Charles; employant à cet effet les moyens qui lui étaient ordinaires, accordant des égards, distribuant d'adroites flatteries, et faisant des présens avec libéralité : non, disait-il à ces seigneurs, pour ébranler la fidélité qu'ils devaient à leur noble maître, mais pour les engager à faire tous leurs efforts pour maintenir la paix entre la France et la Bourgogne, but si louable en lui-même, et tendant si évidemment au bonheur des deux pays et des deux princes qui les gouvernaient.

Les égards d'un si grand roi, d'un roi si plein de prudence, faisaient déjà quelque chose par eux-mêmes; les complimens produisaient un nouvel effet, et les présens que l'usage du temps permettait aux courtisans bourguignons d'accepter sans scrupule, faisaient encore davantage. Pendant une chasse au sanglier dans la forêt, tandis que le duc, également ardent aux plaisirs et aux affaires, s'abandonnait entièrement à son goût pour la chasse, Louis, n'étant pas gêné par sa présence, trouva

le moyen de causer secrètement et tour à tour avec plusieurs courtisans qui passaient pour avoir beaucoup de crédit sur l'esprit de Charles, et parmi lesquels d'Hymbercourt et d'Argenton ne furent pas oubliés. Aux avances qu'il fit à ces deux hommes distingués il ne manqua pas de mêler adroitement l'éloge de la valeur et des talens militaires du premier, comme du jugement profond et des connaissances littéraires de l'historien futur de cette époque.

Cette occasion de pouvoir personnellement se concilier, ou, si le lecteur le veut, de corrompre les ministres de Charles, était peut-être ce que le roi s'était proposé comme un des principaux objets de sa visite, quand même ses cajoleries échoueraient à l'égard du duc lui-même. Il existait tant de relations entre la France et la Bourgogne, que beaucoup de nobles du second de ces pays avaient, dans le premier, des intérêts actuels ou des espérances futures, et la faveur de Louis pouvait leur être aussi utile à cet égard, que son déplaisir aurait pu leur être nuisible.

Formé pour ce genre d'intrigue comme pour tous les autres, libéral jusqu'à la profusion, lorsque ses projets l'exigeaient; habile à donner à ses propositions, comme à ses présens, la couleur la plus plausible, le roi réussit à faire plier l'orgueil des uns sous le joug de l'intérêt, et à présenter à l'esprit des autres, patriotes véritables ou prétendus, le bien commun de la France et de la Bourgogne comme un motif ostensible; tandis que l'intérêt personnel, semblable à la roue cachée qui fait mouvoir une machine, n'agissait pas moins puissamment. Il savait connaître l'appât propre à chacun, et la manière de le présenter : il glissait ses présens dans la manche

de ceux qui étaient trop fiers pour tendre la main, et il ne doutait pas que sa générosité, tombant comme la rosée, sans bruit et imperceptiblement, ne produisît en temps convenable une moisson abondante, au moins de bonne volonté, et peut-être de bons offices, en faveur du donateur. Enfin, quoiqu'il se fût depuis long-temps frayé le chemin par le moyen de ses agens, pour se procurer à la cour de Bourgogne une influence qui pût être avantageuse aux intérêts de la France, ses efforts personnels, aidés sans doute par les informations qu'il avait préalablement reçues, le conduisirent plus directement à son but en quelques heures, que les instrumens qu'il avait employés jusqu'alors n'avaient pu y réussir en plusieurs années de négociations.

Il existait à la cour de Bourgogne un individu que Louis désirait particulièrement gagner, et qu'il y chercha inutilement dès qu'il y fut arrivé : c'était le comte de Crèvecœur. Bien loin d'avoir du ressentiment contre lui à cause de la fermeté qu'il avait déployée, en sa qualité d'ambassadeur, au château du Plessis, le roi n'avait trouvé dans cette conduite qu'un motif de plus pour chercher à se l'attacher, s'il était possible. Il ne fut pas très-charmé d'apprendre que le comte était parti à la tête de cent lances, et se rendait vers les frontières du Brabant, pour porter des secours à l'évêque, en cas de nécessité, soit contre Guillaume de la Mark, soit contre ses sujets mécontens. Il ne se consola qu'en pensant que cette force, jointe aux avis qu'il avait envoyés par de fidèles messagers, empêcherait qu'il n'éclatât dans ce pays des troubles prématurés, dont il prévoyait que l'explosion rendrait sa situation fort précaire.

La cour, en cette occasion, dîna dans la forêt, quand

l'heure de midi fut arrivée, comme c'était assez l'usage dans ces grandes parties de chasse; cet arrangement, pour cette fois, fut particulièrement agréable au duc, qui désirait se dispenser, autant qu'il le pouvait, de cette déférence solennelle et cérémonieuse qu'il était, en tout autre cas, obligé d'observer à l'égard du roi Louis. Dans le fait, la connaissance que possédait le roi, des faibles de la nature humaine, l'avait trompé en cette occasion. Il avait pensé que le duc se serait trouvé flatté au-delà de toute expression, de recevoir de son souverain une telle marque de condescendance et de confiance; mais il avait oublié que la dépendance où était le duché de Bourgogne de la couronne de France était en secret une mortification amère pour un prince aussi riche, aussi fier et aussi puissant que Charles, qui ne désirait certainement rien tant que de pouvoir l'ériger en royaume indépendant. La présence du roi en sa propre cour lui imposait l'obligation d'y jouer le rôle subordonné de vassal, d'accomplir divers actes de soumission et de déférence féodale, ce qui, pour un homme d'un caractère si hautain, était déroger à sa qualité de prince souverain, dont il était continuellement jaloux.

Mais quoiqu'on pût, en cette occasion, dîner sur le gazon, et mettre des barils en perce au son des cors, avec toute la liberté que permet un repas champêtre, il n'en devenait que plus nécessaire de suivre, pour le festin du soir, toutes les lois de l'étiquette la plus solennelle.

Des ordres préalables avaient été donnés à cet effet; et, en rentrant à Péronne, le roi trouva un banquet préparé avec une splendeur et une magnificence dignes de la richesse de son formidable vassal, qui possédait pres-

que tous les Pays-Bas, alors le plus riche pays de l'Europe. Le duc était assis au haut bout d'une grande table gémissant sous le poids d'une vaisselle d'or et d'argent, dans laquelle étaient servis les mets les plus recherchés. A sa main droite, et sur un siège plus élevé que le sien, était le roi son hôte. On voyait debout derrière lui, d'un côté, le fils du duc de Gueldres, qui remplissait les fonctions de grand-écuyer tranchant; de l'autre, son fou, le Glorieux, sans lequel le prince se montrait rarement; car, comme la plupart des hommes de son caractère, Charles portait à l'extrême le goût général qui régnait dans toutes les cours de ce siècle pour les fous et les bouffons, trouvant dans les bizarreries de leur infirmité morale, et dans leurs saillies, ce plaisir que son rival, plus intelligent, mais sans plus de bienveillance, riant volontiers

Et des craintes du brave, et des erreurs du sage,

préférait tirer de l'observation des imperfections de l'humanité considérée sous un point de vue plus noble. Et en effet, s'il est vrai, comme le rapporte Brantôme, qu'un fou de cour ayant entendu Louis XI, dans un de ses accès de repentir et de dévotion, avouer qu'il avait été complice de l'empoisonnement de son frère Henri, comte de Guienne, en fit le récit le lendemain à dîner devant toute la cour assemblée, on peut croire que les plaisanteries des fous de profession eurent peu d'attraits pour ce monarque pendant tout le reste de sa vie.

Mais, en cette occasion, il ne dédaigna pourtant pas de faire attention au fou favori du duc de Bourgogne, et d'applaudir à ses reparties. Il le fit même d'autant plus volontiers, qu'il crut remarquer que, quoique la

folie du Glorieux s'exprimât souvent d'une manière grossière, elle couvrait pourtant plus de finesse et de causticité que n'en avaient ordinairement les hommes de cette profession.

Dans le fait, Tiel Wetzweiler, surnommé le Glorieux, n'était nullement un fou de trempe ordinaire. C'était un grand et bel homme, qui excellait dans un grand nombre d'exercices, ce qui semblait à peine pouvoir se concilier avec un faible intelligence, puisqu'il lui avait fallu de la patience et de l'attention pour acquérir ces talens. Il suivait ordinairement le duc à la chasse et même à la guerre; et, à la bataille de Montlhéry, quand ce prince courut un grand danger, ayant été blessé à la gorge, et se trouvant sur le point d'être fait prisonnier par un chevalier français qui tenait déjà les rênes de son cheval, Tiel Wetzweiler attaqua l'assaillant avec tant de bravoure, qu'il le renversa et dégagea son maître. Peut-être craignait-il que ce service ne parût trop important pour un homme de sa condition, et qu'il ne lui suscitât des ennemis parmi les chevaliers et les seigneurs qui avaient laissé au fou de la cour le soin de la personne de leur souverain; quoi qu'il en fût, au lieu de songer à se faire donner des éloges pour cet exploit, il ne chercha qu'à faire rire à ses dépens, et il fit tant de gasconnades sur tout ce qu'il avait fait dans cette bataille, que bien des gens pensèrent que le secours qu'il avait donné si à propos au duc était une circonstance imaginaire, comme tout le reste de sa narration. Ce fut à cette occasion qu'il reçut le sobriquet de *Glorieux*, et il ne porta plus ensuite d'autre nom.

Le Glorieux s'habillait fort richement, et ne conservait que très-peu de chose du costume ordinaire aux gens de sa profession; encore ce peu avait-il un caractère sym-

bolique plutôt que littéral. Au lieu d'avoir la tête rasée, il portait de longs cheveux bouclés qui venaient rejoindre une barbe bien peignée et arrangée avec soin ; ses traits étaient réguliers et auraient pu même passer pour beaux, s'il n'avait eu quelque chose d'égaré dans les yeux. Une petite bande de velours écarlate, placée au haut de son bonnet, indiquait, plutôt qu'elle ne représentait la crête de coq, attribut distinctif d'un fou en titre d'office. Sa marotte en ébène se terminait, suivant l'usage, par une tête de fou avec des oreilles d'âne en argent, mais si petite et taillée si délicatement, qu'à moins de l'examiner de fort près, on aurait pu croire qu'il portait le bâton officiel de quelque dignité plus grave. Telles étaient, dans tout son costume, les seules marques auxquelles on pût reconnaître son emploi. A tous autres égards, il disputait de splendeur avec la plupart des seigneurs de la cour. Une médaille d'or était attachée à son bonnet; il portait au cou une belle chaîne de même métal, et ses riches habits n'étaient pas taillés d'une manière plus bizarre que ceux de ces jeunes gens qui cherchent à outrer la mode du jour.

Charles, et Louis, en imitation de son hôte, adressèrent souvent la parole à ce personnage pendant le repas, et tous deux, en riant de bon cœur, montraient combien les réponses du Glorieux les amusaient.

— Pour qui sont donc ces deux places vacantes? lui demanda Charles.

— L'une d'elles tout au moins devrait m'appartenir par droit de succession, répondit le Glorieux.

— Et pourquoi cela, drôle?

— Parce qu'elles appartiennent à d'Hymbercourt et à d'Argenton, qui sont allés si loin pour donner le vol à

leurs faucons, qu'ils en ont oublié leur souper. Or, ceux qui préfèrent un faucon volant, à un faisan sur la table, sont proches parens des fous, et par conséquent je devrais avoir droit à leurs places à table, comme faisant partie de leur succession mobilière.

— C'est une plaisanterie réchauffée, mon ami Tiel; mais qu'ils soient fous ou sages, les voici qui arrivent pour relever leur défaut.

D'Argenton et d'Hymbercourt entraient en ce moment dans la salle; et après avoir salué respectueusement les deux princes, ils prirent les places qui leur avaient été réservées.

— Eh bien! messieurs, leur dit le duc, il faut que votre chasse ait été bien bonne ou bien mauvaise, pour qu'elle vous ait retenus si tard? Mais quoi! sire Philippe de Comines, vous avez l'air tout abattu! d'Hymbercourt vous a-t-il gagné une grosse gageure? vous êtes un philosophe, et vous devriez savoir mieux supporter la mauvaise fortune. Mais d'Hymbercourt a l'air tout consterné! Que veut dire ceci, messieurs? n'avez-vous pas trouvé de gibier? avez-vous perdu vos faucons? avez-vous rencontré quelque sorcière? le Chasseur Sauvage (1) s'est-il montré à vous dans la forêt? Sur mon honneur, on dirait que vous venez, non à un festin, mais à une cérémonie funèbre.

Tandis que le duc parlait, les yeux de toute la compagnie se dirigeaient sur d'Argenton et d'Hymbercourt. Ils n'étaient nullement de cette classe de gens en qui une expression de mélancolie est habituelle, et ce fut

(1) La tradition du *chasseur* est fort ancienne, et n'avait pas cours seulement en Allemagne. Voyez l'imitation de la ballade de Burger sur ce sujet, par Walter Scott. — Éd.

une raison pour que leur embarras et leur air décontenancé en fussent plus remarqués. L'enjouement et la gaieté qu'on devait en grande partie à de copieuses libations d'excellent vin, disparurent presque au même instant; et sans que personne pût assigner la raison de ce changement survenu tout à coup dans la disposition générale des esprits, chacun se mit à parler à l'oreille à son voisin, comme si l'on eût été dans l'attente de quelque nouvelle étrange et importante.

— Que veut dire ce silence, messieurs? s'écria le duc en élevant la voix qu'il avait naturellement très-haute. Si vous apportez à notre banquet une air si étrange et une taciturnité qui l'est encore davantage, nous voudrions que vous fussiez restés dans les marais à chercher des hérons, ou plutôt des chouettes et des hibous.

— Monseigneur, dit d'Argenton, comme nous revenions ici de la forêt, nous avons rencontré le comte de Crèvecœur.

— Quoi! déjà de retour du Brabant? j'espère que tout y est tranquille.

— Le comte informera lui-même Votre Altesse dans un instant des nouvelles qu'il apporte, dit d'Hymbercourt, car nous ne les savons que fort imparfaitement.

— Vraiment? Et où est le comte?

— Il change de costume pour se rendre près de Votre Altesse, répondit d'Hymbercourt.

— De costume! Tête-Dieu! que m'importe son costume? Je crois que vous avez conspiré avec lui pour me faire perdre l'esprit!

— Pour parler plus franchement, dit d'Argenton, il désire vous communiquer les nouvelles qu'il apporte, dans une audience particulière.

— Tête-Dieu! sire roi, dit Charles, voilà bien comme nos conseillers nous servent toujours. S'ils peuvent attrapper quelque chose qu'ils jugent de quelque intérêt pour notre oreille, ils prennent sur-le-champ un air grave, et deviennent aussi fiers de ce qu'ils portent qu'un âne l'est d'une selle neuve. Qu'on aille dire à Crèvecœur de se rendre ici sur-le-champ. Il vient des frontières de Liège; et quant à *nous*, du moins, dit-il en appuyant sur le pronom, nous n'avons dans ce pays aucun secret que nous ne puissions proclamer en face du monde entier.

On s'aperçut généralement que le duc avait assez bu pour renforcer son opiniâtreté naturelle; et, quoique plusieurs de ses courtisans lui eussent volontiers fait observer que le moment n'était convenable ni pour apprendre des nouvelles, ni pour tenir conseil, cependant ils connaissaient trop bien l'impétuosité de son caractère, pour se hasarder à lui faire quelque objection, et chacun resta dans l'attente des nouvelles apportées par Crèvecœur.

Quelques minutes se passèrent, pendant lesquelles le duc resta les yeux fixés sur la porte avec un air d'impatience, tandis que tous les convives avaient les leurs baissés vers la table, comme pour cacher leur inquiétude et leur curiosité. Louis seul conservait le plus grand sang-froid, et causait alternativement avec le fou et avec le grand écuyer tranchant.

Enfin Crèvecœur arriva, et dès qu'il parut, le duc le salua en lui demandant d'un ton bref: — Eh bien! sire comte, quelles nouvelles de Liège et du Brabant? L'annonce de votre arrivée a banni la gaieté de notre table; mais nous espérons que votre présence va l'y ramener.

— Mon seigneur et maître, répondit Crèvecœur d'un ton ferme, mais triste, les nouvelles que j'apporte sont faites pour être entendues dans votre conseil plutôt qu'à votre table.

— Quelles sont-elles? s'écria le duc; je veux le savoir, eussiez-vous à m'annoncer la venue de l'Ante-Christ. Mais je puis les deviner : les Liégeois se sont encore mutinés?

— C'est la vérité, monseigneur, dit Crèvecœur d'un air très-grave.

— Voyez-vous, reprit le duc, comme j'ai deviné sur-le-champ ce que vous hésitiez tellement à me dire! Ainsi donc ces bourgeois écervelés ont encore pris les armes? Cette nouvelle ne pouvait arriver plus à propos, ajouta-t-il en jetant sur Louis un regard plein d'amertume et de ressentiment, quoiqu'il cherchât évidemment à se modérer, puisque nous pouvons demander à notre seigneur suzerain son avis sur la manière de réprimer de tels mutins. Avez-vous encore d'autres nouvelles, comte? apprenez-nous-les; rendez-nous compte ensuite pourquoi vous n'avez pas marché vous-même au secours de l'évêque.

— Il m'en coûte, monseigneur, d'avoir à vous apprendre les autres nouvelles, et il sera affligeant pour vous de les entendre. Mon secours, celui de tous les chevaliers du monde, ne pourraient être d'aucune utilité au digne prélat : Guillaume de la Marck, uni aux Liégeois insurgés, s'est emparé de Schonwaldt, et l'a assassiné dans son propre château.

— *Assassiné!* répéta le duc d'une voix creuse et basse, qui fut pourtant entendue d'un bout de la salle à l'autre,

tu as été trompé par quelque faux rapport, Crèvecœur; cela est impossible!

— Hélas, monseigneur, répondit le comte, je le tiens d'un témoin oculaire, d'un archer de la garde écossaise du roi de France, qui était dans la salle à l'instant où ce meurtre a été commis par ordre de Guillaume de la Marck.

— Et qui sans doute était fauteur et complice de cet horrible sacrilège, s'écria le duc en se levant et en frappant du pied avec tant de fureur, qu'il brisa le marchepied placé devant lui. Qu'on ferme les portes de cette salle! Qu'on en garde les fenêtres! Qu'aucun étranger ne bouge de sa place, sous peine de mort! Gentilshommes de ma chambre, l'épée à la main! — Et se tournant vers Louis, il avança la main lentement, mais d'un air déterminé, vers la poignée de son épée, pendant que le roi, sans montrer aucune crainte, sans même prendre une attitude défensive, lui disait froidement:

— Cette nouvelle a ébranlé votre raison, beau cousin.

— Non, répliqua le duc d'un ton terrible; mais elle a éveillé un juste ressentiment que j'avais laissé sommeiller trop long-temps par de vaines considérations de lieux et de circonstances. — Assassin de ton frère! rebelle contre ton père! tyran de tes sujets! allié traître! roi parjure, gentilhomme sans honneur! tu es en mon pouvoir, et j'en rends grace au ciel.

— Rendez-en plutôt grace à ma folie, dit le roi. Quand nous nous rencontrâmes, à termes plus égaux, à Montlhéry, il me semble que vous auriez voulu être plus loin de moi que vous ne l'êtes maintenant.

Le duc avait toujours la main sur la poignée de son

épée; mais il ne la tira pas hors du fourreau. Il semblait qu'il ne pouvait se résoudre à en faire usage contre un ennemi qui ne lui offrait aucune résistance, et dont l'air calme ne pouvait justifier aucun acte de violence.

Cependant une confusion générale régnait dans la salle. Les portes en avaient été fermées à l'ordre du duc, et elles étaient gardées, ainsi que les fenêtres; mais plusieurs seigneurs français s'étaient levés et se disposaient à prendre la défense de leur souverain. Louis n'avait dit un mot ni au duc d'Orléans, ni à Dunois depuis qu'il les avait fait sortir du château de Loches; et à peine pouvaient-ils se croire en liberté, traînés comme ils l'étaient à la suite du roi, et objets de sa méfiance et de ses soupçons, plutôt que de ses égards et de son attachement. Cependant la voix de Dunois fut la première à se faire entendre au milieu du tumulte, et s'adressant au duc de Bourgogne : — Sire duc, lui dit-il, vous oubliez que vous êtes vassal de la France; et que nous, vos convives, nous sommes Français. Si vous levez la main contre notre monarque, préparez-vous aux plus violens efforts du désespoir; car, croyez-moi, nous nous abreuverons du sang de la Bourgogne comme nous venons de le faire de son vin. Courage, monseigneur d'Orléans. Et vous, gentilshommes français, rangez-vous autour de Dunois, et faites ce que vous le verrez faire.

C'est en de pareils momens qu'un roi connaît quels sont ceux de ses sujets sur qui il peut compter avec certitude. Le peu de chevaliers et de seigneurs indépendans qui avaient suivi Louis, et dont la plupart n'avaient jamais reçu de lui que des marques de dédain et de déplaisir, sans être effrayés par une force infiniment supérieure qui ne leur permettait d'espérer qu'une mort

glorieuse, se rangèrent à l'instant autour de Dunois, et se frayèrent un chemin, à sa suite, vers le haut bout de la table où se trouvaient les deux princes.

Au contraire, ceux que Louis avait tirés du néant pour leur confier des places importantes pour lesquelles ils n'étaient pas nés, ne montrèrent que froideur et lâcheté, et, restant tranquillement assis, semblèrent résolus de ne pas courir au-devant de leur destin, en se mêlant de cette affaire, quoi qu'il pût arriver à leur bienfaiteur.

A la tête du parti le plus généreux et le plus fidèle était le vénérable lord Crawford, qui, avec une agilité que personne n'aurait attendue de son âge, s'ouvrit un chemin malgré toute opposition. Il est pourtant juste d'ajouter qu'il n'en éprouva guère; car, soit par point d'honneur, soit par un secret désir de prévenir le coup qui menaçait Louis, la plupart des seigneurs bourguignons s'écartèrent pour le laisser passer. Se plaçant hardiment entre le roi et le duc, Crawford enfonça sur un côté de sa tête sa toque, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux blancs; ses joues pâles et son front ridé reprirent les couleurs de la jeunesse; son œil, flétri par l'âge, brilla de tout le feu d'un jeune guerrier prêt à faire un acte de courage et de désespoir; et, entourant son bras gauche du manteau attaché à son épaule, il tira son épée de la main droite.

— J'ai combattu pour son père et pour son aïeul! s'écria-t-il, et, de par saint André! quoi qu'il puisse arriver, je ne l'abandonnerai pas dans une pareille crise!

Tout ce qui vient de nous coûter quelque temps pour le raconter, se passa avec la rapidité d'un éclair. A peine le duc avait-il pris une attitude menaçante, que Crawford

s'était jeté entre lui et l'objet de sa vengeance, et que Dunois, entouré des seigneurs français, n'était plus qu'à quelques pas.

Le duc de Bourgogne avait toujours la main appuyée sur son épée, et il semblait se disposer à donner le signal d'une attaque générale dont le résultat aurait été infailliblement le massacre du parti le plus faible, quand Crèvecœur se jeta en avant, et s'écria d'une voix retentissante : — Monseigneur de Bourgogne, songez à ce que vous allez faire ! Vous êtes chez vous. Vous êtes le vassal du roi. Ne répandez pas le sang de votre hôte sous votre toit, le sang d'un roi sur le trône que vous avez élevé pour lui, et où il s'est assis sous votre sauvegarde. Par égard pour l'honneur de votre maison, ne cherchez pas à venger un meurtre horrible par un meurtre plus horrible encore.

— Retire-toi, Crèvecœur, s'écria le duc, et laisse-moi assouvir ma vengeance. Retire-toi, te dis-je : la colère des princes est à craindre comme celle du ciel.

— Oui, répondit Crèvecœur avec fermeté; mais seulement quand elle est juste comme celle du ciel. Permettez-moi de vous supplier de maîtriser la violence de votre caractère, quelque justement irrité que vous soyez. Et vous, messeigneurs de France, votre résistance est inutile; souffrez que je vous engage à éviter tout ce qui pourrait amener une effusion de sang.

— Il a raison, dit Louis, que son sang-froid n'abandonna pas dans cette crise effrayante, et qui prévoyait que, si une querelle commençait, on se porterait à plus de violence dans la chaleur du moment qu'après l'examen des choses telles qu'elles étaient, si on pouvait maintenir la paix.

— Mon cousin d'Orléans, mon cher Dunois, mon brave Crawford, n'amenez pas des malheurs et une effusion de sang, en vous offensant trop promptement. Notre cousin le duc est courroucé de la nouvelle de la mort d'un ami qui lui était cher, du vénérable évêque de Liège, dont nous déplorons le meurtre autant qu'il le déplore. D'anciens, et malheureusement de nouveaux sujets de querelle, le portent à nous soupçonner d'avoir eu quelque part à un crime qui nous fait horreur. Si notre hôte voulait nous assassiner en ce lieu même, nous son roi, nous son parent, sous la fausse supposition que nous ayons donné les mains à ce meurtre abominable, tous vos efforts n'allégeraient guère notre destin, et pourraient, au contraire, considérablement l'aggraver. Ainsi donc, Crawford, retirez-vous. Quand ce devraient être mes dernières paroles, je parle comme un roi à son officier, et j'exige obéissance. Retirez-vous; et, si on l'exige, rendez votre épée: je vous le commande, et votre serment vous oblige à m'obéir.

— C'est la vérité, Sire, répondit Crawford en reculant, et remettant son épée dans le fourreau, oui, c'est la vérité; mais, si j'étais à la tête de soixante-quinze de mes braves gens, au lieu d'être chargé du même nombre d'années, sur mon honneur! je voudrais voir si l'on peut avoir raison de ces galans si pimpans avec leurs chaînes d'or et les bijoux qui brillent à leurs chapeaux.

Le duc resta assez long-temps les yeux fixés sur le plancher, et dit ensuite avec un ton d'ironie amère: — Vous avez raison, Crèvecœur: notre honneur exige que les obligations que nous avons à ce grand roi, à cet hôte honorable, à cet ami fidèle, ne soient pas payées aussi précipitamment que nous l'avions d'abord résolu dans

notre colère. Nous agirons de telle sorte, que toute l'Europe connaîtra la justice de nos procédés. Messeigneurs de France, il faut que vous rendiez vos armes à mes officiers. Votre maître a rompu la trève et n'a plus droit à en profiter. Cependant, pour ménager vos sentimens d'honneur, et pour la race dont il a dégénéré, nous ne demanderons pas à notre cousin Louis son épée.

— Pas un de nous, s'écria Dunois, ne rendra ses armes, et ne sortira de cette salle sans être convaincu de la sûreté de notre roi.

— Et pas un homme de la garde écossaise, ajouta lord Crawford, ne mettra bas les armes, si ce n'est par ordre du roi de France ou de son grand connétable.

— Brave Dunois, dit le roi, et vous, mon fidèle Crawford, votre zèle me nuira au lieu de m'être utile. Je compte, ajouta-t-il avec dignité, sur la justice de ma cause, plus que sur une vaine résistance qui coûterait la vie à mes meilleurs et mes plus braves sujets. Rendez vos armes : les nobles Bourguignons qui recevront ces gages honorables, nous protégeront vous et moi mieux que vous ne pourriez le faire. — Rendez vos armes ; c'est moi qui vous l'ordonne.

Ce fut ainsi que, dans cette crise dangereuse, Louis montra cette prompte décision et cette présence d'esprit admirables qui seules pouvaient lui sauver la vie. Il savait que, jusqu'à ce qu'on en vînt aux mains, il pouvait compter sur les efforts de la plupart des seigneurs bourguignons qui se trouvaient dans la salle, pour chercher à calmer la fureur de leur maître ; mais que, si une mêlée avait lieu, sa vie et celle du petit nombre de défenseurs qu'il avait seraient sacrifiées à l'instant même : ses ennemis les plus acharnés avouèrent pourtant que

sa conduite n'offrait en ce moment rien qui sentît la bassesse ou la lâcheté. Il ne chercha pas à changer en frénésie les transports furieux du duc; mais il parut ne craindre, ni conjurer sa colère, et il continua à le regarder avec cette attention calme et fixe qu'on remarque dans les yeux d'un homme brave qui observe les gestes menaçans d'un fou, et qui sait que le sang-froid et la fermeté seront un frein suffisant pour réprimer peu à peu la rage du délire même.

Crawford, à l'ordre du roi, jeta son épée au comte de Crèvecœur. —Prenez-la, lui dit-il, et que le diable vous en donne bien de la joie. Celui à qui elle appartient légitimement n'est pas déshonoré en la rendant, car nous n'avons pas eu le champ libre pour la défendre.

— Un moment, messieurs, s'écria le duc en accens entrecoupés, comme un homme à qui la colère laisse à peine le pouvoir de s'exprimer, gardez vos armes; votre parole de ne pas vous en servir me suffira. Quant à vous, Louis de Valois, vous devez vous regarder comme mon prisonnier, jusqu'à ce que vous vous soyez justifié d'avoir été complice d'un meurtre et d'un sacrilège. Qu'on le conduise au château, dans la tour du comte Herbert; qu'il ait avec lui six personnes de sa suite à son choix. Lord Crawford, il faut que votre garde se retire du château; on lui assignera un autre logement, un logement honorable. Qu'on lève tous les ponts-levis, et qu'on baisse toutes les herses; qu'on place une triple garde aux portes de la ville; qu'on ramène le pont de bateaux sur la rive droite de la rivière; que ma troupe de Wallons noirs entoure le château; qu'on triple le nombre des sentinelles à tous les postes. D'Hymbercourt, vous ferez faire des patrouilles à pied et à cheval autour de la ville,

de demi-heure en demi-heure pendant toute la nuit, et d'heure en heure pendant la journée de demain, si toutefois cette mesure est encore nécessaire alors; car il est probable que nous ne laisserons pas vieillir cette affaire. Veillez bien sur la personne de Louis, si vous faites cas de votre vie.

Il quitta la table avec le même air d'humeur et de colère, jeta sur le roi un regard d'inimitié mortelle, et sortit de l'appartement à pas précipités.

— Messieurs, dit Louis en regardant autour de lui avec dignité, le chagrin de la mort de son allié a jeté votre prince dans un accès de frénésie. J'espère que vous connaissez trop bien vos devoirs, comme nobles et comme chevaliers, pour le soutenir dans des démarches traîtreusement violentes contre la personne de son seigneur suzerain.

En ce moment on entendit dans les rues le son des tambours et des trompettes qui appelaient les soldats de toutes parts.

—Nous sommes sujets de la Bourgogne, répondit Crèvecœur, qui remplissait les fonctions de grand maréchal de la maison du duc, et nous devons agir en conséquence. Nos espérances, nos prières et nos efforts, chercheront à ramener la paix et l'union entre Votre Majesté et notre maître; mais en attendant, c'est un devoir pour nous d'exécuter ses ordres. Ces seigneurs et ces chevaliers se feront un honneur d'héberger l'illustre duc d'Orléans, le brave Dunois et le vénérable lord Crawford. Quant à moi, il faut que je sois le chambellan de Votre Majesté, et que je vous conduise dans un tout autre appartement que je ne le voudrais, me rappelant l'hospitalité que j'ai reçue au Plessis. Vous n'avez qu'à

choisir votre suite, que les ordres du duc limitent à six personnes.

— En ce cas, dit le roi en regardant autour de lui, et après un moment de réflexion, je désire avoir près de moi Olivier-le-Dain, un archer de ma garde écossaise nommé le Balafré, Tristan l'Ermite, avec deux de ses gens à son choix, et mon fidèle et loyal philosophe Martius Galeotti.

— La volonté de Votre Majesté sera exécutée en tous points, répondit le comte de Crèvecœur. J'apprends, ajouta-t-il après avoir pris quelques informations, que Galeotti est en ce moment à souper en joyeuse compagnie, mais on va l'envoyer chercher. Les autres se rendront aux ordres de Votre Majesté à l'instant même.

— Marchons donc, dit le roi, et rendons-nous dans le nouveau logement que nous assigne l'hospitalité de notre cousin. Nous savons que la place est forte, et nous espérons qu'elle ne sera pas moins sûre.

— Avez-vous remarqué quelle suite le roi Louis a choisie? demanda le Glorieux à voix basse au comte de Crèvecœur, en suivant Louis qui sortait de la salle où s'était donné le banquet.

— Sans doute, mon joyeux compère; qu'as-tu à dire à cet égard?

— Oh! rien, rien absolument, si ce n'est que c'est un choix rare : un rufian de barbier, un coupe-jarret écossais, le bourreau avec deux de ses gens, et un fripon de charlatan. J'irai avec vous, Crèvecœur; je veux prendre un grade dans la science de la coquinerie, en les observant pendant que vous allez les conduire. Satan aurait eu peine à convoquer un pareil synode, et il n'aurait pu en être lui-même un plus digne président.

Le fou, à qui tout était permis, prit alors le bras de Crèvecœur, et se mit à marcher avec lui, tandis qu'accompagné d'une forte escorte, mais avec toutes les marques extérieures du respect, le comte conduisait le roi vers son nouvel appartement.

CHAPITRE XXVIII.

INCERTITUDE.

« Le pauvre dort en paix, et les fronts couronnés
» Ne peuvent obtenir une couche paisible. »

SHAKSPEARE. *Henry VI*, *partie* II.

QUARANTE hommes d'armes portant alternativement, l'un l'épée nue, l'autre une torche allumée, formaient l'escorte, ou plutôt la garde qui conduisait Louis XI de l'hôtel-de-ville de Péronne au château-fort; en entrant dans cette sombre demeure, le roi crut un moment entendre une voix qui lui donnait à l'oreille cet avis que le poète florentin a écrit sur la porte des régions infernales :

Laissez ici toute espérance (1).

Peut-être quelque sentiment de remords aurait ému

(1) Dante, liv. I. — ÉD.

le cœur du roi, s'il avait songé aux victimes qu'il avait fait entasser dans ses cachots par centaines et par milliers, sur de légers soupçons, — souvent même sans aucun motif; — les privant sans scrupule de tout espoir de liberté; et les réduisant à maudire la vie, à laquelle elles ne tenaient plus que par une sorte d'instinct animal.

La lueur des torches l'emportait sur celle de la lune, dont les rayons avaient moins d'éclat cette nuit que la précédente, et la lumière rougeâtre qu'elles répandaient sur ce vieil édifice semblait rendre encore plus sombre et plus formidable le bâtiment nommé la Tour du comte Herbert. C'était celle que Louis avait vue la veille avec une espèce de pressentiment fâcheux, et qu'il était maintenant destiné à habiter, en proie à la crainte de toutes les violences auxquelles son puissant vassal, au caractère irascible, pourrait se livrer sous ces voûtes silencieuses, si favorables au despotisme.

Les pénibles sensations du roi ne firent que s'accroître quand il aperçut, en traversant la cour, deux ou trois cadavres sur lesquels on avait jeté à la hâte une capote de soldat; et il ne fut pas long-temps à reconnaître l'uniforme des archers de sa garde écossaise. Le détachement qui était de garde près de l'appartement du roi, comme le comte de Crèvecœur l'en informa, avait refusé de quitter son poste; une querelle s'en était suivie entre eux et les Wallons noirs du duc; et, avant que les officiers des deux corps eussent pu rétablir l'ordre, plusieurs d'entre eux avaient été tués.

— Mes braves et fidèles Écossais! s'écria le roi en voyant ce triste spectacle, si vous aviez eu à combattre homme à homme, ni la Flandre, ni la Bourgogne n'au-

raient pu fournir de champions en état de vous résister.

— Sans doute, dit le Balafré qui marchait derrière le roi; mais Votre Majesté n'ignore pas que le nombre l'emporte sur le courage. Il y a peu de gens qui puissent faire face à plus de deux ennemis à la fois. Moi-même je ne me soucierais guère d'avoir à en combattre trois, à moins que le devoir ne l'exigeât, auquel cas il ne s'agit plus de compte.

— Es-tu là, ma vieille connaissance? dit le roi. J'ai donc encore près de moi un sujet fidèle?

— Et un fidèle ministre, soit dans vos conseils, soit dans les devoirs qu'il a à remplir près de votre personne royale, dit Olivier-le-Dain d'une voix mielleuse.

— Nous sommes tous fidèles, dit Tristan l'Ermite d'un ton brusque; car si le duc vous fait périr, il ne laissera la vie à aucun de nous, quand même nous désirerions la conserver.

— Voilà ce que j'appelle une bonne garantie de fidélité, dit le Glorieux, qui, comme nous l'avons déjà dit, et avec la légèreté d'esprit qui caractérise un cerveau dérangé, s'était mis de la compagnie.

Pendant ce temps, le vieux sénéchal, appelé à la hâte, faisait de pénibles efforts pour tourner une clef pesante dans la serrure de la porte de cette vieille prison gothique, qui semblait s'ouvrir à regret; et il fut obligé de recourir à l'aide d'un des gardes de Crèvecœur. Quand elle fut ouverte, six hommes entrèrent avec des torches, et montrèrent le chemin par un passage étroit et tournant, commandé, de distance en distance, par des meurtrières et des barbacanes pratiquées dans l'épaisseur des murs. Au bout de ce passage était

un escalier digne d'y faire suite, et dont les marches étaient de gros blocs de pierre grossièrement taillés à coups de marteau, et de hauteur inégale. Elles se terminaient à une porte en fer qui conduisait à ce qu'on appelait la grande salle de la tour, où la lumière pénétrait à peine, même en plein jour, car elle n'y arrivait que par des ouvertures que l'épaisseur excessive des murailles faisait paraître encore plus étroites, et qui ressemblaient à des crevasses plutôt qu'à des fenêtres. Sans la lueur des torches, il y aurait régné en ce moment une obscurité complète. Deux ou trois chauves-souris, ou autres oiseaux de mauvais augure, réveillés par cette clarté inaccoutumée, voltigèrent autour des lumières et menacèrent de les éteindre; tandis que le sénéchal s'excusait auprès du roi de ce que les grands appartemens de la tour n'étaient pas en meilleur ordre. Il fit valoir le peu de temps qui lui avait été donné pour les préparer; en ajoutant que, dans le fait, cet appartement n'avait pas servi depuis vingt ans, et qu'il avait été même habité très-rarement, à ce qu'il avait entendu dire, depuis le temps de Charles-le-Simple.

— De Charles-le-Simple! répéta Louis; oh! je connais à présent l'histoire de cette tour. C'est ici qu'il fut assassiné par la trahison de son perfide vassal Herbert, comte de Vermandois : ainsi le racontent nos annales. Je savais qu'il y avait, relativement au château de Péronne, une tradition dont je ne me rappelais pas les circonstances. Ainsi donc, c'est ici qu'un de mes prédécesseurs a été assassiné!

— Non pas, Sire, non pas exactement ici, dit le vieux sénéchal, qui s'avançait avec l'empressement d'un *cicerone* charmé de pouvoir faire l'histoire des curiosités

qu'il montre; — c'est un peu plus loin, dans un cabinet qui donne dans la chambre à coucher de Votre Majesté.

Il ouvrit à la hâte une porte placée à l'autre bout de l'appartement, et qui conduisait dans une chambre à coucher assez petite, comme c'était l'usage dans ces vieux bâtimens; mais qui, par cela même, était plus commode que la grande salle. On y avait fait précipitamment quelques préparatifs pour recevoir le roi. Après en avoir caché les murs avec une tapisserie, on avait allumé du feu dans une cheminée qui n'avait pas été chauffée depuis bien des années, et l'on avait jeté deux matelas par terre pour ceux qui, suivant la coutume, devaient passer la nuit dans la chambre du roi.

— Je vais faire préparer des lits dans l'antichambre pour le reste de votre suite, Sire, dit le vieux sénéchal; je prie Votre Majesté de m'excuser : j'ai eu si peu de temps pour faire mes dispositions ! maintenant, s'il plaît à Votre Majesté de passer par la petite porte que couvre la tapisserie, elle se trouvera dans ce petit cabinet, pratiqué dans l'épaisseur du mur, où Charles perdit la vie. Un passage secret communique au rez-de-chaussée par où montèrent les hommes chargés de le mettre à mort. Votre Majesté, dont j'espère que la vue est meilleure que la mienne, pourra encore distinguer les marques du sang sur le plancher, quoique cinq cents ans se soient écoulés depuis cet événement. En parlant ainsi, il cherchait à ouvrir la petite porte dont il parlait.

— Attends, vieillard, lui dit le roi en lui retenant le bras, attends encore un peu. Tu pourras avoir une histoire plus récente à raconter, des traces de sang plus fraîches à montrer. Qu'en dites-vous, comte de Crèvecœur?

— Tout ce que je puis vous dire, Sire, répondit le comte, c'est que cet appartement est à la disposition de Votre Majesté, comme celui que vous occupez dans votre château du Plessis, et que la garde extérieure en est confiée à Crèvecœur, nom qui n'a jamais été souillé par un soupçon de trahison ou d'assassinat.

— Mais le passage secret dont parle ce vieillard ? dit Louis à voix basse et d'un ton d'inquiétude, en serrant d'une main le bras de Crèvecœur, tandis que de l'autre il lui montrait la porte du petit cabinet.

— C'est quelque rêve de Mornay, dit Crèvecœur, quelque vieille et absurde tradition de ce château ; mais je vais m'en assurer.

Il allait ouvrir la porte, quand Louis le retenant, lui dit : — Non, Crèvecœur, non : votre honneur est une garantie qui me suffit. Mais que veut faire de moi votre duc ? Il ne peut espérer de me garder long-temps prisonnier, et... : en un mot, Crèvecœur, dites-moi ce que vous en pensez.

— Sire, répondit le comte, Votre Majesté peut juger elle-même quel ressentiment doit avoir conçu le duc de Bourgogne de l'horrible assassinat d'un de ses alliés, d'un de ses proches parens ; et vous seul pouvez savoir quel droit il a de s'imaginer que les auteurs de ce crime y aient été excités par les émissaires de Votre Majesté. Mais mon maître a une noblesse de caractère qui le rend incapable de toute trahison, même au plus fort de sa colère. Quoi qu'il puisse faire, il le fera à la face du jour, en vue des deux peuples. Et je dois ajouter que le désir de tous les conseillers qui l'entourent, à l'exception peut-être d'un seul, sera qu'il se conduise en

cette occasion avec autant de modération et de générosité que de justice.

— Ah ! Crèvecœur, dit Louis en prenant la main du comte, comme s'il eût été affecté par quelque souvenir pénible, qu'il est heureux le prince qui a près de sa personne des conseillers capables d'opposer un frein à ses passions et à sa colère ! Leurs noms seront écrits en lettres d'or dans l'histoire de son règne. Noble Crèvecœur, que n'ai-je eu le bonheur d'avoir près de moi un homme tel que toi !

— En ce cas, dit le Glorieux, le premier soin de Votre Majesté aurait été de s'en débarrasser bien vite.

— Ah ! ah ! Sire de la Sagesse, es-tu donc ici ? dit Louis en se retournant et en quittant à l'instant le ton pathétique avec lequel il parlait à Crèvecœur, pour en prendre avec facilité un autre qui ressemblait presque à de la gaieté ; — nous as-tu donc suivis jusqu'ici ?

— Oui, Sire : la Sagesse doit suivre en vêtemens bigarrés, quand la Folie marche en avant sous la pourpre.

— Comment dois-je entendre ceci, Sire Salomon ? voudrais-tu changer de place avec moi ?

— Non, sur ma foi, Sire, quand même vous me donneriez cinquante couronnes en retour.

— Et pourquoi donc ? Comme sont les princes aujourd'hui, il me semble que je pourrais me contenter de t'avoir pour roi.

— Fort bien, Sire mais la question est de savoir si, jugeant de l'esprit de Votre Majesté d'après le logement que vous occupez ici, je ne serais pas honteux d'avoir un fou si peu clairvoyant.

— Silence ! drôle, dit le comte de Crèvecœur : vous donnez trop de liberté à votre langue.

— Laissez-le parler, dit le roi : je ne connais pas de sujet de raillerie mieux trouvé et plus juste que les sottises de ceux qui ne devraient pas en faire. Tiens, mon judicieux ami, prends cette bourse d'or, et reçois en même temps l'avis de ne jamais être assez fou pour te croire plus sage que les autres. Maintenant voudrais-tu me rendre le service de t'informer où est mon astrologue Martius Galeotti, et de me l'envoyer ici sans délai ?

— Je m'en charge, Sire, répondit le fou, et je suis sûr que je le trouverai chez Jean Doppletbur, car les philosophes savent aussi bien que les fous où se vend le meilleur vin.

— J'espère, comte, dit Louis, que vous voudrez bien donner ordre à vos gardes de laisser entrer ce docte personnage.

— Il n'y a nulle difficulté à ce qu'il entre, Sire, répondit Crèvecœur ; mais je suis fâché d'être obligé d'ajouter que mes instructions ne me permettent de laisser sortir personne de l'appartement de Votre Majesté. Je souhaite à Votre Majesté une bonne nuit, ajouta-t-il, et je vais prendre des mesures pour que les personnes de votre suite se trouvent plus à l'aise dans l'antichambre.

— Soyez sans inquiétude à cet égard, sire comte, dit le roi, ce sont des gens habitués à une vie dure ; et, pour vous dire la vérité, à l'exception de Galeotti, que je désire voir, je voudrais avoir cette nuit aussi peu de communications à l'extérieur, que vos instructions le permettent.

— Elles sont, répondit Crèvecœur, de laisser Votre Majesté en possession paisible de son appartement. Tels sont les ordres de mon maître.

— Votre maître, comte Crèvecœur, dit Louis, et que je pourrais aussi nommer le mien, est un très-gracieux maître. Mon royaume est un peu circonscrit en ce moment, puisqu'il ne consiste qu'en une chambre à coucher et une antichambre; mais il est assez grand pour les sujets qui me restent.

Le comte de Crèvecœur prit congé du roi, et, un moment après, Louis entendit le bruit des sentinelles qu'on plaçait à leur poste, des officiers qui leur donnaient le mot d'ordre et la consigne, et des soldats qu'on relevait de garde. Enfin le silence succéda, et l'on n'entendit plus que le murmure sourd des eaux troubles et profondes de la Somme qui baignaient les murs du château.

— Retirez-vous dans l'antichambre, mes maîtres, dit Louis à Olivier et à Tristan; mais ne vous endormez pas, et tenez-vous prêts à recevoir mes ordres, car nous aurons encore quelque chose à faire cette nuit, et quelque chose d'important.

Tristan et Olivier retournèrent dans l'antichambre, où le Balafré était resté avec les deux officiers du grand prévôt, pendant qu'ils avaient suivi leur maître dans sa chambre. Ils avaient allumé un grand feu de fagots, qui servait en même temps à éclairer et à chauffer l'appartement; enveloppés de leurs manteaux, ils s'étaient étendus par terre, dans diverses attitudes annonçant l'inquiétude et l'abattement de leur esprit. Tristan et Olivier ne virent rien de mieux à faire que de suivre leur exemple, et, comme ils n'avaient jamais été grands amis dans les jours de leur prospérité, aucun d'eux ne voulait prendre l'autre pour confident dans ce revers étrange et soudain de fortune. Toute la compagnie resta donc plongée dans le silence et la consternation.

Cependant leur maître était demeuré seul, en proie à des tourmens capables de servir d'expiation à quelques-uns de ceux qui avaient été infligés par son ordre. Tantôt il se promenait d'un pas inégal, tantôt il s'arrêtait en joignant les mains : en un mot, il s'abandonnait à une agitation que personne ne savait mieux que lui réprimer en public. Enfin, se plaçant devant la petite porte désignée par le vieux Mornay comme conduisant à la scène du meurtre d'un de ses prédécesseurs, il se tordit les mains, et exprima ses sentimens sans contrainte dans le monologue suivant, qu'il interrompit plusieurs fois.

— Charles-le-Simple! Charles-le-Simple! Et quel surnom la postérité donnera-t-elle à Louis XI, dont le sang rafraîchira probablement bientôt les taches du tien? Louis-le-Fou, Louis-l'Idiot, Louis-l'Infatué! Ce sont des épithètes trop douces pour montrer mon extrême imbécillité. Croire que ces têtes chaudes de Liégeois, à qui la rébellion est aussi nécessaire que le pain qui les nourrit, resteraient un moment en repos! penser que le féroce Sanglier des Ardennes interromprait un instant sa carrière de violence et de sanguinaire férocité! m'imaginer que je pourrais faire entendre à Charles de Bourgogne le langage de la raison et de la sagesse, avant d'avoir essayé le pouvoir de mes exhortations sur un taureau sauvage! Fou, double fou que j'étais! Mais ce scélérat de Galeotti ne m'échappera pas; il a eu la principale main à tout ceci, et j'en puis dire autant de ce vil prêtre, de ce détestable La Balue. Si jamais je puis me tirer de ce danger, je lui arracherai son chapeau de cardinal, dût la peau de son crâne y rester attachée. Mais l'autre traître est entre mes mains; je suis encore

assez roi, j'ai un empire encore assez grand, pour punir un charlatan, un imposteur, un empirique, un astrologue menteur, qui a fait de moi et un prisonnier et une dupe! — La conjonction des constellations! oui, la conjonction! il m'a conté des sornettes dignes d'être adressées à une tête de mouton bouillie, et j'ai été assez idiot pour me persuader que je les comprenais! N'importe! nous verrons tout à l'heure ce que cette conjonction a réellement prédit; mais faisons d'abord nos dévotions.

Au-dessus de la porte du petit cabinet, et peut-être en mémoire de l'événement dont il avait été le théâtre, était une niche contenant un crucifix grossièrement taillé en pierre. Le roi fixa les yeux sur cette image, fit un mouvement comme pour s'agenouiller devant elle, et s'arrêta tout à coup, comme s'il eût craint de faire participer cet emblème religieux aux principes de la politique mondaine, et qu'il eût regardé comme une témérité de lui adresser des prières, avant de s'être assuré quelque puissant intercesseur. Il se détourna donc du crucifix, comme s'il se fût jugé indigne de le contempler, ôta son chapeau, fit la revue des images de plomb qui le garnissaient; et, choisissant celle qui représentait Notre-Dame de Cléry, il se mit à genoux devant elle, et lui adressa la prière extraordinaire ci-après. On ne manquera pas d'y remarquer que sa superstition grossière considérait jusqu'à un certain point Notre-Dame de Cléry comme un être différent de Notre-Dame d'Embrun, pour laquelle il avait une dévotion toute particulière, et à qui il adressait souvent ses vœux.

— Douce Notre-Dame de Cléry, s'écria-t-il en joignant les mains et en se frappant la poitrine, bienheureuse mère de merci, toi qui es toute-puissante auprès

de la Toute-Puissance, prends pitié de moi, pauvre pécheur. Il est vrai que je t'ai un peu négligée pour ta bienheureuse sœur d'Embrun; mais je suis roi, mon pouvoir est grand, ma richesse sans bornes; et, si elle ne suffisait pas, j'imposerais une double gabelle sur mes sujets, plutôt que de ne pas vous payer mes dettes à toutes deux. Ouvre ces portes de fer, comble ces larges fossés, tire-moi de ce danger pressant comme une mère qui conduit son enfant. Si j'ai donné à ta sœur le commandement de mes gardes, tu auras la grande et riche province de Champagne, dont les vignobles verseront l'abondance dans ton couvent. J'avais promis cette province à mon frère Charles, mais il est mort, comme tu le sais, empoisonné par ce méchant abbé d'Angely, que je punirai, si la vie m'est laissée; je l'avais déjà promis, mais pour cette fois je tiendrai ma parole. Si j'ai eu quelque connaissance de ce crime, sois bien sûre, ma très-chère patrone, que c'était parce que je ne voyais pas de meilleur moyen pour réprimer les mécontens dans mon royaume. Ne porte pas cette vieille dette à mon compte; mais sois ce que tu as toujours été, douce, bonne, flexible aux prières. Sainte Mère de Dieu, intercède auprès de ton fils, pour qu'il me pardonne tous mes péchés passés, et celui, qui n'en est qu'un bien petit, qu'il faut que je commette cette nuit. Ce n'est pas même un péché, chère Notre-Dame de Cléry: non, ce n'en est pas un, c'est un acte de justice privée; car le scélérat est le plus grand imposteur qui ait jamais versé le mensonge dans l'oreille d'un prince; et, d'ailleurs, il a du penchant pour l'infame hérésie des Grecs. Il n'est pas digne de ta protection: abandonne-le-moi, et regarde comme une bonne œuvre ce que je vais faire,

car c'est un nécromancien et un sorcier, qui ne mérite pas que tu t'occupes de lui; un chien dont la vie ne doit pas être de plus d'importance à tes yeux que l'extinction d'une étincelle qui tombe de la mèche d'une chandelle, ou qui saute du feu. Ne songe pas à cette bagatelle, bonne et douce Notre-Dame; ne pense qu'aux moyens de me sauver de ce danger. Je te donne ma parole royale, devant ta bienheureuse image, que je te tiendrai ma promesse relativement au comté de Champagne; et ce sera la dernière fois que je t'importunerai pour quelque affaire de sang, vu que tu as le cœur si compatissant et si tendre (1).

Après avoir fait ce compromis extraordinaire avec l'objet de son culte, Louis récita, avec tous les signes extérieurs d'une vive dévotion, les sept psaumes de la pénitence, un certain nombre d'*ave*, et d'autres prières spécialement consacrées à la Vierge. Il se releva ensuite, persuadé qu'il avait mis de son côté l'intercession de la Mère de Dieu; d'autant plus, comme il ne manqua pas d'en faire la réflexion politique, que la plupart des péchés pour lesquels il avait imploré sa médiation en d'autres circonstances, étaient d'un caractère tout différent, et que, par conséquent, Notre-Dame de Cléry ne devait pas le regarder comme un meurtrier habituel et endurci; ce qu'auraient pu faire les autres saints qu'il

(1) En lisant ces détails dans la vieille chronique manuscrite dont j'ai parlé, je ne pus m'empêcher d'être surpris qu'un prince doué d'autant de sagacité qu'en avait certainement Louis XI, ait pu se faire illusion à lui-même par une superstition dont on soupçonnerait à peine les sauvages les plus stupides. Mais les termes d'une prière de ce monarque, dans une semblable occasion, conservée par Brantôme, ne sont pas moins extraordinaires. — L. T.

avait pris plus souvent pour confidens de ce genre de crime.

Après avoir ainsi purgé sa conscience, ou plutôt l'avoir blanchie comme un sépulcre, le roi ouvrit la porte de sa chambre et appela le Balafré.

— Mon brave, lui dit-il, tu m'as servi long-temps, et tu n'as eu que bien peu d'avancement. Je suis ici dans une circonstance où j'ai devant les yeux la mort aussi-bien que la vie, et je ne voudrais pas mourir sans payer, autant que les saints m'en laissent le pouvoir, les dettes de ma reconnaissance, en laissant un ami sans récompense et un ennemi sans punition. Or, j'ai un ami à récompenser, et c'est toi; et un ennemi à punir, c'est ce scélérat, ce traître infame, ce Galeotti, qui par ses impostures et ses mensonges spécieux m'a livré au pouvoir de mon ennemi mortel, comme un boucher conduit un agneau à la tuerie.

— Je l'appellerai en défi, répondit le Balafré; le duc de Bourgogne est trop ami des gens d'épée pour nous refuser un champ clos et un espace raisonnable; et si Votre Majesté vit assez long-temps, et qu'elle jouisse d'assez de liberté, elle me verra soutenir sa querelle et la venger de ce philosophe autant qu'elle peut le désirer.

— Je connais ta bravoure et ton dévouement à mon service; mais ce traître connaît parfaitement le maniement des armes, et je ne voudrais pas risquer ta vie, mon brave.

— N'en déplaise à Votre Majesté, je ne serais point brave, Sire, si j'hésitais à faire face à un homme plus redoutable que lui. Il serait beau, vraiment, que, moi qui ne sais ni lire ni écrire, j'eusse peur d'un gros lourdaud qui n'a presque fait que cela toute sa vie!

— N'importe : notre bon plaisir n'est pas que tu hasardes ta vie, Balafré. Ce traître va arriver ici par notre ordre ; tu n'as besoin que de t'approcher de lui, et de le frapper sous la cinquième côte. Tu m'entends ?

— Oui, sans doute, Sire ; mais Votre Majesté me permettra de lui dire que c'est un genre d'opération auquel je ne suis nullement habitué. Je ne saurais pas tuer un chien, à moins que ce ne fût dans le feu d'un combat, d'une poursuite ou d'un défi.

— Comment ! Tu ne prétends pas avoir le cœur bien tendre, j'espère, toi qui, comme on me l'a rapporté, as toujours été le premier à monter à l'assaut, et à profiter de tous les avantages que pouvaient offrir la prise d'une place aux cœurs de fer et aux bras prompts à frapper ?

— Le glaive à la main, Sire, je n'ai jamais craint ni épargné vos ennemis. Un assaut est une affaire sérieuse ; on y court des risques qui échauffent le sang ; et, de par saint André ! il faut ensuite quelques heures pour qu'il se refroidisse ; c'est là ce que j'appelle une excuse légitime du pillage. Dieu veuille nous prendre en pitié, nous autres pauvres soldats : le danger nous fait tourner la tête, et nous la perdons encore davantage après la victoire. J'ai entendu parler d'une légion tout entière qui n'était composée que de saints : ils devraient bien s'occuper tous à prier et à intercéder pour le reste de l'armée et pour tout ce qui porte le panache, la cuirasse et l'épée. Mais ce que Votre Majesté me propose est hors de ma route, quoique je convienne qu'elle est assez large. Quant à l'astrologue, s'il est coupable de trahison, qu'il meure de la mort d'un traître ; je n'aurai rien à démêler avec lui. Votre Majesté a dans l'antichambre son grand prévôt et deux de ses gens ; une pareille expé-



dition leur convient mieux qu'à un gentilhomme écossais qui a un rang dans l'armée.

— Je crois que tu as raison, Balafré; mais du moins il est de ton devoir d'assurer l'exécution de ma juste sentence, d'empêcher qu'on y apporte interruption.

—Je défendrai la porte contre tout Péronne, Sire. Votre Majesté ne doit pas douter de ma loyauté en tout ce qui peut se concilier avec ma conscience, et je puis vous assurer qu'elle est assez large pour ma propre convenance et pour le service de Votre Majesté; car, certaines choses que j'ai faites pour vous, j'aurais plutôt avalé la poignée de mon poignard, que de les faire pour tout autre.

— N'en parlons plus, et écoute-moi : quand Galeotti sera entré et que la porte sera refermée, tu t'y mettras en faction, le sabre à la main, et tu ne laisseras entrer personne. Voilà tout ce que j'exige de toi. Retourne dans l'antichambre, et envoie-moi le grand prévòt.

Le Balafré se retira, et, un moment après, Tristan l'Ermite entra dans la chambre du roi.

— Eh bien! compère, lui dit le roi, que penses-tu de notre situation?

— Que nous ressemblons à gens condamnés à mort, répondit le grand prévôt, à moins que le duc ne nous envoie un sursis.

— Sursis ou non, il faut que celui qui nous a fait tomber dans ce piège parte avant nous, comme notre maréchal des logis, pour préparer notre place dans l'autre monde, dit le roi avec un sourire sombre et féroce. Tristan, tu as exécuté bien des actes de bonne justice, *finis*, je devrais dire, *finis coronat opus* (1). Il faut que tu me serves jusqu'à la fin.

(1) La fin couronne l'œuvre. — Éd.

— C'est bien ce que j'entends faire, Sire : si je ne suis pas un beau parleur, du moins je suis reconnaissant, et tant que je vivrai, le moindre mot de Votre Majesté sera une sentence de condamnation aussi irrémissible, aussi littéralement exécutée que lorsque vous étiez assis sur votre trône. Je remplirai mes devoirs entre ces murs et partout ailleurs ; on fera ensuite de moi tout ce qu'on voudra, je m'en soucie peu.

— C'est ce que j'attendais de toi, mon cher compère ; mais as-tu de bons aides ? Le traître est un gaillard vigoureux ; il criera de toutes ses forces, sans doute, au secours. L'Écossais ne fera que garder la porte, et il est fort heureux que j'aie pu l'y déterminer à force de flatteries et de cajoleries. Olivier n'est bon qu'à mentir, à flatter, et à suggérer des conseils dangereux ; et, ventre-saint-Dieu ! je crois plus probable qu'il ait un jour la corde autour du cou lui-même, que d'être chargé de l'attacher au cou d'un autre. Croyez-vous avoir les gens et les moyens convenables pour faire courte et bonne besogne ?

— J'ai avec moi Trois-Échelles et Petit-André, gens si habiles dans leur métier, que sur trois hommes ils en pendraient un avant que les deux autres s'en aperçussent, et nous avons résolu, eux et moi, de vivre et de mourir avec Votre Majesté, sachant fort bien que si vous n'existiez plus, il ne nous resterait guère plus de temps à vivre que nous n'en accordons à nos patiens. Mais quel est le sujet qui doit maintenant nous passer par les mains ? J'aime à être sûr de mon homme ; car, comme il plaît à Votre Majesté de me le rappeler quelquefois, il m'est arrivé de temps en temps de me tromper, et de prendre, au lieu du criminel, quelque honnête laboureur qui n'avait pas offensé Votre Majesté.

— C'est la vérité. Apprends donc, Tristan, que le condamné est Martius Galeotti.... Tu parais surpris; la chose est pourtant comme je te le dis. C'est ce traître qui, par ses fausses prédictions, m'a déterminé à venir ici, parce qu'il voulait nous livrer sans défense entre les mains du duc de Bourgogne.

— Mais non sans vengeance, s'écria Tristan : quand ce devrait être le dernier acte de ma vie, je m'attacherais à lui comme une guêpe expirante, dussé-je être écrasé l'instant d'après.

— Je connais ta fidélité, dit le roi, et je sais que, comme tous les gens de bien, tu trouves du plaisir à t'acquitter de ton devoir; car la vertu, disent les savans, trouve sa récompense en elle-même. Mais va-t'en; et prépare les prêtres; car la victime n'est pas loin.

— Votre gracieuse Majesté désire-t-elle que le sacrifice ait lieu en sa présence? demanda Tristan.

Louis n'accepta pas cette offre, mais il chargea son grand prévôt de tout disposer pour exécuter ponctuellement ses ordres à l'instant où l'astrologue sortirait de sa chambre à coucher : — Car je veux voir ce scélérat encore une fois, dit le roi, quand ce ne serait que pour observer comment il se conduira en face du maître qu'il a conduit dans le piège. Je ne serais pas fâché de voir la crainte de la mort effacer les couleurs de ses joues enluminées, et ternir l'éclat de cet œil dont le sourire était si vif quand il me trahissait. Oh! que n'ai-je également en mon pouvoir celui dont les conseils ont aidé ses pronostics! Mais si j'échappe à ce danger..., prenez garde à votre pourpre, monseigneur le cardinal! Rome même ne sera pas en état de vous sauver, soit ainsi parlé sans offenser saint Pierre ni la bienheureuse Notre-Dame

de Cléry, qui est toute miséricorde. — Eh bien! qu'attends-tu? va préparer tes gens. Le traître peut arriver à chaque instant. Fasse le ciel qu'il ne conçoive pas d'inquiétude! S'il ne venait pas, ce serait une cruelle contrariété! Mais va-t'en donc, Tristan! tu n'avais pas coutume d'être si lent à t'acquitter de tes fonctions!

— Au contraire, Sire, car Votre Majesté avait coutume de dire que j'allais trop vite en besogne; que je me méprenais sur vos royales intentions, et prenais un sujet pour un autre. Je voudrais donc que Votre Majesté me donnât un signe auquel je pusse reconnaître, quand Galeotti vous quittera, que vos intentions sont toujours les mêmes, car je vous ai vu deux ou trois fois changer d'avis, et me reprocher de m'être trop pressé.

— Créature soupçonneuse! je te dis que ma résolution est invariable. Au surplus, pour mettre fin à tes remontrances, fais bien attention à ce que je dirai à ce drôle en le quittant. Si je lui dis : — *Il y a un ciel au-dessus de nous*, fais ta besogne. Si au contraire je lui dis : — *Allez en paix*, ce sera un signe que j'aurai changé d'avis.

— Je crois que dans tout mon emploi il n'y a personne qui ait le cerveau plus bouché que moi, Sire; permettez-moi de répéter. Si vous lui dites d'aller en paix, ce sera un signe que je dois me mettre à l'ouvrage; si.....

— Et non, idiot, non; en ce cas tu n'auras rien à faire ; mais si je lui dis : Il y a un ciel au-dessus de nous; tu rapprocheras sa tête, de deux ou trois pieds, des planètes qu'il connaît si bien.

— Je ne sais trop si nous en aurons les moyens ici.

— Eh bien! si tu ne peux en rapprocher sa tête, tu l'en éloigneras. Qu'importe la manière?

— Et le corps, qu'en ferons-nous?

— Réfléchissons un instant. Les fenêtres de l'antichambre sont trop étroites, mais celle-ci est assez large. Vous le jetterez dans la Somme, et vous attacherez sur sa poitrine un papier avec ces mots: — Laissez passer la justice du roi. — Les officiers du duc pourront le pêcher si bon leur semble.

Le grand prevôt quitta l'appartement de Louis, et appela ses deux aides dans un coin de l'antichambre, pour y tenir conseil. Trois-Échelles ayant attaché une torche à la muraille pour les éclairer, ils causèrent à voix basse, quoiqu'ils ne courussent guère le risque d'être entendus, soit par Olivier, qui semblait plongé dans un abattement complet, soit par le Balafré, qui dormait profondément.

— Camarades, dit Tristan à ses deux ministres, vous vous imaginez peut-être que notre vocation était finie, et qu'au lieu d'avoir à remplir notre ministère sur les autres, il était plus vraisemblable que nous jouerions nous-mêmes à notre tour le rôle de patiens, mais courage, mes amis, notre gracieux maître nous fournit encore une noble occasion d'exercer nos talens, et il faut ici les déployer bravement, en hommes qui désirent vivre dans l'histoire.

— Je devine ce que c'est, dit Trois-Échelles, notre patron est comme les anciens césars de Rome, qui, réduits à l'extrémité, ou se voyant, comme nous le dirions, au pied de l'échelle, choisissaient, parmi les ministres de leur justice, quelque serviteur éprouvé, pour épargner à leur main novice quelque tentative maladroite contre leur personne sacrée. C'était une bonne coutume pour des païens: mais, comme bon catholique,

je me ferais conscience de porter la main sur le roi très-chrétien.

— Vous êtes trop scrupuleux, confrère, dit Petit-André. Si le roi donne l'ordre de sa propre exécution, je ne vois pas comment nous pourrions nous dispenser d'y obtempérer. Celui qui vit à Rome doit obéir au pape. Les gens du grand prevôt doivent exécuter les ordres de leur maître, comme lui-même ceux du roi.

— Silence, drôles! dit Tristan : il n'est pas question ici de la personne du roi; il ne s'agit que de celle de cet hérétique grec, de ce païen, de ce sorcier mahométan, Martius Galeotti.

— Galeotti, dit Petit-André; rien n'est plus naturel. Je n'ai jamais connu un de ces charlatans, de ces faiseurs de tours, passant leur vie à danser sur une corde tendue, qui ne l'ait terminée par une dernière gambade au bout d'une corde plus lâche. — Tchick!

— Mon seul regret, dit Trois-Échelles en levant les yeux au ciel, c'est que cette pauvre créature va mourir sans confession.

— Bah! bah! répliqua Tristan, c'est un hérétique, un nécromancien; l'absolution de tout un couvent de moines ne pourrait le sauver. D'ailleurs tu ne manques pas d'invention en ce genre, Trois-Échelles, et tu as tout ce qu'il faut pour lui servir de père spirituel, si tu le veux. Mais ce qui est plus important, c'est que je crois qu'il faudra que vous fassiez usage du poignard, mes maîtres, car vous n'avez pas ici les instrumens nécessaires à votre profession.

— A Notre-Dame de l'île de Paris ne plaise que les ordres du roi me trouvent jamais au dépourvu! dit Trois-Échelles. Je porte toujours sur moi un cordon de

Saint-François qui me fait quatre fois le tour du corps, et à l'un des bouts est un joli nœud coulant; car je suis de la confrérie de Saint-François, et je pourrai en porter le froc quand je serai *in extremis*, — grace à Dieu et aux bons pères de Saumur.

— Et moi, dit Petit-André, j'ai toujours en poche une bonne poulie, et un gros clou à vis, afin de pouvoir exercer mes fonctions sans embarras, dans le cas où nous nous trouverions en quelque lieu où les arbres seraient rares et n'auraient que des branches à trop de distance de la terre.

— Voilà qui est bien, dit le grand prevôt, vous n'avez qu'à attacher la poulie à cette poutre au-dessus de la porte, après quoi vous y passerez la corde. Quand Galeotti sortira de la chambre du roi, vous la lui ajusterez lestement sous le menton, pendant que je l'occuperai en causant avec lui, et puis....

— Et puis nous hisserons la corde, ajouta Petit-André; et tchick! notre astrologue sera dans le ciel, en ce sens qu'il n'aura plus un pied sur terre.

— Mais, dit Trois-Échelles en jetant les yeux vers la cheminée, est-ce que ces messieurs ne feront pas un noviciat dans notre profession, en nous donnant un coup de main?

— Non, non, répondit Tristan : le barbier n'est fort que pour imaginer le mal, et il le laisse exécuter aux autres; quant à l'Écossais, il gardera la porte pendant que nous serons occupés d'une opération à laquelle il n'a ni assez d'esprit, ni assez de dextérité pour prendre part. Chacun son métier.

Avec une activité et une sorte de plaisir qui leur faisaient oublier la situation précaire dans laquelle ils se

trouvaient eux-mêmes, les dignes exécuteurs des ordres du grand prevôt disposèrent leur poulie et leur corde pour exécuter la sentence rendue contre Galeotti par le monarque captif, paraissant satisfaits que leur dernière action pût être si bien d'accord avec la teneur de toute leur vie. Tristan l'Ermite regardait leurs préparatifs avec un air de contentement; Olivier ne faisait aucune attention à eux, et si Ludovic Lesly fut éveillé par le bruit de leurs dispositions préalables, il pensa qu'ils s'occupaient d'affaires tout-à-fait étrangères à ses devoirs, et dont on ne pouvait, sous aucun point de vue, le considérer comme responsable.

CHAPITRE XXIX.

LA RÉCRIMINATION.

« Le moment de ta fin n'est pas encor venu;
» Tu vivras, grace au Diable à qui tu t'es vendu
» Il aime les amis travaillant pour sa gloire :
» Du guide et de l'aveugle en tout point c'est l'histoire.
» L'un prêtant au second le secours de son dos,
» Le porta sans broncher et par monts et par vaux;
» Mais arrivant enfin au bord d'un précipice,
» D'y jeter son fardeau n'eut-il pas la malice ? »

Ancienne comédie.

Obéissant à l'ordre, ou plutôt à la requête de Louis; car, tout monarque qu'il était, Louis se trouvait dans une situation où il ne pouvait guère que prier, le Glorieux se mit à la recherche de Martius Galeotti, et cette mission ne lui causa pas beaucoup d'embarras. Il se rendit directement dans la meilleure taverne de Péronne, et il avait de bonnes raisons pour la connaître, car il la

fréquentait lui-même assez assidument, étant amateur prononcé de cette espèce de liqueur qui mettait la tête des autres au pair avec la sienne.

Il trouva l'astrologue assis dans un coin de la salle ouverte au public, nommée, en flamand comme en allemand, le *stove*, et causant avec une femme dont le costume singulier avait quelque chose de mauresque ou d'asiatique.

En voyant le Glorieux s'approcher, elle se leva comme pour se retirer; et s'adressant à Galeotti : — Ce sont des nouvelles sur lesquelles vous pouvez compter avec une certitude absolue, lui dit-elle. S'éloignant ensuite, elle disparut parmi la foule de buveurs assis en groupe autour de différentes tables.

— Cousin philosophe, dit le fou en se présentant à lui, le ciel ne relève pas plus tôt une sentinelle, qu'il en envoie une autre pour en remplir le poste. Une tête sans cervelle vient de te quitter, et moi qui n'en ai pas davantage, je viens te chercher pour te conduire dans les appartemens de Louis de France.

— Et c'est toi qu'il a choisi pour messager? dit Galeotti fixant sur lui des yeux pénétrans, et reconnaissant à l'instant le rôle que jouait à la cour celui qui lui parlait quoique, son extérieur n'en donnât que fort peu d'indices, comme nous l'avons déjà fait remarquer.

— Oui vraiment; et, s'il plaît à Votre Science, quand le Pouvoir envoie la Folie chercher la Sagesse, c'est un signe infaillible pour savoir de quel pied boite le patient.

— Et si je me refuse à marcher quand un tel messager vient me chercher à une pareille heure?

— En ce cas, nous consulterons vos aises, et nous

vous y porterons, dit le Glorieux. J'ai ici à la porte une douzaine de vigoureux soldats bourguignons que Crèvecœur m'a donnés à cet effet. Il est bon que vous sachiez que mon ami Charles de Bourgogne et moi nous n'avons pas pris à notre cousin Louis sa couronne, qu'il a été assez âne pour mettre à notre disposition; nous nous sommes bornés à la limer et à la rogner un peu. Mais quoiqu'elle soit plus mince et plus légère, elle n'en est pas moins d'or pur. En termes clairs, Louis est encore souverain des gens de sa suite, sans vous en excepter, et roi très-chrétien du grand appartement de la tour d'Herbert, dans le château de Péronne, où, en sujet soumis, il faut que vous vous rendiez sur-le-champ.

— Je vous suis, monsieur, répondit Galeotti voyant peut-être qu'il ne lui restait aucun moyen d'évasion; et il accompagna le Glorieux.

— Et vous faites bien, lui dit le fou, chemin faisant; car nous traitons notre cousin Louis comme on traite un vieux lion affamé dans sa loge. On lui jette de temps en temps un veau pour exercer ses vieilles mâchoires.

— Voulez-vous dire que Louis ait dessein de me faire subir quelque mauvais traitement? demanda Galeotti.

— C'est ce que vous pouvez savoir mieux que moi, répondit le fou; car, quoique la nuit soit obscure, je suis sûr que vous n'en voyez pas moins les astres. Quant à moi, je n'en sais rien. Seulement ma mère m'a toujours dit qu'il ne faut s'approcher qu'avec précaution d'un vieux rat pris dans une trappe, attendu qu'il n'est jamais plus disposé à mordre.

L'astrologue ne fit plus de questions; mais le Glorieux, suivant la coutume des gens de sa profession,

continua à lui débiter des sarcasmes mêlés de vérité, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte du château. Là il laissa le philosophe entre les mains des gardes, qui le firent passer de poste en poste jusqu'à la tour d'Herbert.

Les propos du fou n'avaient pas été perdus pour Galeotti; il remarqua quelque chose qui semblait confirmer ses soupçons, dans les regards de Tristan et dans l'air sombre, taciturne et de mauvais augure qu'il avait en le conduisant à la chambre du roi. L'astrologue observait avec autant d'attention ce qui ce passait sur la terre que les mouvemens des corps célestes, et la poulie ainsi que la corde n'échappèrent pas à ses yeux clairvoyans. La corde, encore en vibration, lui apprit même qu'on venait de faire ces préparatifs à la hâte, et qu'ils n'avaient été terminés qu'à l'instant de son arrivée. Il prévit le danger qui le menaçait, appela à son aide toute sa dextérité pour l'écarter, et résolut, s'il ne pouvait y réussir, de faire payer sa vie bien cher à quiconque se présenterait pour l'attaquer.

Ayant pris cette détermination, et affectant un air et une démarche qui y répondaient, l'astrologue entra dans la chambre du roi sans paraître ni déconcerté de ce que ses prédictions s'étaient si mal vérifiées, ni épouvanté de la colère du monarque et des suites qu'elle pouvait avoir.

— Que toutes les planètes soient favorables à Votre Majesté, dit Galeotti en faisant au roi une salutation presque orientale, — et qu'aucune constellation ne répande sur sa personne sacrée de funestes influences.

— Il me semble, dit le roi, qu'en jetant les yeux autour de cet appartement, en voyant où il est situé et

comment il est gardé, votre sagesse peut reconnaître que mes planètes favorables m'ont manqué de foi, et que les constellations ennemies ne pouvaient m'être plus funestes.... Ne rougis-tu pas de me voir ici prisonnier, Martivalle, en te rappelant les assurances qui m'ont déterminé à m'y rendre?

— Et ne rougissez-vous pas vous-même, Sire, vous dont les progrès dans la science ont été si rapides, dont la conception est si vive, dont la persévérance est si constante, de vous laisser abattre par le premier revers de fortune, comme un poltron qui se laisse effrayer par le premier bruit des armes? Ne vous êtes-vous pas proposé de vous élever jusqu'à ces mystères qui mettent l'homme au-dessus des passions, des malheurs, des peines et des chagrins de la vie, privilège qu'on ne peut obtenir qu'en rivalisant de fermeté avec les anciens stoïciens? Le premier coup de l'adversité vous fera-t-il plier? Oubliez-vous le prix glorieux auquel vous prétendiez? Abandonnez-vous la carrière par la peur de malheurs imaginaires, comme un coursier timide que des ombres épouvantent?

— Des maux imaginaires! païen que tu es! s'écria le roi d'un ton courroucé. Cette tour est-elle donc imaginaire? Les armes des gardes de mon détestable ennemi de Bourgogne, ces armes, dont tu as pu entendre le cliquetis à la porte, sont-elles des ombres? Quels sont donc les maux réels, traître, si tu n'y comprends pas la perte de la liberté, celle d'une couronne, et le danger de la vie?

— L'ignorance, mon fils, répondit le philosophe avec beaucoup de fermeté, l'ignorance et le préjugé sont les seuls maux véritables. Croyez-moi : un roi dans la plé-

nitude de son pouvoir, s'il est enfoncé dans l'ignorance et aveuglé par les préjugés, est moins libre qu'un sage dans un cachot, chargé de chaînes matérielles. C'est à moi de vous guider vers ce véritable bonheur, c'est à vous d'écouter mes instructions.

— Et c'est à cette liberté philosophique que vos leçons prétendaient me conduire? dit le roi avec amertume. Je voudrais que vous m'eussiez dit au Plessis que ce nouveau domaine, que vous me promettiez si libéralement, était un empire sur mes passions; que le succès dont vous m'assuriez avait rapport à mes progrès dans la philosophie, et que je pouvais devenir aussi sage, aussi savant qu'un charlatan vagabond d'Italie, au prix d'une bagatelle, comme la perte de la plus belle couronne de la chrétienté, et ma détention dans un cachot de Péronne. Sortez, mais ne croyez pas échapper au châtiment que vous méritez. *Il y a un ciel au-dessus de nous.*

— Je ne puis vous abandonner à votre destin, Sire, avant d'avoir justifié, même à vos yeux, quelque menaçans qu'ils soient, cette renommée, perle plus brillante que toutes celles qui ornent votre couronne, et que l'univers admirera encore dans des siècles, après que toute la race de Capet ne sera plus qu'une cendre oubliée dans les caveaux de Saint-Denis.

— Eh bien! parle. Ton impudence ne changera ni mon opinion, ni ma résolution. C'est peut-être le dernier jugement que je prononcerai comme roi, et je ne te condamnerai pas sans t'avoir entendu. Parle donc; mais le mieux que tu puisses faire, c'est d'avouer la vérité. Conviens que j'ai été ta dupe, et que tu es un imposteur; que ta prétendue science est une fourberie,

et que les planètes qui brillent sur nos têtes n'ont pas plus d'influence sur nos destinées, que leur image, réfléchie sur les eaux d'une rivière, n'a le pouvoir d'en changer le cours.

— Et comment connaîtriez-vous l'influence secrète de ces bienheureuses lumières? Vous prétendez qu'elles ne peuvent changer le cours de l'eau? Vous ignorez donc encore que la lune elle-même, la plus faible de toutes les planètes, parce qu'elle est la plus voisine de notre misérable terre, tient sous sa domination, non de simples ruisseaux comme cette Somme, mais les eaux du vaste Océan, dont le flux et le reflux suivent ses différentes phases, comme l'esclave qui obéit au moindre signe d'une sultane. Et maintenant, Louis de Valois, répondez à votre tour à ma parabole. Convenez-en, n'êtes-vous pas comme le passager insensé qui querelle son pilote parce qu'il ne peut le faire entrer dans le port sans avoir à lutter de temps en temps contre la force des vents et des courans? Je pouvais vous indiquer l'issue probable de votre entreprise comme heureuse; mais il n'était qu'au pouvoir du ciel de vous faire arriver au but; et, s'il lui plaît de vous y conduire par un chemin rude et dangereux, dépendait-il de moi de l'aplanir et de le rendre plus sûr. Qu'est devenue cette sagesse qui vous faisait reconnaître hier que les voies du destin nous sont souvent utiles, lors même qu'elles sont contraires à nos désirs.

— Je m'en souviens, et tu me rappelles une de tes fausses prédictions. Tu m'avais prédit que la mission de ce jeune Écossais se terminerait d'une manière heureuse pour ma gloire et mon intérêt. — Tu sais comment elle s'est terminée. Rien au monde ne pouvait me nuire da-

vantage que l'issue de cette affaire, et l'impression qu'elle va produire sur l'esprit furieux du taureau sauvage de Bourgogne. Tu m'as donc fait un mensonge insigne. Tu ne peux trouver aucune évasion ; tu ne peux me dire que les choses changeront, et me conseiller de rester assis sur le bord du fleuve, en véritable idiot, pour attendre que l'eau s'écoule. Ta prétendue science t'a donc trompé. Tu as été assez fou pour me faire une prédiction spéciale, et l'événement en a prouvé la fausseté.

— Et l'événement en prouvera la justesse et la vérité, répondit l'astrologue avec hardiesse. Je ne voudrais pas de plus grand triomphe de l'art sur l'ignorance, que celui qui résultera de l'accomplissement de cette prédiction. Je vous ai dit que ce jeune archer remplirait fidèlement toute mission honorable; ne l'a-t-il pas fait? Je vous ai prévenu qu'il se ferait un scrupule d'aider un mauvais dessein ; cela ne s'est-il pas vérifié? Si vous en doutez, interrogez le Bohémien Hayraddin Maugrabin.

Le roi rougit en ce moment de honte et de colère.

— Je vous ai dit, continua Galeotti, que la conjonction des planètes sous laquelle il partait, menaçait sa personne de danger; n'en a-t-il pas couru? Je vous ai prédit que son voyage serait heureux pour celui qui l'envoyait, et vous ne tarderez pas à en recueillir les fruits.

— A en recueillir les fruits! s'écria le roi; ne sont-ils pas déjà recueillis? la honte et l'emprisonnement!

— Non, répondit l'astrologue: la fin est encore à venir. Votre propre bouche sera forcée d'avouer avant peu que rien ne pouvait vous être plus heureux que la manière dont votre messager a accompli sa mission.

— C'est trop d'insolence ! s'écria le roi ; tromper et insulter en même temps ! Retire-toi, et n'espère pas que ton impudence reste impunie ; *il y a un ciel au-dessus de nous.*

Galeotti fit un mouvement pour quitter la chambre.

— Un instant, dit le roi : tu soutiens bravement ton imposture, réponds encore à une question, et réfléchis avant de répondre. Ta prétendue science peut-elle t'annoncer l'heure de ta mort ?

— Elle ne le peut que relativement à la mort d'un autre, répondit l'astrologue sans s'émouvoir.

— Que veux-tu dire ? demanda Louis.

— Que tout ce que je puis dire avec certitude de mon trépas, Sire, répliqua Galeotti, c'est qu'il doit précéder exactement de vingt-quatre heures celui de Votre Majesté.

— Que dis-tu ? s'écria le roi en changeant de visage. Attends, attends donc ! ne t'en va pas encore ! Es-tu bien sûr que *ma* mort doive suivre la *tienne* de si près ?

— Dans l'espace de vingt-quatre heures, répéta l'astrologue avec fermeté, s'il existe une étincelle de vérité dans ces brillantes et mystérieuses intelligences qui savent parler sans le secours d'une langue. Je souhaite une bonne nuit à Votre Majesté.

— Pas encore, pas encore, dit le roi en le retenant par le bras, et en l'écartant de la porte. Galeotti, j'ai été pour toi un bon maître, je t'ai enrichi, j'ai fait de toi mon ami, mon compagnon, mon maître dans les sciences ; sois franc avec moi, je t'en conjure. Y a-t-il quelque chose de réel dans cet art que tu prétends professer ? La mission de ce jeune Écossais me sera-t-elle véritablement avantageuse ? Et est-il vrai, est-il bien sûr

que la trame de ta vie et celle de la mienne doivent se rompre à si peu de distance l'une de l'autre? Conviens-en, mon bon Martius, tu ne parles ainsi que pour continuer le langage de ton métier; conviens-en, je t'en prie, et tu n'auras point à t'en repentir. Je suis vieux, prisonnier, probablement à la veille de perdre un royaume : pour un homme dans cette situation, la vérité vaut des empires, et c'est de toi, mon cher Martius, que j'attends ce joyau inestimable.

— Je l'ai déjà fait connaître à Votre Majesté, au risque de vous voir, dans un accès de colère aveugle, vous retourner contre moi pour me déchirer.

— Qui! moi! Galeotti : hélas! vous me connaissez bien mal! reprit Louis d'un ton de douceur. — Ne suis-je pas captif? Ne dois-je pas être patient quand ma colère ne servirait qu'à donner une preuve de mon impuissance? Parlez-moi donc avec sincérité. M'avez-vous abusé, ou votre science est-elle réelle? Ce que vous m'avez dit est-il vrai?

— Votre Majesté me pardonnera si je lui réponds que le temps seul, le temps et l'événement peuvent convaincre l'incrédulité. Il conviendrait mal à la place de confiance que j'ai occupée dans le conseil de l'illustre conquérant Mathias Corvin de Hongrie, et même dans le cabinet de l'empereur, de réitérer l'assurance de ce que j'ai avancé comme vrai. Si vous refusez de me croire, je ne puis qu'en appeler à l'avenir. Un jour ou deux de patience prouveront si je vous ai dit la vérité relativement au jeune Écossais. Je consens à mourir sur la roue, à avoir mes membres rompus l'un après l'autre, si Votre Majesté ne retire pas un avantage, un avantage très-important de la conduite intrépide de ce Quentin

Durward. Mais quand je serais mort dans les tortures, Votre Majesté ferait bien de chercher un père spirituel, car du moment que j'aurais rendu le dernier soupir, il ne lui resterait que vingt-quatre heures pour se confesser et faire pénitence.

Louis continua à tenir le bras de Galeotti; en le conduisant vers la porte, et en l'ouvrant, il lui dit à haute voix : Nous reprendrons demain cette conversation. *Allez en paix*, mon docte père; *allez en paix, allez en paix!*

Il répéta trois fois ces paroles; et, craignant encore que le grand-prévôt ne fît une méprise, il entra lui-même dans l'antichambre, tenant toujours Galeotti par le bras, comme s'il eût craint qu'on ne le lui arrachât pour le mettre à mort devant ses yeux. Il ne se retira dans sa chambre qu'après avoir répété encore deux fois la phrase de salut : *Allez en paix!* et il fit même en secret un signe à Tristan, pour lui enjoindre de respecter la personne de l'astrologue.

Ce fut ainsi que quelque information secrète, la présence d'esprit et le courage de l'audace, sauvèrent Galeotti du danger le plus imminent; et ce fut ainsi que Louis, le plus subtil comme le plus vindicatif des souverains de cette époque, fut déjoué dans ses projets de vengeance par l'influence de la superstition sur son caractère égoïste, et par la crainte de la mort, dont une conscience bourrelée de crimes augmentait l'horreur pour lui.

Il fut cependant très-mortifié d'être obligé de renoncer au plaisir que lui promettait sa vengeance; et les satellites chargés de mettre sa sentence à exécution ne parurent pas moins contrariés par le contre-ordre qu'ils venaient de recevoir. Le Balafré seul, parfaitement in-

différent à ce sujet, quitta son poste à la porte dès qu'il vit que sa présence n'y était plus nécessaire, s'étendit par terre, et s'endormit presque au même instant.

Le grand-prévôt, pendant que ses gens se disposaient à goûter quelque repos, après le départ du roi, avait les regards fixés sur les formes robustes de l'astrologue, comme un mâtin suit des yeux le morceau de viande que le cuisinier vient de lui retirer de la gueule, tandis que ses deux satellites se communiquaient, à voix basse et en peu de mots, les sentimens qui caractérisaient chacun d'eux.

— Ce pauvre aveugle de nécromancien, dit Trois-Échelles avec un air de commisération et d'onction spirituelle, a perdu la plus belle occasion d'expier quelques-unes de ses infames sorcelleries en mourant par le moyen du cordon du bienheureux saint François; j'avais même dessein de le lui laisser autour du cou, afin d'en faire un passe-port pour son ame.

— Et moi donc, dit Petit-André, j'ai aussi perdu une superbe occasion, celle de voir combien un poids de cent cinquante livres peut étendre une corde à trois brins. Cette expérience n'aurait pas été inutile dans notre profession; et puis le vieux et joyeux compère serait mort si doucement!

Pendant que ce dialogue avait lieu, Galeotti s'était placé au coin de l'immense cheminée opposé à celui près duquel ces honnêtes gens étaient groupés, et il les regardait de travers et avec un air de méfiance. Il mit d'abord la main sous sa veste, et s'assura qu'il pouvait y saisir avec facilité un poignard à double tranchant, qu'il portait toujours sur lui; car, comme nous l'avons déjà dit, quoique un peu pesant par trop d'embonpoint, c'était

un homme vigoureux et adroit dans le maniement d'une arme. Convaincu que le fer fidèle était à sa portée, il tira de son sein un rouleau de parchemin sur lequel étaient tracés des caractères grecs et des signes cabalistiques, remit du bois dans la cheminée, et y fit un feu clair à l'aide duquel il pouvait distinguer les traits et l'attitude de tous ses compagnons de chambrée : le sommeil profond du soldat écossais, dont la physionomie semblait aussi impassible que si elle eût été de bronze; la figure pâle et inquiète d'Olivier, qui tantôt avait l'air de dormir, tantôt entr'ouvrait les yeux et soulevait brusquement la tête, comme troublé par quelque mouvement intérieur, ou éveillé par quelque bruit éloigné; l'aspect bourru, mécontent et sauvage de Tristan, qui semblait

Altéré de carnage,
Regretter la victime échappée à sa rage;

tandis que le fond du tableau était occupé par la figure sombre et hypocrite de Trois-Échelles, dont les yeux étaient levés vers le ciel, comme s'il eût prononcé quelques oraisons mentales, et par le grotesque Petit-André qui s'amusait, avec ses mines, à contrefaire les gestes et les grimaces de son compagnon, avant de s'abandonner au sommeil.

Au milieu de ces êtres vulgaires et ignobles, rien ne pouvait se montrer avec plus d'avantage que la belle taille, la figure régulière et les traits imposans de l'astrologue; on aurait pu le prendre pour un ancien mage enfermé dans une caverne de brigands, et occupé à invoquer un esprit pour en obtenir sa délivrance. Quand il n'aurait été remarquable que par la noblesse que don-

nait à sa physionomie une belle barbe flottant sur le rouleau mystérieux qu'il tenait à la main, n'eût-on pas été pardonnable de regretter que ce noble attribut eût été accordé à un homme qui n'employait les avantages des talens, du savoir, de l'éloquence, et d'un bel extérieur, que pour servir les lâches projets d'un fourbe.

Ainsi se passa la nuit dans la tour du comte Herbert, au château de Péronne. Quand le premier rayon de l'aurore pénétra dans la vieille chambre gothique, le roi appela Olivier en sa présence. Le barbier trouva Louis assis, en robe de chambre, et fut surpris du changement qu'avait produit sur tous ses traits une nuit passée dans des inquiétudes mortelles. Il aurait exprimé celles qu'il éprouvait lui-même à ce sujet; mais le roi lui imposa silence, en entrant dans le détail des divers moyens qu'il avait employés pour se faire des amis à la cour de Bourgogne, en chargeant Olivier de continuer les mêmes manœuvres dès qu'il pourrait obtenir la permission de sortir.

Jamais ce ministre astucieux ne fut plus surpris que pendant cette entretien mémorable, de l'imperturbable présence d'esprit de son maître, et de la connaissance intime qu'il avait de tous les ressorts qui peuvent influer sur les actions des hommes.

Environ deux heures après, Olivier reçut du comte de Crèvecœur la permission de sortir de la tour, et alla exécuter les ordres de son maître. Louis faisant alors entrer l'astrologue, à qui il paraissait avoir rendu sa confiance, eut avec lui une longue consultation dont le résultat lui donna plus de confiance et d'assurance qu'il n'en avait d'abord montré. Il s'habilla, et lorsque le comte de Crèvecœur vint lui faire ses complimens du

matin, il le reçut avec un calme dont le seigneur bourguignon fut d'autant plus étonné, qu'il avait déjà appris que le duc avait passé plusieurs heures dans une situation d'esprit qui semblait rendre la sûreté du roi très-précaire.

CHAPITRE XXX.

L'INCERTITUDE.

« De cent projets divers mon esprit est bercé ;
» Celui qui chasse l'autre à son tour est chassé :
» C'est la barque exposée à des courans contraires. »

Ancienne comédie.

Si Louis passa la nuit dans l'agitation et l'anxiété la plus vive, le duc de Bourgogne fut encore plus troublé, lui qui, dans aucun temps, ne savait, comme Louis, maîtriser ses passions, et habitué, au contraire, à souffrir qu'elles exerçassent sur son esprit un empire absolu.

Suivant l'usage du temps, deux de ses principaux conseillers et des plus intimes, d'Hymbercourt et d'Argenton, étaient restés dans la chambre de Charles, où des couchettes leur étaient préparées à peu de distance du lit du prince. Jamais leur présence n'y avait été plus nécessaire; car le duc était déchiré tour à tour par le

chagrin, la colère, la soif de la vengeance et un sentiment d'honneur qui lui défendait d'abuser de la situation dans laquelle Louis s'était mis lui-même. Son esprit ressemblait à un volcan en éruption vomissant toutes les matières contenues dans son sein, mêlées et fondues de manière à ne former qu'une seule masse de bitume.

Il refusa d'ôter ses habits et de faire aucun préparatif pour se coucher, et il passa la nuit à se livrer successivement aux passions les plus violentes. Dans quelques-uns de ces paroxismes, il parlait à ses conseillers d'un ton si bref et avec tant de volubilité, qu'ils craignaient qu'il ne perdît la raison. Il vantait toutes les qualités et la bonté de l'évêque de Liège, indignement assassiné, et rappelait toutes les preuves d'affection et de confiance mutuelle qu'ils s'étaient données si souvent. Enfin, à force de parler, il s'excita au chagrin à un tel point, qu'il se jeta le visage sur son lit, paraissant près d'étouffer par suite des efforts qu'il faisait pour retenir ses larmes et ses sanglots. Se relevant ensuite, il se livra à un autre transport d'un genre plus furieux. Il parcourut la chambre à grands pas en proférant des menaces sans suite, et des sermens de vengeance; frappant violemment du pied, suivant sa coutume; et attestant saint George, saint André, et tout ce qu'il y avait de plus sacré à ses yeux, qu'il se vengerait d'une manière sanglante de Guillaume de la Marck, du peuple de Liège, et de celui qui était la cause première de tous leurs excès. Cette dernière menace, qui ne nommait personne, avait évidemment pour objet la personne de son prisonnier, et une fois le duc exprima la détermination d'envoyer chercher le duc de Normandie, frère du roi, avec lequel Louis était en fort mauvaise intelligence, et de forcer le monarque captif soit à se démettre

de la couronne, soit à céder quelques-uns de ses droits et de ses apanages les plus importans.

Un autre jour et une autre nuit s'écoulèrent dans cette agitation tumultueuse, ou plutôt dans une suite de transitions rapides d'une passion à une autre. Pendant tout ce temps, le duc ne changea pas de vêtemens, et à peine satisfit-il aux premiers besoins de la nature. Enfin, il é gvait un tel désordre dans ses discours et ses actions, que ceux qui l'approchaient de plus près commencèrent à craindre que son esprit ne se dérangeât. Il devint pourtant peu à peu plus calme, et commença à tenir avec ses ministres des consultations dans lesquelles on proposa bien des choses, sans rien décider. Comines nous assure qu'un courrier monta une fois à cheval, prêt à partir pour la Normandie; et il est probable que le monarque déposé allait trouver dans sa prison, comme cela s'est vu plusieurs fois, un court chemin vers le tombeau.

Dans d'autres instans, quand ses transports de fureur l'avaient épuisé, Charles restait l'œil fixe et le visage immobile, comme un homme qui médite quelque projet désespéré auquel il n'a pu encore se résoudre. Il n'aurait fallu que le plus léger effort de la part d'un des conseillers qui l'entouraient pour le porter aux derniers excès; mais les seigneurs bourguignons, par respect pour le caractère sacré de la personne d'un roi et d'un seigneur suzerain, et par égard pour la foi publique et pour l'honneur de leur duc, qui avait donné sa parole lorsque Louis s'était livré entre ses mains, étaient presque unanimement portés à lui recommander des mesures de modération; les argumens dont d'Hymbercourt et d'Argenton avaient hasardé de se servir pendant la

nuit pour calmer le duc, furent reproduits pendant le jour par Crèvecœur, et plusieurs autres qui ne les firent pas valoir avec moins de force. Peut-être le zèle qu'ils montraient en faveur du roi n'était-il pas chez tous entièrement désintéressé. Plusieurs d'entre eux, comme nous l'avons dit, avaient déjà éprouvé les effets de la libéralité du roi; d'autres avaient en France des domaines ou des prétentions qui les soumettaient un peu à son influence; et il est certain que le trésor que le roi avait apporté à Péronne sur quatre mules s'allégea beaucoup dans le cours de ces négociations.

Le troisième jour, le comte de Campo Basso apporta au conseil de Charles le tribut de son esprit italien, et il fut heureux pour Louis qu'il ne fût pas arrivé encore quand le duc était dans sa première fureur. Un conseil régulier fut convoqué à l'instant même pour délibérer sur les mesures qu'il convenait d'adopter dans cette crise singulière.

Campo Basso exprima d'abord son opinion par l'apologue du voyageur, de la vipère et du renard, et rappela au duc l'avis que le renard donne à l'homme d'écraser son ennemi mortel pendant que le destin l'a mis à sa disposition. D'Argenton, qui vit les yeux du duc étinceler à une proposition que la violence de son caractère lui avait déjà suggérée plusieurs fois, s'empressa d'objecter qu'il était possible que Louis n'eût pas pris une part directe au meurtre épouvantable commis à Schonwaldt. — Peut-être, dit-il, le roi est en état de se justifier de cette imputation, et disposé à faire réparation pour les dommages que ses intrigues ont occasionés dans les domaines du duc et dans ceux de ses alliés. Il ajouta qu'un acte de violence exercé contre la

personne du roi ne pouvait manquer d'attirer sur la France et sur la Bourgogne d'affreux malheurs qui en seraient la suite ; qu'entre autres, et ce ne serait pas la moindre, les Anglais pourraient profiter de la discorde et des dissensions intestines qui éclateraient nécessairement, pour se remettre en possession de la Normandie et de la Guyenne, et renouveler ces guerres désastreuses qui ne s'étaient terminées, non sans peine, que par l'union de la France et de la Bourgogne contre l'ennemi commun. Il finit par dire qu'il n'entendait pas donner le conseil de rendre la liberté à son prisonnier purement et simplement et sans condition ; mais qu'il était d'avis que le duc ne devait profiter de la situation du roi, que pour conclure entre les deux pays un traité juste et honorable, en exigeant de Louis des garanties qui lui rendissent difficile de manquer de foi, et de troubler à l'avenir la paix intérieure de la Bourgogne. D'Hymbercourt, Crèvecœur et plusieurs autres se déclarèrent hautement contre les mesures violentes proposées par Campo Basso, et soutinrent qu'on pouvait obtenir, par le moyen d'un traité, des avantages plus durables et plus glorieux pour la Bourgogne, que par une action qui la souillerait d'une tache honteuse, celle d'avoir manqué de foi à l'hospitalité.

Le duc écouta ces argumens les yeux baissés et en fronçant les sourcils de manière, non-seulement à les rapprocher, mais à les confondre. Et, quand le comte de Crèvecœur ajouta qu'il ne croyait pas que Louis eût pris part au meurtre sacrilège de l'évêque de Liège, ni même qu'il en eût conçu le projet, Charles leva la tête ; et, jetant un regard sévère sur son conseiller, il s'écria : — Avez-vous donc aussi, Crèvecœur, entendu le son de

l'or de France? il me semble que ce son retentit dans mon conseil aussi haut que les cloches de Saint-Denis. Qui ose dire que Louis n'ait pas fomenté la rébellion en Flandre?

— Monseigneur, répondit le comte, ma main a toujours été moins habituée à manier l'or que l'acier, et je suis tellement convaincu que Louis est coupable d'avoir excité les troubles de la Flandre, que naguère je l'en ai accusé en présence de toute sa cour, et lui ai fait un défi en votre nom. Mais, quoique ses intrigues aient été, sans aucun doute, la cause première de tous ces malheurs, je suis si loin de croire qu'il ait autorisé le meurtre commis à Schonwaldt, que je sais qu'un de ses émissaires a protesté publiquement contre ce crime; et je pourrais le faire paraître devant Votre Altesse, si tel était votre bon plaisir.

— Si tel est notre bon plaisir! s'écria le duc; par saint Georges! pouvez-vous douter que nous ne désirions agir d'après la plus stricte justice? Même dans l'emportement de notre courroux, nous sommes connus pour juger avec équité et droiture. Nous verrons nous-mêmes Louis de Valois; nous lui exposerons nos griefs et la réparation que nous en exigeons, réparation qui pourra devenir plus facile s'il est innocent de ce meurtre. S'il en est coupable, qui osera dire qu'une vie dévouée à la pénitence dans quelque monastère retiré ne soit pas une sentence aussi miséricordieuse que bien méritée? Qui osera dire, ajouta Charles en s'échauffant, qu'une vengeance plus prompte et plus directe ne serait pas légitime? Amenez-moi l'homme dont vous me parlez. Nous nous rendrons au château une heure avant midi. Nous rédigerons quelques articles, et il faudra

qu'il les accepte, ou malheur à lui ! La séance est levée, messieurs, et vous pouvez vous retirer. Moi, je vais changer de vêtemens, car je suis à peine en costume convenable pour paraître devant *mon très-gracieux souverain.*

Le duc appuya sur ces derniers mots avec une ironie amère ; et il sortit de l'appartement.

— La sûreté de Louis et, ce qui est plus important encore, l'honneur de la Bourgogne, dépendent d'un tour de dé, dit d'Hymbercourt à d'Argenton et à Crèvecœur. Cours au château, d'Argenton : tu as la langue mieux affilée que Crèvecœur et moi. Avertis Louis de la tempête qui s'approche, il en saura mieux comment se gouverner. J'espère que ce jeune garde ne dira rien qui puisse aggraver la situation du roi, car qui sait de quelle mission secrète il était chargé ?

— Ce jeune homme, répondit Crèvecœur, paraît hardi, mais circonspect, plus qu'on ne pourrait l'attendre de son âge. Dans tout ce qu'il m'a dit, il m'a eu l'air d'avoir grand soin de ménager le roi, comme un prince au service duquel il se trouve. J'espère qu'il agira de même en présence du duc. Maintenant il faut que j'aille le chercher, ainsi que la jeune comtesse de Croye.

— La comtesse ! s'écria d'Hymbercourt ; vous nous aviez dit que vous l'aviez laissée au couvent de Sainte-Brigitte.

— Cela est vrai, répondit le comte ; mais les ordres du duc m'ont obligé de la faire venir ; elle a été amenée ici en litière, ne pouvant voyager autrement. Elle est dans la plus grande détresse, tant à cause de son incertitude sur le sort de sa tante, la comtesse Hameline,

que par suite des inquiétudes qu'elle a pour elle-même ; car elle s'est rendue coupable d'un délit féodal en osant se soustraire à la protection de son seigneur suzerain, et le duc Charles n'est pas homme à voir avec indifférence le moindre oubli de ses droits seigneuriaux.

La nouvelle que la jeune comtesse était entre les mains de Charles vint encore ajouter une nouvelle amertume aux réflexions de Louis. Il savait parfaitement qu'elle pouvait rendre compte des intrigues employées par lui pour la déterminer, ainsi que sa tante, à passer en France, et fournir par-là les preuves qu'il avait fait disparaître en ordonnant l'exécution de Zamet Maugrabin. Or, il n'ignorait pas que cette intervention de sa part dans les droits du duc de Bourgogne, fournirait à Charles un prétexte et un motif pour profiter de tous ses avantages.

Tourmenté d'inquiétudes sur sa situation, le roi s'en entretint avec le sire d'Argenton, dont l'esprit et les talens politiques étaient mieux assortis à l'humeur de Louis que le caractère franc et martial de Crèvecœur, et la fierté féodale de d'Hymbercourt.

— Ces soldats bardés de fer, mon cher d'Argenton, dit-il à son futur historien, devraient rester dans l'antichambre avec les hallebardes et les pertuisanes, et ne jamais entrer dans le cabinet d'un roi. Leurs mains sont faites pour combattre ; mais le monarque qui veut donner à leur tête une autre occupation que celle de servir d'enclume aux glaives et aux massues de ses ennemis, agit comme ce fou qui voulait mettre au cou de sa maîtresse un collier de chien. C'est à des hommes comme vous, Philippe, à des hommes dont les yeux sont doués de ce jugement exquis, capable de pénétrer au-delà de

la surface des affaires, que les princes doivent ouvrir leur cabinet, leurs conseils; que dirai-je? les plus secrets replis de leur ame.

Il était tout naturel que d'Argenton, homme d'un esprit pénétrant, fût flatté de l'approbation du prince de l'Europe reconnu pour avoir le plus de sagacité; et il ne put assez bien déguiser la satisfaction intérieure qu'il éprouvait, pour que le roi ne s'aperçût pas qu'il avait fait quelque impression sur lui.

— Plût à Dieu, continua-t-il, que j'eusse un pareil serviteur, ou plutôt, que je fusse digne d'en avoir un! Je ne me trouverais pas dans cette malheureuse situation; et cependant je regretterais à peine de m'y trouver, si je pouvais découvrir les moyens de m'assurer les services d'un homme d'état si expérimenté.

D'Argenton répondit que toutes ses facultés étaient au service de Sa Majesté Très-Chrétienne, sous la réserve de la fidélité qu'il devait à son seigneur légitime, Charles, duc de Bourgogne.

— Et suis-je un homme à vouloir vous faire trahir votre fidélité! s'écria Louis d'un ton pathétique. Hélas! ne suis-je pas moi-même en danger, en ce moment, pour avoir accordé trop de confiance à mon vassal. A qui la foi féodale peut-elle être plus sacrée qu'à moi, qui n'ai d'autre moyen de sûreté que d'y avoir recours? Non, Philippe de Comines, continuez à servir Charles de Bourgogne, et vous ne pouvez mieux le faire qu'en amenant un arrangement raisonnable entre lui et Louis de France. En agissant ainsi, vous nous rendrez service à tous deux, et vous verrez qu'un de nous au moins en sera reconnaissant. On m'assure que vos appointemens en cette cour égalent à peine ceux du grand

fauconnier; et c'est ainsi que les services du plus sage conseiller de l'Europe sont mis au niveau, ou, pour mieux dire, ravalés au-dessous de ceux de l'homme qui nourrit et médicamente des oiseaux de proie! La France possède de bonnes terres; son roi ne manque pas d'or. Permettez-moi, mon cher ami, de rectifier cette inégalité scandaleuse. Les moyens n'en sont pas bien loin; trouvez bon que je les emploie.

A ces mots, le roi offrit à Comines un gros sac d'argent; mais Comines, dont les sentimens étaient plus délicats que ceux de la plupart des courtisans de son temps, le remercia en lui disant qu'il était parfaitement satisfait de la libéralité de son maître; et il assura Louis que, quand même il accepterait le présent qu'il lui offrait, cette circonstance ne pourrait ajouter à son désir de lui être utile.

— Homme extraordinaire, s'écria le roi, souffrez que j'embrasse le seul courtisan de ce siècle qui soit en même temps capable et incorruptible. La sagesse est plus désirable que l'or le plus pur; et croyez-moi, Philippe, j'ai plus de confiance en votre assistance dans ce moment de crise, que dans les secours achetés de tant d'autres qui ont accepté mes présens. Je vous connais, Comines, et je suis sûr que vous ne conseillerez pas à votre maître d'abuser de l'occasion que la fortune, ou, pour vous parler franchement, que ma propre sottise lui a procurée.

— D'en *abuser!* s'écria d'Argenton; non certainement : mais je lui conseillerai sûrement d'en *user*.

— Comment? jusqu'à quel point? Je ne suis pas assez sot pour me flatter qu'il me laisse échapper sans rançon; mais qu'elle soit raisonnable. Je suis toujours dis-

posé à écouter la raison, à Péronne aussi bien qu'à Paris ou au Plessis.

— Mais, si Votre Majesté me permet de le lui dire, la raison à Paris et au Plessis avait coutume de parler d'un ton si doux et d'une voix si basse, qu'elle ne pouvait pas toujours obtenir audience de Votre Majesté. Mais à Péronne elle emprunte la trompe parlante de la nécessité, et sa voix devient bruyante et impérieuse.

— Votre style est trop figuré, dit Louis, incapable de réprimer un mouvement d'humeur. Je suis un homme tout simple, sire d'Argenton : je vous prie de laisser vos tropes et d'en venir au fait. Qu'attend de moi votre duc ?

— Je ne suis pas porteur de propositions, Sire. Le duc vous fera bientôt connaître lui-même son bon plaisir. Cependant il s'en présente à mon esprit quelques-unes auxquelles il est bon que Votre Majesté soit préparée. Par exemple, la cession des villes sur la Somme.

— Je m'y attendais.

— Le désaveu des crimes commis par les Liégeois et Guillaume de la Marck.

— Aussi volontiers que je désavoue l'enfer et Satan.

— Il vous demandera soit des ôtages, soit quelques forteresses pour garantie que vous vous abstiendrez désormais d'exciter la rébellion parmi les Flamands.

— C'est quelque chose de nouveau, Philippe, qu'un vassal demande des garanties à son souverain ; mais passe encore pour cela.

— Un apanage convenable et indépendant pour votre illustre frère, l'allié et l'ami de mon maître ; la Normandie ou la Champagne, par exemple. Le duc aime la maison de votre père, Sire.

— Oui, Pâques-Dieu ! s'écria le roi : il l'aime tant, qu'il veut faire des rois de tous ses enfans ! Eh bien ! votre magasin d'insinuations préparatoires est-il épuisé ?

— Pas tout-à-fait, Sire; Votre Majesté sera certainement requise de ne plus molester le duc de Bretagne, comme vous l'avez fait récemment, et de ne plus contester le droit qu'ont vos grands feudataires de battre monnaie, et de se nommer ducs et princes par la grace de Dieu.

— C'est-à-dire de faire de mes vassaux autant de rois. Sire Philippe, voulez-vous me rendre fratricide? Vous vous rappelez mon frère Charles? eh bien! à peine fut-il duc de Guienne qu'il mourut. Et que restera-t-il aux descendans de Hugues Capet, après avoir donné ces riches provinces, si ce n'est le privilège de se faire oindre à Reims, et de prendre leurs repas sous un dais élevé?

— Nous diminuerons les inquiétudes de Votre Majesté à cet égard, en lui donnant un compagnon dans cette dignité solitaire. Quoique le duc de Bourgogne ne demande pas, quant à présent, le titre de roi, cependant il désire être affranchi à l'avenir de ces marques abjectes de soumission auxquelles il est tenu envers la couronne de France. Il a dessein de fermer sa couronne ducale de la même manière que celles des empereurs, et de la surmonter d'un globe, en signe de l'indépendance de ses domaines.

— Et comment le duc de Bourgogne, s'écria Louis en montrant un degré d'émotion qui ne lui était pas ordinaire, comment un vassal de ma couronne ose-t-il proposer à son souverain des conditions qui, d'après toutes les lois de l'Europe, lui feraient encourir la forfaiture de son fief?

—La sentence de forfaiture serait en ce cas difficile à exécuter, répondit d'Argenton avec calme. Votre Majesté n'ignore pas que l'observation des lois féodales commence à tomber en désuétude, même dans l'empire germanique, et que les suzerains et les vassaux cherchent à améliorer leur position respective autant que le leur permettent leur puissance et les occasions. Les pratiques secrètes de Votre Majesté avec les vassaux de mon maître, en Flandre, serviront d'excuse à mon maître, en supposant qu'il insiste pour que le roi de France, en reconnaissant son indépendance absolue, se mette hors d'état de se livrer à l'avenir à de pareilles intrigues.

—D'Argenton! d'Argenton! dit Louis en se levant et en se promenant dans la chambre d'un air pensif; ceci est un terrible commentaire sur le texte: *Vœ victis* (1)! Vous ne pouvez vouloir me donner à entendre que le duc insistera sur des conditions si dures?

—Je voudrais du moins, Sire, que vous fussiez préparé à les discuter.

—Cependant la modération, d'Argenton, personne ne le sait mieux que vous,—la modération dans la prospérité est nécessaire pour assurer les avantages que la prospérité nous offre.

—Votre Majesté me permettra de lui dire que j'ai remarqué que c'est toujours le perdant qui vante le mérite de la modération. Le gagnant fait plus de cas de la prudence, qui l'engage à ne pas laisser échapper l'occasion dont il peut profiter.

—Eh bien! nous y réfléchirons; mais j'espère que vous êtes arrivé à la fin de toutes les prétentions déraisonnables du duc? Oserait-il les porter plus loin? Oui,

(1) Malheur aux vaincus. — Tr.

je vois dans vos yeux que vous ne m'avez pas encore tout dit. Que veut-il donc? Que peut-il vouloir? Est-ce ma couronne? — ma couronne privée de tout son lustre si je lui accorde toutes les demandes que vous m'avez déjà fait connaître?

— Ce dont il me reste à vous parler, Sire, dépend en partie, — et en grande partie même, je puis dire, de la volonté du duc; mais il a dessein de vous inviter à y consentir; car, à la vérité, c'est une chose qui vous touche de très-près.

— Pâques-Dieu! Et de quoi s'agit-il, demanda le roi d'un ton d'impatience; faut-il que je lui envoie ma fille pour concubine? et de quel autre déshonneur prétend-il me couvrir?

— Le projet qu'il a conçu n'entraîne aucun déshonneur, Sire. Le cousin de Votre Majesté, l'illustre duc d'Orléans....

— Ah! dit le roi. Mais d'Argenton continua sans faire attention à cette interruption.

— Ayant donné son affection à la jeune comtesse Isabelle de Croye, le duc désire que Votre Majesté accorde son consentement à ce mariage, comme il y accorde le sien, et que vous vous unissiez à lui pour assurer à ce noble couple un apanage qui, joint aux domaines de la comtesse, puisse former un établissement convenable pour un fils de France.

— Jamais! jamais! s'écria le roi en se livrant à un emportement qu'il n'avait pas eu peu de peine à réprimer jusqu'alors, et en se promenant à grands pas dans la chambre, avec un air de désordre qui formait un contraste frappant avec son sang-froid habituel. Jamais! jamais! Qu'on apporte des ciseaux, et qu'on me tonde la

tête comme celle d'un fou de paroisse, auquel j'ai si grandement ressemblé ! Qu'on ouvre pour moi la porte d'un monastère ou celle du tombeau ! Qu'on emploie des bassins rougis au feu pour me dessécher les yeux ! Qu'on ait recours à la hache, au poison, à tout ce qu'on voudra ! mais Orléans ne manquera pas à la foi qu'il a promise à ma fille. Il n'aura jamais une autre épouse, tant qu'elle vivra.

— Avant de vous prononcer si fortement contre ce projet, Sire, Votre Majesté réfléchira qu'elle n'a aucun moyen pour en empêcher l'exécution. Un homme sage qui voit se détacher un quartier de rocher, ne conçoit pas le dessein inutile de l'arrêter dans sa chute.

— Mais un homme courageux trouve un tombeau sous ses débris. —D'Argenton, songez qu'un tel mariage serait la ruine, la destruction entière de mon royaume; songez que je n'ai qu'un fils, un fils d'une santé faible, et qu'Orléans est, après lui, l'héritier présomptif du trône. Songez que l'Église a consenti à son union avec Jeanne, union qui fond si heureusement ensemble les intérêts des deux branches de ma famille. Songez que cette union a été le projet favori de toute ma vie; que j'ai rêvé, agi, combattu, prié, péché pour l'accomplir. Non, Comines, non, je n'y renoncerai pas. Ayez compassion de moi dans cette extrémité, Philippe! votre esprit ingénieux peut trouver quelque chose à substituer à ce sacrifice; quelque bélier à offrir en place de ce qui m'est aussi cher que l'était à son père le fils unique du patriarche. Ayez pitié de moi, Philippe; vous, du moins, vous devez savoir que l'anéantissement d'un projet à l'accomplissement duquel on a long-temps réfléchi, long-temps travaillé, offre bien plus d'amertume à un

homme doué de jugement et de prévoyance qu'à un homme ordinaire, dont les chagrins sont courts parce que ses désirs ne sont l'effet que d'une passion momentanée. Vous qui devez savoir compatir à l'affliction incomparablement plus profonde de la prudence déjouée, de la sagacité trompée, ne prendrez-vous point part à ma détresse?

— J'y prends part, Sire, autant que ce que je dois à mon maître....

— Ne parlez pas de lui! s'écria Louis, cédant, ou feignant de céder à une impulsion irrésistible qui le mettait hors de garde, et qui lui faisait oublier sa réserve ordinaire : Charles de Bourgogne est-il digne de votre attachement? lui qui peut insulter et frapper le plus fidèle de ses conseillers! lui qui peut donner au plus sage d'entre eux le surnom injurieux de *Tête Bottée*.

Toute la sagesse de Philippe de Comines n'empêchait pas qu'il n'eût une assez haute opinion de son importance personnelle, et il fut tellement frappé des paroles que le roi venait de prononcer, à ce qu'il paraissait, dans un transport qui ne lui permettait pas de réfléchir qu'il ne pût s'empêcher de répéter : — Tête Bottée! il est impossible que le duc, mon maître, ait donné un pareil nom au serviteur qui a toujours été à ses côtés depuis qu'il peut monter un palefroi, et cela devant un monarque étranger! Cela est impossible.

Louis vit sur-le-champ l'impression qu'il avait faite; et, évitant de prendre un ton de condoléance qui aurait pu paraître insultant, ou de compassion qui aurait pu ressembler à de l'affectation, il dit avec simplicité et en même temps avec dignité:

— Mes infortunes m'ont fait oublier ma courtoisie,

sans quoi je ne vous eusse point parlé de ce qu'il doit vous être désagréable d'entendre. Mais vous prétendez que ce que je vous ai dit est impossible, cela touche mon honneur, et je reconnaîtrais que cette accusation est fondée, si je ne vous rapportais pas comment le duc, en se tenant les côtés de rire, m'a raconté des circonstances qui ont donné lieu à ce sobriquet insultant, dont la repétition ne choquera pas vos oreilles en passant par ma bouche. Il me dit donc qu'un certain jour, au retour d'une partie de chasse où vous l'aviez accompagné, il vous pria de lui tirer ses bottes. Voyant peut-être dans vos yeux un mécontentement fort naturel d'un traitement si humiliant, il vous ordonna de vous asseoir, et se mit à vous rendre le même service qu'il venait de recevoir de vous. Mais offensé de votre obéissance littérale, il n'eut pas plus tôt tiré une de vos bottes, qu'il vous en déchargea de grands coups sur la tête, à en faire sortir le sang, se récriant contre l'insolence d'un sujet qui souffrait que la main de son souverain se dégradât à ce point; et depuis ce temps il fait des gorges-chaudes de cette aventure, et non-seulement il vous donne le sobriquet de Tête Bottée, mais il trouve bon que son fou privilégié, le Glorieux, en fasse autant.

En racontant cette anecdote, Louis avait le plaisir d'abord de piquer au vif celui à qui il parlait, satisfaction dont il était dans sa nature de jouir, même quand il n'avait pas, comme dans le cas dont il s'agit, une sorte d'excuse pour se livrer à ce penchant; et ensuite celui de voir qu'il avait enfin réussi à découvrir dans le caractère de d'Argenton un point vulnérable qui pouvait insensiblement le conduire à abandonner les intérêts de la Bourgogne pour embrasser ceux de la France. Mais,

quoique le ressentiment profond que le courtisan offensé conçut contre son maître l'ait porté par la suite à passer du service de Charles à celui de Louis, cependant il se contenta, en ce moment, d'assurer le roi de l'intérêt qu'il prenait à la France, en termes généraux qu'il n'ignorait pas que Louis saurait fort bien interpréter. Il serait souverainement injuste d'accuser cet excellent historien d'avoir oublié, en cette occasion, ce qu'il devait à son maître; mais il est certain qu'il se sentait dans des dispositions plus favorables à Louis que lorsqu'il était arrivé près de lui.

— Je ne croyais pas, dit-il en faisant un effort sur lui-même pour rire de l'anecdote que Louis venait de raconter, qu'une bagatelle, une folie semblable vivrait assez long-temps dans l'esprit du duc pour qu'il en parlât jamais. Il y a bien quelque chose de vrai dans toute cette histoire de bottes, et Votre Majesté sait que le duc n'est pas très-délicat dans ses plaisanteries; mais celle-ci s'est ornée et amplifiée dans son souvenir. Au surplus, n'en parlons pas davantage.

— Oui, n'en parlons plus, dit le roi; c'est même une honte que nous nous y soyons arrêtés un instant. Mais j'espère, sire Philippe, que vous avez le cœur assez français pour me donner vos avis dans cette crise embarrassante. Vous pourriez me tirer de ce labyrinthe, car vous en avez le fil, j'en suis sûr.

— Votre Majesté peut disposer de mes avis et de mes services, répondit d'Argenton, toujours sous la réserve de ce que je dois à mon maître.

C'était à peu près ce que le courtisan avait déjà dit; mais il le répétait alors d'un ton si différent, que Louis, qui avait conclu d'après sa première déclaration que ce

que Philippe devait à son maître entrait en première ligne dans ses considérations, comprit parfaitement qu'il appuyait alors avec plus de force sur la promesse de ses avis et de ses services que sur une réserve qui ne semblait faite que pour la forme et par bienséance. Il s'assit, força d'Argenton à prendre une chaise, et l'écouta avec la même attention que s'il avait prononcé des oracles. L'homme d'état lui parla à voix basse, de ce ton qui manque rarement de faire impression, parce qu'il annonce de la sincérité et une sorte de précaution, et avec une lenteur qui semblait inviter le monarque à bien peser chaque mot qui sortait de sa bouche, comme s'il avait eu un sens particulier et déterminé.

— Les propositions que j'ai soumises à la considération de Votre Majesté, dit-il, ne sont que celles qui ont été substituées à d'autres, bien plus violentes encore, mises en avant, et soutenues dans le conseil par des gens animés d'intentions plus hostiles que les miennes à l'égard de Votre Majesté; je n'ai pas besoin de vous rappeler que les avis les plus violens sont ceux que mon maître écoute le plus volontiers, parce qu'il aime à marcher vers son but par la voie la plus courte, quelque dangereuse qu'elle puisse être, plutôt que de suivre un chemin plus sûr, mais qui ne l'y conduit que par un long détour.

— Je le sais fort bien. Je l'ai vu traverser une rivière à la nage au risque de se noyer, quand, à trois cents pas plus loin, il aurait pu la passer sur un pont.

— C'est la vérité, Sire; et celui qui compte sa vie pour rien quand il s'agit de satisfaire la passion impétueuse d'un moment, suivra la même impulsion pour

préférer le plaisir de faire sa volonté, à l'accroissement de sa véritable puissance.

— Je pense de même. Un fou préfère l'apparence de l'autorité à la réalité; et je sais que tel est le caractère de Charles de Bourgogne. Mais, mon cher ami d'Argenton, quelle conséquence tirez-vous de ces prémisses?

— Sire, celle-ci: Votre Majesté a vu un pêcheur habile se rendre maître d'un gros poisson, et par le secours de son adresse le tirer hors de l'eau avec le simple fil de sa ligne; tandis que, s'il avait voulu l'enlever brusquement, et sans lui laisser l'espace pour s'agiter, ce fil n'aurait pu résister à la violence de ses efforts. De même Votre Majesté, en donnant satisfaction au duc sur les objets auxquels il attache particulièrement ses idées d'honneur et de vengeance, peut éluder plusieurs autres demandes qu'elle trouverait encore plus désagréables, notamment (car je dois parler avec franchise à Votre Majesté) celles qui tendraient spécialement à l'affaiblissement de la France. Il n'y fera plus attention; elles s'échapperont de sa mémoire; et en les ajournant à une autre conférence, pour en retarder la discussion, il n'en sera plus question.

— Je vous comprends, mon bon sire Philippe; mais venons au fait. A laquelle de ces heureuses propositions votre duc est-il si attaché que la contradiction le rendrait déraisonnable et indomptable?

— A toutes, à la première venue; précisément à celle sur laquelle il pourrait vous arriver de le contredire. C'est ce que Votre Majesté doit éviter : et, pour reprendre ma première métaphore, il faut que vous ayez toujours l'œil au guet; et, quand vous le verrez prêt à se livrer à quelque mouvement de violence, que vous lui

lâchiez assez de ligne pour l'empêcher de la briser. Sa fureur, déjà considérablement diminuée, se dissipera d'elle-même, si elle n'éprouve pas d'opposition ; et bientôt après, vous le verrez devenir plus doux, et traitable.

— Cependant, dit le roi d'un air pensif, parmi toutes les propositions que mon beau cousin a dessein de me faire, il doit s'en trouver quelques-unes qu'il ait plus à cœur que les autres. N'y aurait-il pas moyen de les connaître, mon cher d'Argenton ?

— Votre Majesté peut rendre la moindre des demandes du duc la plus importante à ses yeux, uniquement en s'y opposant. Je crois pourtant pouvoir vous dire, Sire, qu'il faut renoncer à toute espérance d'arrangement si vous n'abandonnez les Liégeois et Guillaume de la Marck.

— J'ai déjà dit que je les abandonnerai ; et c'est tout ce qu'ils méritent de moi. Les misérables ! commencer un pareil tumulte dans un moment où il pouvait m'en coûter la vie !

— Celui qui met le feu à une traînée de poudre, ne doit pas être surpris d'entendre l'explosion de la mine. Mais il ne suffira pas au duc Charles que vous les abandonniez. Je sais qu'il se propose de vous demander votre assistance pour réprimer cette insurrection, et votre présence royale pour sanctionner le châtiment qu'il destine aux rebelles.

— Je ne sais trop si notre honneur nous permet d'accorder cette demande, d'Argenton.

— Je ne sais trop si le soin de votre sûreté vous permet de la refuser, Sire. Charles est déterminé à prouver aux Flamands qu'ils ne doivent compter ni sur les pro-

messes, ni sur les secours de la France; et que, s'ils se révoltent, rien ne peut les mettre à l'abri du courroux et de la vengeance de la Bourgogne.

— Parlons franchement, d'Argenton; si nous pouvions faire traîner les choses en longueur, ces misérables Liégeois ne pourraient-ils pas se mettre en état de tenir bon contre le duc? Les coquins sont nombreux et entêtés. Ne pourraient-ils pas défendre leur ville contre lui?

— Ils auraient pu faire quelque chose avec les mille archers français que Votre Majesté leur a promis; mais.....

— Que je leur ai promis! Hélas! mon bon sire Philippe, vous me faites tort par une telle supposition.

— Mais, ne vous en mêlant pas, continua d'Argenton sans faire attention à cette interruption, et attendu que *maintenant* Votre Majesté ne jugera probablement pas à propos de les secourir, comment des bourgeois peuvent-ils espérer de défendre une ville aux murs de laquelle les larges brèches faites par ordre de Charles, après la bataille de Saint-Tron, sont encore si peu réparées, que les lanciers du Hainaut, du Brabant et de la Bourgogne peuvent se présenter à l'attaque sur vingt hommes de front.

— Imprudens idiots! S'ils ont ainsi négligé eux-mêmes leur sûreté, ils ne méritent pas ma protection. Je ne me ferai pas de querelle pour eux. Continuez.

— Je crains que le point suivant ne touche de plus près Votre Majesté.

— Ah! s'écria le roi, vous voulez parler de cet infernal mariage. Jamais je ne consentirai à rompre le contrat qui lie mon cousin d'Orléans à ma fille Jeanne. Ce

serait arracher le sceptre de la France à ma postérité, car le dauphin a une santé bien faible; c'est un bouton flétri qui ne portera aucun fruit. Ce mariage entre Jeanne et d'Orléans a occupé mes pensées pendant le jour, mes rêves pendant la nuit. Je vous dis, d'Argenton, que je ne puis y consentir. D'ailleurs, c'est une barbarie que d'exiger de moi que je détruise de mes propres mains, et d'un seul coup, le plan de politique auquel je tiens le plus, et le bonheur d'un jeune couple élevé dès l'enfance l'un pour l'autre.

— Leur attachement est donc bien fort? demanda d'Argenton.

— D'un côté du moins, répondit le roi, et c'est le côté auquel je dois prendre le plus d'intérêt. Mais vous souriez, sire Philippe; vous ne croyez pas à la force de l'amour.

— Au contraire, Sire, permettez-moi de vous dire que je suis si peu incrédule à cet égard, que j'allais vous demander si vous éprouveriez un peu moins de répugnance à consentir au mariage proposé entre Louis d'Orléans et Isabelle de Croye, si je vous prouvais que la comtesse a un penchant tellement décidé pour un autre, qu'il est vraisemblable qu'elle refusera elle-même d'épouser le duc?

— Hélas! mon bon et cher ami, dit le roi en soupirant, de quel sépulcre avez-vous tiré cette consolation pour un homme mort? Son penchant! Quoi! Pour dire la vérité, supposons que d'Orléans déteste ma fille Jeanne; eh bien! sans ce concours d'accidens formant une trame mal tissue, il n'en aurait pas moins fallu qu'il l'épousât: quelle chance y a-t-il donc que cette jeune comtesse puisse refuser l'époux qu'on lui destine,

quand elle sera exposée à une semblable nécessité; ou qu'elle veuille le refuser, quand cet époux est un fils de France? Non, non, Philippe, on ne peut se flatter qu'elle soit insensible aux vœux d'un tel amant. *Varium et mutabile* (1), Philippe.

— Je crois qu'en cette occasion Votre Majesté met trop bas le courage déterminé de cette jeune dame. Elle sort d'une race volontaire et opiniâtre, et j'ai appris de Crèvecœur qu'elle a conçu un attachement romanesque pour un jeune écuyer qui, à la vérité, lui a rendu de grands services en route.

— Ah! s'écria le roi, un archer de ma garde, nommé Quentin Durward?

— Lui-même, à ce que je crois, répondit d'Argenton; il a été fait prisonnier avec la comtesse. Ils voyageaient ensemble, presque tête à tête.

— Bénis soient donc notre Seigneur, Notre-Dame, monseigneur saint Martin et monseigneur saint Julien! dit le roi. Gloire et honneur au savant Galeotti qui a lu dans les astres que le destin de ce jeune homme était en conjonction avec le mien. Si cette jeune comtesse lui est assez attachée pour devenir réfractaire aux ordres du Bourguignon, ce Quentin Durward m'a réellement été bien utile.

— D'après ce que m'a dit Crèvecœur, Sire, je crois qu'on peut espérer de la trouver suffisamment obstinée. D'ailleurs, malgré la supposition qu'il a plu à Votre Majesté de faire tout à l'heure, le noble duc lui-même ne renoncera sans doute pas volontairement à la belle cousine à laquelle il est engagé depuis long-temps.

— Hum! Mais vous n'avez jamais vu ma fille Jeanne;

(1) Changeante et variable *est la femme.* — Tr.

c'est une chouette, Philippe! une véritable chouette dont je suis honteux! Mais n'importe; qu'il soit assez sage pour l'épouser, et je lui permets ensuite d'être fou de la plus belle femme de France. Je présume que vous m'avez maintenant déployé toute la carte des dispositions de votre maître.

— Je vous ai fait connaître, Sire, les points sur lesquels il est à présent le plus disposé à insister. Mais Votre Majesté sait que le caractère du duc est un torrent fougueux qui ne se contient dans son lit que lorsqu'il ne rencontre aucun obstacle à son cours, et dont on ne peut prévoir celui qu'il prendra, si une digue ou un rocher l'oblige à le changer. S'il obtenait inopinément des preuves plus évidentes des pratiques de Votre Majesté (excusez cette expression, le temps presse et n'admet pas la cérémonie) avec les Liégeois et Guillaume de la Marck, les conséquences pourraient en être terribles. Il est arrivé d'étranges nouvelles de ce pays. On dit que de la Marck a épousé Hameline, l'aînée des comtesses de Croye.

— Cette vieille folle avait une telle envie de se marier, qu'elle aurait accepté la main de Satan. Mais que de la Marck, brute comme il est, ait consenti à l'épouser, c'est ce qui me paraît plus surprenant.

— On dit aussi qu'un héraut ou un envoyé arrive à Péronne de la part de de la Marck. C'en est assez pour jeter le duc dans un transport de rage. J'espère que de la Marck n'a pas quelques lettres de Votre Majesté, ou quelques autres pièces qu'il pourrait montrer?

— Moi écrire à un Sanglier! Non, non, sire Philippe, je ne suis pas assez fou pour jeter des perles aux pourceaux. Le peu de relations que j'ai eues avec cet animal

sauvage n'ont jamais consisté qu'en messages de vive voix, et je n'y ai employé que des vagabonds, des misérables, dont on ne voudrait pas recevoir le témoignage pour prouver le vol des œufs d'un poulailler.

— Il ne me reste, dit d'Argenton en se levant, qu'à recommander à Votre Majesté de se tenir sur ses gardes, d'agir suivant les circonstances, et surtout d'éviter avec le duc un langage et des argumens plus convenables à votre dignité qu'à votre situation actuelle.

— Si ma dignité me gêne, répondit le roi, ce qui m'arrive rarement quand j'ai à penser à de plus grands intérêts, j'ai ici un spécifique contre ce gonflement du cœur; c'est de regarder dans un petit cabinet qui est à deux pas, sire Philippe, et de songer à la mort de Charles-le-Simple : cela m'en débarrassera aussi efficacement qu'un bain froid débarrasserait d'une fièvre. Et maintenant, mon cher ami, mon digne conseiller, faut-il donc que vous vous en alliez? Eh bien, sire de Comines, le temps viendra où vous vous lasserez de donner des leçons de politique à ce taureau bourguignon qui n'est pas en état de comprendre votre plus simple argument; alors, si Louis vit encore, songez que vous avez un ami à la cour de France. Et si vous y veniez, mon cher Philippe, je le regarderais comme une bénédiction pour mon royaume, parce qu'avec des vues profondes en affaires d'état, vous avez une conscience qui vous met à même de sentir et de discerner le bien et le mal; tandis que..... Que Dieu, Notre-Dame et monseigneur saint Martin me soient en aide! Olivier et La Balue ont le cœur aussi dur qu'une meule de moulin, et ma vie est remplie d'amertume par le remords et les pénitences des crimes qu'ils me font

commettre. Mais vous, sire Philippe, vous qui possédez la sagesse des temps passés et celle du temps présent, vous pourriez m'apprendre à devenir grand sans cesser d'être vertueux.

— C'est une tâche difficile, dit l'historien; peu de princes l'ont remplie; et pourtant elle est encore à la portée de ceux qui voudront faire quelques efforts pour l'accomplir. Je vous quitte, Sire; préparez-vous à la conférence que le duc ne tardera pas à avoir avec vous.

Louis resta quelque temps les yeux fixés sur la porte par où d'Argenton venait de sortir. — Il m'a parlé de pêche, dit-il en souriant amèrement; — je l'ai envoyé chez lui comme une truite bien chatouillée. Il se croit vertueux parce qu'il a refusé mon argent! mais il n'a pas fermé l'oreille à mes flatteries et à mes promesses; il n'est pas insensible au plaisir de venger un affront fait à sa vanité. Il a refusé mon argent! il en est plus pauvre, mais il n'en est pas plus honnête. Il faut pourtant qu'il soit à moi, car c'est la meilleure tête de toute la Bourgogne. A présent j'attends un plus noble gibier. Il faut faire face à ce léviathan de Charles, qui va fendre les mers pour arriver à moi. Il faut que, comme un marin tremblant, je lui jette quelque chose par-dessus le bord pour l'amuser : mais peut-être trouverai-je un jour l'occasion de le percer d'un harpon.

CHAPITRE XXXI.

L'ENTREVUE DES DEUX AMANS.

« Jeune et vaillant soldat, songe à garder ta foi!
» Et toi, jeune beauté, garde aussi ta promesse:
» Laissez la politique à la froide vieillesse;
» Montrez-vous aussi purs que le ciel azuré
» Avant que de midi le soleil ait pompé
» Les humides vapeurs qui forment les nuages. »

L'Épreuve.

Pendant la matinée importante et périlleuse qui précéda l'entrevue des deux princes dans le château de Péronne, Olivier le Dain servit son maître en agent aussi vif qu'habile, prodiguant partout les présens et les promesses, pour lui procurer des partisans, afin que, lorsque la fureur du duc éclaterait, chacun se trouvât intéressé à étouffer l'incendie plutôt qu'à l'accroître. Il se glissa

comme la nuit de tente en tente et de maison en maison, se faisant des amis partout, non dans le sens de l'apôtre, mais avec le Mammon d'iniquité. Comme on l'a dit d'un autre agent politique non moins actif, — il avait le doigt dans la main, et la bouche dans l'oreille de chacun ; — et par diverses raisons, dont nous avons déjà fait connaître plusieurs, il s'assura des bons offices d'un grand nombre de seigneurs bourguignons qui avaient quelque chose à espérer ou à craindre de la France, ou qui pensaient que si l'autorité de Louis se trouvait trop réduite, le duc en marcherait d'un pas plus ferme et plus assuré vers le despotisme, pour lequel il avait un penchant bien décidé.

Quand il s'agissait de gagner quelqu'un près de qui il craignait que ni sa présence ni ses argumens ne pussent réussir, il employait l'entremise de quelque autre serviteur du roi ; et ce fut ainsi qu'il obtint du comte de Crèvecœur la permission pour lord Crawford et le Balafré, d'avoir une entrevue avec Quentin Durward, qui, depuis son arrivée à Péronne, était gardé au secret, mais traité honorablement. Des affaires particulières furent alléguées comme la cause de cette demande ; mais il est probable que Crèvecœur, qui craignait que les passions impétueuses de son maître ne le portassent à se déshonorer par quelque acte de violence envers Louis, ne fut pas fâché de fournir à Crawford l'occasion de donner au jeune archer quelques avis qui pussent être utiles au roi de France.

L'entrevue des trois compatriotes fut cordiale et même touchante.

— Tu es un singulier jeune homme? dit lord Crawford à Durward en le frappant doucement sur la tête,

comme un aïeul le ferait à son petit-fils ; certes, la fortune t'a favorisé comme si tu étais né coiffé (1).

— Tout cela vient de ce qu'il a obtenu si jeune une place d'archer, dit le Balafré : on n'a jamais tant parlé de moi, beau neveu, parce que j'avais vingt-cinq ans avant d'être *hors de page*.

— Et tu faisais un page passablement grotesque, mon brave montagnard, dit le commandant, avec ta barbe large comme une pelle de boulanger, et un dos comme celui du vieux Wallace Wight.

— Je crois, dit Quentin en baissant les yeux, que je ne porterai que peu de temps ce titre distingué, car j'ai dessein de quitter le service des archers de la garde.

Le Balafré resta muet de surprise, et les traits du vieux Crawford exprimèrent le mécontentement. Enfin le premier, recouvrant la parole, s'écria : — Quitter le service! Renoncer à votre place dans les archers de la garde écossaise! a-t-on jamais ouï parler d'un tel rêve? Je ne donnerais pas la mienne pour celle de grand connétable de France.

— Paix donc, Ludovic! dit lord Crawford; ne vois-tu pas que ce jeune homme sait suivre le vent mieux que nous, pauvres gens de l'ancien temps? Son voyage lui a fourni quelques jolis contes à faire sur le roi Louis, et il

(1) *With a lucky-hood.* On désigne sous le nom de coiffe la membrane qui recouvre quelquefois la tête des nouveau-nés. En Écosse, comme aussi dans nos provinces, le peuple croit que les enfans qui naissent ainsi coiffés auront une carrière heureuse. Ce préjugé est très-ancien ; et la *coiffe* a de tous temps été regardée comme un talisman dont les sages-femmes ont fait parfois un commerce très-lucratif. — Éd.

va se faire Bourguignon afin de trouver quelque petit profit à les raconter au duc Charles.

— Si je le croyais, dit le Balafré, je lui couperais la gorge de mes propres mains, quand il serait cinquante fois le fils de ma sœur.

— Mais avant tout, bel oncle, dit Quentin, vous vous informeriez si j'ai mérité d'être traité ainsi? Quant à vous, milord, sachez que je ne suis pas un rapporteur de contes, et que ni la question ni les tortures n'arracheraient de moi, au préjudice du roi Louis, un seul mot de tout ce que j'ai pu apprendre pendant que j'étais à son service. Mon devoir m'impose le silence à cet égard; mais je ne resterai pas dans un service où, indépendamment des périls que je puis courir en combattant honorablement mes ennemis, je suis exposé à des embuscades dressées par mes propres amis.

— Si les embuscades ne lui plaisent pas, dit le Balafré en regardant douloureusement lord Crawford, j'en suis fâché, mais tout est dit pour lui. J'ai donné dans trente embuscades, et moi-même j'y ai été placé, car c'est une des ruses de guerre favorites de notre roi.

— C'est la vérité, Ludovic, dit lord Crawford; et cependant taisez-vous, car je crois que je comprends cette affaire mieux que vous.

— Je prie Notre-Dame que vous la compreniez, milord, répondit le Balafré; mais je souffre jusque dans la moelle des os, en pensant que le fils de ma sœur a peur d'une embuscade.

— Jeune homme, dit Crawford, je devine en partie ce que vous voulez dire. Vous avez éprouvé quelque

trahison dans le voyage que vous venez de faire par ordre du roi, et vous avez lieu de le soupçonner d'en être l'auteur.

— J'ai été sur le point d'en éprouver une en m'acquittant des ordres du roi, répondit Quentin; mais j'ai eu le bonheur de la déjouer. Que Sa Majesté en soit innocente ou coupable, c'est ce que je laisse à Dieu et à sa conscience. Le roi m'a nourri quand j'avais faim; il m'a accueilli quand j'étais errant et étranger; je ne le chargerai jamais, dans l'adversité, d'accusations qui peuvent être injustes, puisque je ne les ai entendu sortir que des bouches les plus impures.

— Mon cher enfant! mon brave garçon, s'écria Crawford en le serrant dans ses bras; c'est penser et parler en Écossais. Vous êtes Écossais jusqu'au bout des ongles. Vous parlez en homme qui, voyant un ami le dos déjà tourné à la muraille, oublie la cause de querelle qu'il lui avait donnée, et ne se souvient que des services qu'il en a reçus.

—Puisque mon capitaine a embrassé mon neveu, dit le Balafré, je puis en faire autant. Je voudrais pourtant qu'il apprît qu'il est aussi nécessaire à un soldat de bien entendre le service d'une embuscade, qu'il l'est à un prêtre de savoir lire son bréviaire.

— Silence, Ludovic, dit Crawford; vous êtes un âne, mon ami, et vous ne sentez pas tout ce que vous devez au ciel pour en avoir reçu un tel neveu. Et maintenant, Quentin, mon cher ami, dites-moi si le roi a connaissance de la brave, noble et chrétienne résolution que vous avez prise? car dans la crise où il se trouve, le pauvre monarque a grand besoin de savoir sur qui il peut compter. S'il avait amené avec lui toute la brigade

de ses gardes.... Mais que la volonté du ciel s'accomplisse! Eh bien! dites-moi, le roi est-il instruit?

— Je ne puis trop vous le dire, répondit Quentin. Cependant j'ai assuré son savant astrologue, Martius Galeotti, que j'étais déterminé à garder le silence sur tout ce qui pourrait nuire au roi dans l'esprit du duc de Bourgogne. Je vous prie de m'excuser si je n'entre à cet égard dans aucun détail; et vous pouvez bien juger que j'ai été encore bien moins disposé à en donner à l'astrologue.

— Ah! ah! dit lord Crawford, effectivement je me rappelle qu'Olivier m'a dit que Galeotti a prophétisé très-fermement au roi la conduite que vous tiendriez; et je suis charmé de voir qu'il avait pour le faire une meilleure autorité que les astres.

— Lui prophétiser? s'écria le Balafré en riant; les astres lui ont-ils jamais dit que l'honnête Ludovic aidait une joyeuse commère, au Plessis, à dépenser les beaux ducats que le philosophe lui jette sur son giron?

— Paix donc, Ludovic, lui dit son capitaine; paix donc, brute que tu es. Si tu ne respectes pas mes cheveux gris, parce que je suis moi-même un vieux routier, respecte du moins la jeunesse et l'innocence de ton neveu, et ne nous fais plus entendre de pareilles sottises.

— Votre Honneur a le droit de dire ce que bon lui semble, répondit Ludovic; mais, sur ma foi! la seconde vue de Saunders Souplesaw, savetier à Glen-Houlakin, valait deux fois plus que le talent prophétique de ce Galeotti, Gallipotty, ou n'importe quel nom vous lui donniez. Saunders a prédit d'abord que tous les enfans de ma sœur mourraient un jour; et il a fait cette pré-

diction à l'instant de la naissance du plus jeune, qui est Quentin que voici ; or, Quentin mourra sans doute un jour, pour que la prophétie soit accomplie, et malheureusement elle l'est déjà à peu près, car, excepté lui, toute la couvée est partie. Il m'a prédit ensuite à moi-même que je ferais ma fortune par un mariage, ce qui arrivera sans doute aussi en temps convenable, puisque cela n'est pas encore arrivé; mais je ne sais trop ni quand ni comment. Enfin Saunders a prédit...

— A moins que cette prédiction ne vienne singulièrement à propos, Ludovic, dit lord Crawford, je vous prierai de nous en faire grace; il faut que vous et moi nous laissions à présent votre neveu, en adressant nos prières à Notre-Dame pour qu'elle le confirme dans ses bonnes intentions; car c'est une affaire dans laquelle un seul mot prononcé à la légère pourrait faire plus de mal que tout le parlement de Paris n'en pourrait réparer. Je vous donne ma bénédiction, mon garçon ; et ne vous pressez pas tant de songer à quitter notre corps, car il y aura avant peu de bons coups à donner en face du jour, et sans avoir d'embuscades à craindre.

— Je vous donne aussi ma bénédiction, mon neveu, dit Ludovic, car, puisque mon noble capitaine est satisfait, je le suis aussi, comme c'est mon devoir.

— Un instant, monseigneur, dit Quentin en tirant à part lord Crawford; je ne dois pas oublier de vous dire qu'il existe encore dans le monde quelqu'un qui a appris de moi des circonstances sur lesquelles la sûreté du roi exige que le secret soit gardé, et qui, n'ayant pas à remplir comme moi un devoir que m'imposent ma place et la reconnaissance, pourrait croire que l'obligation du silence ne s'étend pas sur elle.

— Sur *elle!* s'écria Crawford; pour le coup, s'il y a une femme dans le secret, que le ciel ait pitié de nous! car nous sommes encore en danger de naufrage.

— Ne le croyez pas, seigneur, répondit Durward; mais employez votre crédit auprès du comte de Crève cœur, pour qu'il me permette d'avoir une entrevue avec la comtesse Isabelle de Croye. C'est elle qui est instruite de mon secret, et je ne doute pas que je ne réussisse à la décider à le garder, comme moi-même, sur tout ce qui pourrait exciter le ressentiment du duc contre le roi Louis.

Le vieux commandant réfléchit assez long-temps, leva les yeux au plafond, les baissa vers le plancher, secoua la tête, et dit enfin : — Il y a dans tout cela quel que chose que je ne comprends pas. La comtesse Isabelle de Croye! Une entrevue avec une dame si distinguée par son rang, par sa naissance, par sa fortune! Et toi, jeune Écossais, n'ayant que la cape et l'épée, si sûr d'obtenir d'elle ce que tu veux lui demander! — Il faut que vous ayez une étrange confiance en vous-même, mon jeune ami, ou que vous ayez bien employé le temps pendant votre voyage. Mais, par la croix de saint André! je parlerai en votre faveur à Crèvecœur; et, comme il craint véritablement que la colère du duc ne le porte contre le roi à quelque extrémité déshonorante pour lui et pour la Bourgogne, je crois qu'il est assez probable qu'il consentira à votre demande, quoique, sur mon honneur, elle soit singulière.

A ces mots, et faisant un mouvement des épaules, le vieux lord sortit de l'appartement, suivi de Ludovic, qui, se modelant toujours sur son chef, et quoiqu'il ignorât ce qui venait de se passer entre celui-ci et Quen

tin, tâcha de prendre un air aussi important et aussi mystérieux que Crawford lui-même.

Au bout de quelques minutes, lord Crawford revint, mais sans être accompagné du Balafré. Le vieillard semblait dans un accès d'humeur bizarre : il riait, et, à ce qu'il paraissait, en dépit de lui-même; il avait un air goguenard qui agitait singulièrement les rides de ses traits naturellement rigides; il secouait en même temps la tête, et paraissait occupé de quelque chose qu'il ne pouvait s'empêcher de condamner, quoique cette même chose lui parût burlesque.

— Certes, mon jeune concitoyen, dit-il à Quentin, vous n'êtes pas dégoûté! Jamais la timidité ne vous empêchera de réussir auprès d'une belle. J'ai fait avaler votre proposition à Crèvecœur, quoiqu'elle fût pour lui comme un verre de vinaigre, car il m'a juré par tous les saints de la Bourgogne que, s'il ne s'agissait de l'honneur de deux princes et de la paix de deux états, vous ne verriez jamais seulement la trace d'un pied de la comtesse Isabelle sur le sable. S'il n'avait pas une dame, et une belle dame, je le soupçonnerais de vouloir rompre une lance lui-même pour cette captive. Peut-être pense-t-il à son neveu, le comte Étienne. Une comtesse! — Vous en faut-il donc de cet aloi? Mais allons, suivez-moi. Songez que votre entrevue avec elle doit être courte. D'ailleurs vous savez sans doute mettre à profit les instans. Ho! ho! ho! Sur ma foi, je n'ai pas la force de te gronder de ta présomption, tant elle me fait rire!

Les joues rouges comme de l'écarlate, offensé, déconcerté par les insinuations un peu brusques du vieux lord, piqué de voir que sa passion était regardée comme absurde et ridicule par quiconque avait du jugement et

de l'expérience, Durward suivit lord Crawford en silence au couvent des Ursulines, où la jeune comtesse était logée; et, en entrant dans le parloir, ils y trouvèrent le comte de Crèvecœur.

— Eh bien! jeune homme, dit le comte à Quentin d'un ton sévère, il paraît qu'il faut que vous voyiez encore une fois la belle compagne de votre expédition romanesque.

— Oui, monsieur le comte, répondit Quentin, et, qui plus est, il faut que je la voie sans témoins.

— Il n'en sera rien, s'écria Crèvecœur. Je vous en fais juge, lord Crawford. Cette jeune dame, la fille de mon ancien ami, de mon compagnon d'armes, la plus riche héritière de la Bourgogne, a avoué une sorte de...; qu'allais-je dire? en un mot, elle est folle, et votre jeune archer est un fat présomptueux. Ils ne se verront pas sans témoins.

— En ce cas, je ne dirai pas un seul mot à la comtesse, car je ne lui parlerai pas en votre présence, s'écria Quentin transporté de joie. Quelque présomptueux que je sois, ce que vous venez de m'apprendre surpasse de beaucoup ce que j'aurais osé espérer.

— Il a raison, mon cher ami, dit Crawford au comte, et votre langue a marché plus vite que la prudence n'aurait dû le lui permettre. Mais, puisque vous me faites juge de l'affaire, je vous dirai qu'il y a une bonne et forte grille qui divise le parloir. Je vous conseille donc de vous y fier, et qu'ils fassent ce qu'ils pourront avec leur langue. Corbleu! la vie d'un roi et celle de plusieurs milliers d'hommes doivent-elles être mises en balance avec ce que deux jeunes gens pourront se souffler dans l'oreille l'un de l'autre pendant une couple de minutes?

A ces mots, il entraîna Crèvecœur hors de l'appartement; et le comte, le suivant presque malgré lui, sortit en jetant des regards courroucés sur le jeune archer.

Ils étaient à peine partis, que la comtesse Isabelle parut de l'autre côté de la grille. Dès qu'elle vit que Quentin était seul dans le parloir, elle s'arrêta et resta les yeux baissés pendant quelques secondes.

— Et pourquoi me montrerais-je ingrate, dit-elle enfin, parce que certaines gens ont conçu des soupçons injustes? Mon protecteur! mon sauveur! puis-je dire; au milieu de tous les dangers que j'ai courus, mon fidèle et constant ami!

Tout en parlant ainsi, elle s'avançait vers lui, et elle lui tendit la main à travers la grille. Elle ne fit même aucun effort pour la retirer, tandis qu'il la couvrait de baisers et qu'il la mouillait de larmes. Elle se borna à lui dire : — Si nous devions nous revoir encore, Durward, je ne vous permettrais pas cette folie.

Si l'on fait attention aux périls dont Quentin l'avait préservée; si l'on réfléchit qu'il avait été dans le fait son unique, son fidèle et zélé défenseur, mes lectrices, quand même il se trouverait parmi elles de belles comtesses et de riches héritières, pardonneront à Isabelle cette dérogation à sa dignité.

Elle dégagea pourtant enfin sa main de celles de Durward, s'éloigna d'un pas de la grille, et lui dit d'un ton fort embarrassé : — Eh bien! qu'avez-vous à me demander? car vous avez une demande à me faire; je l'ai appris du vieux lord écossais, qui est venu ici il y a quelques instans avec mon cousin Crèvecœur. Si elle est raisonnable, si elle est telle que la pauvre Isabelle puisse l'accorder sans manquer à son devoir et à son

honneur, vous ne devez pas craindre d'être refusé. Mais ne vous pressez pas trop de parler, ajouta-t-elle en jetant autour d'elle un regard craintif; songez à ne rien dire qui puisse être interprété à notre désavantage si l'on nous entendait.

— Ne craignez rien, noble dame, répondit Quentin douloureusement : ce n'est pas ici que je puis oublier la distance que le destin a placée entre nous, et vous exposer à la censure de vos fiers parens comme l'objet de l'amour le plus dévoué d'un homme plus pauvre et moins puissant qu'ils ne le sont. Que cette idée passe, comme un rêve de la nuit, pour tout le monde, excepté pour un cœur où, tout rêve qu'elle est, elle tiendra la place de toutes les réalités.

— Silence ! silence ! s'écria Isabelle à demi-voix, par intérêt pour vous, par égard pour moi, ne parlez pas ainsi. Dites-moi plutôt ce que vous avez à me demander.

— Un généreux pardon pour un homme qui, dans des vues d'égoïsme, s'est conduit envers vous en ennemi.

— Je crois que je pardonne à tous mes ennemis. Mais, ô Durward, au milieu de quelles scènes votre fermeté et votre présence d'esprit m'ont-elles sauvée ! Cette salle ensanglantée ! ce bon évêque ! ce n'est qu'hier que j'ai appris toutes les horreurs dont je fus le témoin insensible !

— Oubliez-les, dit Quentin, qui remarqua que les vives couleurs dont les joues d'Isabelle avaient été couvertes pendant cet entretien faisaient place à une pâleur mortelle ; ne jetez pas les yeux en arrière ; regardez en avant avec le courage que doivent avoir ceux qui voyagent sur une route dangereuse. Écoutez-moi ; vous

plus que personne, vous avez le droit de faire connaître Louis pour ce qu'il est véritablement, de le proclamer un politique fourbe et astucieux. Mais, si vous l'accusez de vous avoir encouragée à fuir de Bourgogne, et surtout d'avoir concerté une trahison pour vous faire tomber entre les mains de de la Marck, vous causerez probablement le détrônement ou même la mort du roi; et, dans tous les cas, vous occasionerez entre la France et la Bourgogne la guerre la plus sanglante que ces deux pays aient jamais eue à soutenir l'un contre l'autre.

— A Dieu ne plaise que je sois cause de tels malheurs, s'il est possible de les éviter! Quand même je pourrais me livrer à quelques idées de vengeance, le moindre désir de votre part m'y ferait renoncer. Est-il possible que je conserve plus de souvenir des torts de Louis, que des services inappréciables que vous m'avez rendus? Mais comment faire? Lorsque je serai appelée devant mon souverain, le duc de Bourgogne, il faut que je garde le silence ou que je dise la vérité. Si je refuse de parler, on m'accusera d'opiniâtreté : et vous ne voudriez pas me voir me souiller d'un mensonge.

— Non certainement! mais, quand vous aurez à parler, ne dites de Louis que ce que vous savez personnellement et par vous-même être la vérité. Si vous êtes obligée de faire mention de ce que d'autres vous ont appris, n'en parlez que comme de rapports; quelque croyables qu'ils puissent vous paraître, n'y donnez pas crédit en semblant y ajouter foi; n'assurez rien qui ne soit à votre connaissance personnelle. Le conseil d'état de Bourgogne ne peut refuser à un monarque la justice qu'on accorde en mon pays au dernier des accusés : on

doit le regarder comme innocent, jusqu'à ce que l'accusation portée contre lui soit démontrée par des preuves directes et suffisantes. Or, pour prouver les faits qui ne sont pas à votre connaissance personnelle, il faudra qu'on rapporte d'autres preuves que des ouï-dire.

— Je crois que je vous comprends, dit la comtesse.

— Je vais m'expliquer encore plus clairement, dit Quentin; et il commença à lui rendre ses préceptes plus intelligibles par des exemples; mais, au milieu de l'explication, la cloche du couvent sonna.

— Ce signal nous avertit qu'il faut nous séparer, dit la comtesse; nous séparer pour toujours! Mais ne m'oubliez pas, Durward; je ne vous oublierai jamais. Vos fidèles services.....

Elle ne put lui en dire davantage, mais elle lui tendit encore la main; il la pressa de nouveau sur ses lèvres, et je ne sais comment il arriva qu'en voulant la retirer, la comtesse approcha tellement son visage de la grille, que Quentin osa imprimer son dernier adieu sur sa bouche. Isabelle ne le gronda pas, peut-être n'en eut-elle pas le temps, car, au même instant, Crèvecœur et Crawford, qui avaient été placés dans un réduit secret d'où ils avaient tout vu sans pouvoir rien entendre, entrèrent à la hâte dans le parloir, le premier bouillant de colère, et courant plutôt qu'il ne marchait; l'autre le retenant en riant.

— Dans votre chambre, jeune dame! dans votre chambre! cria le comte à Isabelle, qui, baissant son voile, se retira avec précipitation; et vous mériteriez qu'on vous enfermât dans une cellule, avec du pain et de l'eau pour toute nourriture. Quant à vous, mon

beau monsieur, qui êtes si malavisé, le temps viendra où les intérêts des rois et des royaumes n'auront rien de commun avec des gens comme vous, et l'on vous apprendra quel châtiment mérite l'audace d'un mendiant qui ose lever les yeux sur.....

— Paix ! paix ! en voilà bien assez ! pas un mot de plus ! s'écria le vieux lord ; et vous, Quentin, silence ! je vous l'ordonne, retournez dans votre appartement. Sire comte de Crèvecœur, ne prenez pas un ton si méprisant : Quentin Durward est aussi bon gentilhomme que le roi, comme disent les Espagnols ; seulement il n'est pas aussi riche ; il est aussi noble que moi, et je suis le chef de mon nom : ce n'est pas à nous qu'il convient de parler de châtiment pour oser.....

— Milord ! milord ! s'écria Crèvecœur avec impatience, l'insolence de ces mercenaires étrangers est passée en proverbe ; et vous, qui êtes leur chef, vous devriez la réprimer au lieu de l'encourager.

— Il y a cinquante ans que je commande les archers de la garde, comte de Crèvecœur ; je n'ai jamais eu besoin des conseils d'aucun Français ni d'aucun Bourguignon ; et, sauf votre bon plaisir, je compte m'en passer tant que je conserverai cette place.

— Fort bien, milord, fort bien, votre rang et votre âge vous donnent des privilèges. Quant à ces jeunes gens, je veux bien oublier le passé, attendu que je prendrai de bonnes mesures pour qu'ils ne se revoient jamais.

— Ne promettez pas cela sur le salut de votre ame, Crèvecœur : des montagnes, dit-on, peuvent se rencontrer ; et pourquoi des créatures vivantes qui ont des jambes, et de l'amour pour mettre ces jambes en mou-

vement, ne se rencontreraient-elles pas? Ce baiser était bien tendre, Crèvecœur; il me semble de mauvais augure.

— Vous voulez encore mettre ma patience à l'épreuve, milord; mais je ne vous donnerai pas cet avantage sur moi. Écoutez! j'entends la cloche du château: elle convoque le conseil. Dieu seul peut prévoir l'issue de ce qui va se passer.

— L'issue, comte! je puis vous la prédire. C'est que, si l'on se porte à quelque acte de violence contre la personne du roi, quoique ses amis soient en bien petit nombre, et entourés par ses ennemis, il ne succombera ni seul, ni sans vengeance. Mon plus grand regret, c'est que Sa Majesté m'ait expressément défendu de prendre des mesures pour me préparer à une telle issue.

— Prévoir de tels malheurs, milord, c'est le plus sûr moyen de les occasioner. Obéissez aux ordres de votre maître; ne donnez pas un prétexte à la violence en vous offensant trop facilement, et vous verrez que la journée se passera plus paisiblement que vous ne le présumez.

CHAPITRE XXXII.

L'ENQUÊTE.

« Croyez-vous m'abuser par votre déférence ?
» Vous fléchissez encor le genou devant moi ;
» Mais votre cœur s'élève au-dessus de son roi. »

SHAKSPEARE. *Richard II.*

Au premier son de la cloche qui appelait au conseil les principaux seigneurs bourguignons, et le très-petit nombre de pairs de France qui avaient accompagné le roi à Péronne, le duc Charles, suivi d'un détachement de ses gardes, armés de haches et de pertuisanes, se rendit à la tour d'Herbert, dans le château de Péronne.

Louis, qui s'attendait à cette visite, se leva en voyant entrer le duc, fit deux pas au-devant de lui, et l'attendit debout, avec un air de dignité qu'il savait parfaitement prendre quand il le jugeait nécessaire, en dépit de son costume peu soigné, et de la familiarité habi-

tuelle de ses manières. Son maintien calme, en ce moment de crise, produisit évidemment quelque effet sur son rival. Il était entré dans l'appartement d'un pas brusque et précipité ; mais, en voyant le sang-froid de Louis, sa démarche prit un caractère plus convenable à un grand vassal qui paraissait en présence de son seigneur suzerain. Il semblait que le duc avait formé la résolution de traiter Louis, du moins dans les premiers momens, avec le cérémonial dû à son rang élevé ; mais il était évident en même temps qu'en agissant ainsi, il ne lui en coûtait pas peu pour contraindre son impétuosité naturelle, et qu'à peine pouvait-il réprimer le ressentiment et la soif de vengeance qui enflammaient son cœur : aussi, quoiqu'il s'efforçât d'accomplir à l'extérieur les actes ordinaires de déférence et de respect, et d'en emprunter le langage, son visage changeait de couleur à chaque instant. Sa voix était rauque, — son ton brusque, — ses accens entrecoupés ; — tous ses membres tremblaient, comme s'il eût été impatienté du frein qu'il s'imposait lui-même ; — il fronçait les sourcils ; — il se mordait les lèvres jusqu'au sang. — Tous ses regards, tous ses mouvemens annonçaient le plus violent des princes en proie à un de ses plus terribles accès de fureur.

Le roi vit d'un œil serein la guerre que se livraient les passions impétueuses de Charles ; car, quoique les regards du duc lui donnassent un avant-goût de l'amertume de la mort, qu'il craignait et comme homme et comme pécheur, cependant il avait résolu, en pilote habile et expérimenté, de ne pas céder à la peur, et de ne pas abandonner le gouvernail tant qu'il lui resterait quelque espérance de sauver le navire. Lorsque le duc, d'une voix

brusque, lui eut fait quelques excuses sur l'ameublement un peu mesquin de son appartement, il lui répondit, en souriant, qu'il n'avait pas à se plaindre, puisque la tour d'Herbert n'avait pas encore été pour lui une résidence aussi fâcheuse qu'elle l'avait été pour un de ses ancêtres.

— Ah! dit le duc, on vous a donc raconté la tradition? — Oui.... — C'est ici qu'il fut tué; mais il ne le fut que parce qu'il refusa de prendre le froc, et de finir ses jours dans un monastère.

— Il fit une folie, dit Louis en affectant un air d'insouciance; car il subit la mort d'un martyr, et il n'eut pas le mérite de devenir un saint.

— Je viens, dit alors le duc, prier Votre Majesté d'assister à un grand conseil dans lequel il va être délibéré sur divers objets importans qui intéressent également la France et la Bourgogne. Vous allez donc m'y suivre, c'est-à-dire si tel est votre bon plaisir.

— Beau cousin, répondit le roi, ne forcez jamais la courtoisie au point de prier, quand vous pouvez si hardiment commander. Allons au conseil, puisque tel est votre bon plaisir. Notre cortège n'est pas brillant, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur le petit nombre de serviteurs qui étaient près de lui, et qui s'apprêtaient à le suivre; mais vous vous chargerez de briller pour nous deux.

Précédés par Toison-d'Or, chef des hérauts de Bourgogne, les deux princes sortirent de la tour du comte Herbert, et traversèrent la cour du château. Louis remarqua qu'elle était remplie d'hommes d'armes, et des gardes-du-corps du duc, tous sous les armes, et magnifiquement équipés. Ils entrèrent dans la salle du con-

seil, située dans un bâtiment plus moderne que celui que Louis avait habité. Elle était dans un état évident de dégradation, mais on y avait fait quelques dispositions à la hâte pour la rendre plus digne de l'assemblée solennelle qui allait s'y réunir. Deux trônes avaient été placés sous le même dais, et le trône destiné au roi était plus élevé de deux marches que celui que le duc devait occuper. Plus bas, à droite et à gauche, étaient une vingtaine de sièges préparés pour les principaux seigneurs de la cour des deux princes ; de sorte que lorsque l'assemblée fut formée, elle semblait présidée par l'individu même qu'elle était en quelque sorte convoquée pour juger.

Ce fut peut-être pour faire disparaître plus promptement cette contradiction entre les apparences et la réalité, que le duc, ayant légèrement salué le roi, ouvrit brusquement la séance ainsi qu'il suit :

— Mes bons vassaux, mes fidèles conseillers, vous n'ignorez pas combien de troubles se sont élevés dans nos domaines, tant du temps de notre père que du nôtre, combien on a vu de rébellions de vassaux contre leurs suzerains, de sujets contre leur prince ; et tout récemment nous avons eu la plus forte preuve de l'excès auquel ces désordres se sont portés de nos jours, par la fuite scandaleuse de la comtesse Isabelle de Croye et de la comtesse Hameline sa tante, pour se réfugier dans les états d'une puissance étrangère, renonçant ainsi à la foi qu'elles nous devaient, et encourant la forfaiture de leurs fiefs : un exemple bien plus déplorable, bien plus affreux, le meurtre sanguinaire et sacrilège de notre frère et allié chéri l'évêque de Liège, et de la rébellion de cette ville perfide que nous avions traitée avec trop d'indul-

gence lors de sa dernière insurrection. Nous sommes informés que ces événemens fâcheux peuvent s'attribuer non-seulement à la folie et à l'inconséquence de deux femmes, et à la présomption de quelques bourgeois fiers de leurs richesses, mais aux intrigues d'une cour étrangère, aux pratiques d'un voisin puissant, de qui, si des services rendus méritent d'être payés en même monnaie, la Bourgogne ne devait attendre que l'amitié la plus sincère et la plus dévouée. Si ces faits viennent à être prouvés, continua le duc en grinçant les dents et en pressant fortement du talon le tapis qui couvrait les marches de son trône, quelle considération pourra nous empêcher, les moyens en étant en notre pouvoir, de prendre des mesures pour arrêter une bonne fois le cours des maux qui débordent sur nous chaque année, et pour en fermer la source?

Le duc avait commencé son discours d'un ton assez modéré, mais en le terminant il éleva la voix avec plus de chaleur, et il en prononça la dernière phrase avec un accent qui fit trembler tous les conseillers, et pâlir un instant les joues du roi. Mais Louis rappela sur-le-champ tout son courage, et adressa à son tour la parole au conseil, d'un air qui annonçait tant d'aisance et de sang-froid, que le duc, quoiqu'il parût désirer de l'interrompre et de l'arrêter, reconnut lui-même qu'il ne pouvait le faire sans blesser les lois du décorum.

— Nobles de France et de Bourgogne, dit le roi, chevaliers du Saint-Esprit et de la Toison-d'Or, puisqu'un roi doit plaider sa cause en accusé, il ne peut désirer de meilleurs juges que la fleur de la noblesse et l'orgueil de la chevalerie. Notre beau cousin de Bourgogne n'a fait que rendre plus obscure la querelle qui nous divise, en

s'abstenant par courtoisie de l'exposer en termes précis. Moi, qui n'ai pas de raisons pour observer la même délicatesse, et dont la situation d'ailleurs ne me permet peut-être pas de le faire, je vous demande la permission de vous parler plus clairement. C'est NOUS, messieurs, NOUS, son seigneur suzerain, son allié, son parent, que notre cousin, dont de malheureuses circonstances ont égaré le jugement et aigri le caractère, charge de l'accusation odieuse d'avoir porté ses vassaux à lui manquer de foi, encouragé les habitans de Liège à la révolte, et excité le proscrit Guillaume de la Marck à commettre le plus barbare et le plus sacrilège des meurtres. Nobles de France et de Bourgogne, je pourrais en appeler aux circonstances dans lesquelles je me trouve, comme étant en elles-mêmes une justification complète de cette accusation. Doit-on supposer, s'il me reste le bon sens d'un être doué de raison, que je me sois livré sans réserve au pouvoir du duc de Bourgogne, dans un moment où je me rendais coupable envers lui d'une trahison qui ne pouvait manquer de se découvrir, et qui, une fois découverte, me laissait sans défense, comme je le suis, entre les mains d'un prince justement courroucé? La folie d'un homme qui se coucherait sur une mine après avoir allumé la mèche qui va en causer la soudaine explosion, serait sagesse en comparaison de la mienne. Je ne doute pas que, parmi les auteurs des horribles attentats commis à Schonwaldt, il ne se soit trouvé des misérables qui aient abusé de mon nom; mais dois-je en être responsable, quand je ne leur ai pas donné le droit de s'en servir? Si deux femmes insensées, poussées par quelque cause romanesque de mécontentement, ont cherché un refuge à ma cour, s'ensuit-il que je les aie

engagées à le faire? Lorsqu'on connaîtra à fond cette affaire, on verra que, puisque les lois de l'honneur et de la chevalerie ne me permettaient pas de les renvoyer prisonnières à la cour de Bourgogne, ce que je crois qu'aucun de ceux qui portent le collier de ces ordres ne m'eût conseillé, j'en suis venu autant que possible au même point, en les plaçant entre les mains d'un vénérable père en Dieu, qui est maintenant un saint dans le ciel (Ici Louis parut fort affecté, et porta son mouchoir à ses yeux.); entre les mains, dis-je, d'un membre de ma propre famille, encore plus intimement lié à celle de Bourgogne; d'un homme à qui sa situation, son rang élevé dans l'Eglise, et, hélas! ses nombreuses vertus, donnaient le droit d'être le protecteur, pendant un certain temps, de deux femmes abusées, et de se rendre médiateur entre elles et leur seigneur suzerain. Je dis donc que les seules circonstances qui, dans l'opinion que notre frère de Bourgogne s'est formée trop à la hâte de cette affaire, semblent donner lieu à d'injustes soupçons contre moi, sont de nature à pouvoir s'expliquer par les motifs les plus purs et les plus honorables; j'ajoute que je défie qu'on rapporte la moindre preuve probable des accusations injurieuses qui, indisposant mon frère contre un monarque venu à sa cour dans la pleine confiance de l'amitié, l'ont porté à changer sa salle de conseil en tribunal, et son château hospitalier en prison.

— Sire! Sire! s'écria Charles dès que le roi eut cessé de parler, si vous vous trouvez ici dans un moment qui coïncide si malheureusement avec l'exécution de vos projets, je ne puis l'expliquer qu'en supposant que ceux qui font leur métier de tromper les autres se trompent

quelquefois merveilleusement eux-mêmes. L'ingénieur est quelquefois tué par le pétard qu'il a préparé. Quant à ce qui doit suivre, cela dépendra du résultat de cette enquête solennelle. Qu'on amène ici la comtesse Isabelle de Croye.

Isabelle arriva entre l'abbesse du couvent des Ursulines et la comtesse de Crèvecœur, qui avait reçu les ordres de son mari à cet effet. Dès qu'elle fut arrivée, Charles s'écria, avec la dureté de voix et de manière qui lui était habituelle : — Ainsi donc, vous voilà, belle princesse! vous qui pouviez à peine respirer quand vous aviez à répondre à nos ordres justes et raisonnables, vous avez trouvé assez d'haleine pour faire une course telle que n'en a jamais fait une biche poursuivie par des chasseurs. Que pensez-vous de la belle œuvre que vous avez faite? Vous applaudissez-vous d'avoir presque occasioné une guerre entre deux grands princes et deux états puissans, pour votre figure de poupée?

La publicité de cette scène, la violence et les sarcasmes de Charles, firent un tel effet sur l'esprit d'Isabelle, qu'elle se trouva hors d'état d'exécuter la résolution qu'elle avait formée de se jeter aux pieds du duc pour le supplier de prendre possession de ses biens, et lui permettre de se retirer dans un cloître. Elle resta immobile comme une femme qui, surprise par un orage, et entendant le tonnerre gronder de tous côtés autour d'elle, s'arrête épouvantée, craignant, si elle fait un seul pas, d'attirer la foudre sur sa tête.

La comtesse de Crèvecœur, dont le courage était égal à sa naissance, et sa beauté remarquable encore dans son âge mûr, crut devoir prendre la parole.

— Monseigneur, dit-elle au duc, ma belle cousine est

sous ma protection. Je sais mieux que Votre Altesse comment des femmes doivent être traitées, et nous nous retirerons à l'instant si vous ne prenez un autre ton, et si vous n'employez, en nous parlant, un langage plus convenable à notre rang et à notre sexe.

Le duc partit d'un grand éclat de rire. — Crèvecœur! s'écria-t-il, phénix des maris, tu as fait de ta comtesse une maîtresse femme; mais ce n'est pas mon affaire. Qu'on donne un siège à cette jeune innocente. Bien loin d'avoir du ressentiment contre elle, j'ai dessein de lui accorder de nouvelles graces et de nouveaux honneurs. Asseyez-vous, la belle, et dites-nous quel démon vous avait possédée quand vous vous êtes décidée à fuir votre pays natal, et à courir les champs en damoiselle aventurière.

Avec beaucoup de peine, et non sans de fréquentes interruptions, Isabelle avoua qu'étant complétement décidée à ne pas consentir à un mariage que le duc de Bourgogne lui avait proposé, elle avait espéré pouvoir obtenir la protection de la cour de France.

— Et celle du monarque français, ajouta Charles. Vous en étiez sans doute bien assurée d'avance? — Du moins je croyais l'être, répondit Isabelle, sans quoi je n'aurais pas fait une démarche si décidée.

En ce moment Charles regarda Louis avec un sourire plein d'une amertume inexprimable; mais la fermeté du roi ne se démentit pas; on put seulement remarquer que ses lèvres étaient plus pâles que de coutume.

— Mais je ne pouvais juger des intentions du roi Louis à mon égard, continua la jeune comtesse, que d'après ce que m'en avait dit ma malheureuse tante, la comtesse Hameline; et elle n'avait elle-même fondé son opi-

nion à cet égard que sur les assertions et les insinuations de misérables que j'ai reconnus ensuite pour être les traîtres les plus vils, les créatures les plus indignes de foi du monde entier. — Elle exposa alors en peu de mots ce qu'elle avait appris des trahisons de Marton et d'Hayraddin, et elle ajouta qu'elle ne doutait pas que le frère aîné de ce dernier, Zamet Maugrabin, qui avait été le premier à leur conseiller de fuir, ne fût capable de toute espèce de perfidies, et de se faire passer pour un agent du roi de France, sans avoir aucun droit à cette qualité.

Après une pause d'un instant, elle reprit son histoire, et la conduisit très-brièvement depuis l'instant où elle avait quitté le territoire de la Bourgogne avec sa tante, jusqu'à la prise du château de Schonwaldt, et sa rencontre avec le comte de Crèvecœur.

Le silence le plus profond régna dans la salle quand elle eut fini sa narration aussi brève que peu suivie; et le duc de Bourgogne, fixant sur le plancher ses yeux courroucés, restait dans l'attitude d'un homme qui cherche un prétexte pour se livrer sans contrainte à sa colère, et qui s'irrite de n'en trouver aucun assez plausible pour se justifier, même à ses propres yeux.

—La taupe, dit-il enfin en jetant un regard sur Louis, n'en creuse pas moins certainement sa demeure souterraine sous nos pieds, quoique nos yeux ne puissent la suivre dans tous ses mouvemens. Cependant je voudrais que le roi Louis voulût bien nous dire pourquoi il a reçu ces dames à sa cour, si elles ne s'y sont pas rendues sur son invitation.

— Je ne les ai pas reçues à ma cour, beau cousin, répondit le roi : je ne les ai vues qu'en particulier, par compassion, et j'ai saisi la première occasion pour les

placer sous la protection du respectable évêque, votre propre allié. Que Dieu daigne lui être favorable! Ce digne prélat était plus capable que moi et qu'aucun prince séculier, de concilier la protection due à des fugitives avec la foi due à un prince allié dont elles avaient fui les domaines. Je demande hardiment à cette jeune dame si elles ont trouvé beaucoup de cordialité dans l'accueil qu'elles ont reçu de moi; s'il n'a pas été, au contraire, de nature à leur faire exprimer le regret d'avoir fait de ma cour leur lieu de refuge.

— Il fut si loin d'être cordial, répondit Isabelle, que je doutai qu'il fût possible que Votre Majesté nous eût fait inviter à nous rendre à sa cour, comme nous en avaient assurées ceux qui se prétendaient vos agens; puisque, en supposant qu'ils eussent été autorisés, il aurait été difficile de concilier la conduite de Votre Majesté avec ce que nous avions droit d'attendre d'un roi, d'un chevalier, d'un simple gentilhomme.

La jeune comtesse, en parlant ainsi, jetait au roi un coup d'œil qui semblait lui adresser un reproche; mais le cœur de Louis était à l'épreuve d'une semblable attaque. Au contraire, parcourant des yeux le cercle qui l'entourait, en étendant le bras avec un geste de satisfaction, il sembla faire un appel triomphant à tous ceux qui étaient présens, comme pour leur demander si la réponse de la comtesse n'était pas un témoignage irrésistible de son innocence.

Cependant le duc de Bourgogne jeta sur lui un sombre regard, qui semblait dire que s'il était, jusqu'à certain point, réduit au silence, il s'en fallait de beaucoup qu'il fût satisfait. Se tournant ensuite vers la comtesse, il lui dit d'un ton brusque: — Dans ce récit de tous vos

voyages, belle jouvencelle, vous ne nous avez rien dit de vos aventures amoureuses? Ah! déjà rougir! Ne s'est-il pas trouvé certains chevaliers de la forêt qui ont tenté d'apporter une interruption à votre voyage? Cet incident est déjà parvenu à mes oreilles, et nous verrons tout à l'heure s'il n'est pas possible d'en tirer parti. Dites-moi, roi Louis, pour empêcher cette belle Hélène de Troye ou de Croye, de semer encore la zizanie parmi les rois, ne serait-il pas à propos de la pourvoir d'un mari?

Le roi savait d'avance quelle proposition désagréable il allait probablement entendre, cependant il donna un assentiment calme et silencieux à ce que le duc venait de dire. Mais Isabelle, voyant qu'elle allait être poussée à l'extrémité, s'arma d'un nouveau courage. Elle quitta le bras de la comtesse de Crèvecœur sur lequel elle s'était appuyée jusqu'alors, s'avança d'un air timide et plein de dignité; et, s'agenouillant devant le trône du duc, elle lui dit avec assez de fermeté :

— Noble duc de Bourgogne, mon seigneur suzerain, je reconnais la faute que j'ai commise en quittant vos domaines sans votre gracieuse permission, et je me soumets humblement à tel châtiment qu'il vous plaira de m'imposer. Je mets à votre disposition mes terres et mes châteaux; je demande seulement à votre générosité, par égard pour la mémoire de mon père, de m'accorder ce qui sera indispensable pour assurer l'admission du dernier rejeton de la famille de Croye dans un couvent où elle puisse passer le reste de sa vie.

— Que pensez-vous, Sire, de la requête de cette jeune personne? demanda le duc à Louis.

— Je pense, répondit le roi, que c'est une humble et sainte demande, inspirée sans doute par cette grace

divine à laquelle on ne doit ni se refuser, ni résister.

— L'humble sera exalté, s'écria Charles. Relevez-vous, comtesse Isabelle; nous vous voulons plus de bien que vous ne vous en voulez à vous-même. Nous n'avons dessein ni de séquestrer vos biens, ni de diminuer vos honneurs. Au contraire nous voulons augmenter les uns, et élever encore davantage les autres.

—Hélas! monseigneur, répondit Isabelle, ce sont vos bontés mêmes que je crains. Je les crains plus que votre déplaisir, puisque ce sont elles qui me forcent....

— Par saint Georges de Bourgogne! s'écria le duc; nos volontés seront-elles contrariées, nos ordres méprisés à chaque instant? Relevez-vous, vous dis-je, ma mignonne, et retirez-vous pour le présent. Quand nous aurons le temps de penser à vous, nous arrangerons les choses de telle sorte que, tête-saint-gris! il faudra que vous obéissiez, ou nous verrons.

Malgré cette réponse sévère, Isabelle restait à ses pieds, et son opiniâtreté aurait probablement porté le duc à lui parler encore plus durement, si la comtesse de Crèvecœur, qui connaissait l'humeur de ce prince beaucoup mieux que sa jeune parente, ne se fût avancée pour la relever, et ne l'eût emmenée hors de la salle du conseil. On fit alors comparaître Quentin Durward. Il se présenta devant le roi et le duc avec cette aisance, aussi éloignée d'une réserve timide que d'une hardiesse présomptueuse, qui convient à un jeune homme bien né et bien élevé, sachant rendre honneur et respect à qui de droit, sans se laisser éblouir ou intimider par la présence de ceux qu'il honore et qu'il respecte. Son oncle lui avait fourni les moyens de se montrer de nouveau avec les armes et l'uniforme des archers de la garde

écossaise; et ses traits, son air, tout son extérieur, faisaient encore valoir son costume splendide. Sa grande jeunesse inspirait aussi à tous les conseillers des préventions favorables. Aucun d'eux ne pouvait croire qu'un roi doué de tant de sagacité eût choisi un si jeune homme pour confident de ses intrigues politiques; et c'était ainsi que Louis trouvait souvent de grands avantages dans le choix singulier qu'il faisait de ses agens, en les prenant à un âge et dans un rang où l'on ne se serait pas attendu à les trouver.

D'après l'ordre du duc, sanctionné par celui de Louis, Quentin se mit à faire la relation de son voyage avec les dames de Croye jusqu'aux environs de Liège, commençant par répéter les instructions du roi, qui le chargeait de les conduire en sûreté au château de l'évêque.

—Et vous avez fidèlement exécuté mes ordres? demanda le roi.

—Oui, sire, répondit Durward.

—Vous oubliez une circonstance, dit le duc, vous avez été attaqué près de Tours, dans la forêt, par deux chevaliers errans.

— Il ne me convient ni de parler de cet incident, ni de me le rappeler, répondit le jeune archer en rougissant avec modestie.

—Mais *moi*, dit le duc d'Orléans, il ne convient pas que je l'oublie. Ce jeune homme a rempli sa mission avec intrépidité, et il a exécuté ses devoirs d'une manière dont je me souviendrai long-temps. Viens me trouver dans mon appartement, jeune archer, quand cette affaire sera terminée, et tu verras que je n'ai pas oublié ta bravoure. Je suis charmé de voir que ta modestie soit égale à ton courage.

—Viens me voir aussi, lui dit Dunois : j'ai un casque à te donner, car je crois que je t'en dois un.

Quentin les salua avec respect, et l'on reprit son interrogatoire. Sur la demande du duc, il produisit les instructions qu'il avait reçues par écrit.

— Avez-vous suivi ces instructions à la lettre? lui demanda le duc.

—Non, monseigneur. Elles me prescrivaient, comme vous pouvez le voir, de traverser la Meuse près de Namur, et cependant j'ai côtoyé la rive gauche, comme m'offrant la route la plus courte et la plus sûre pour arriver à Liège.

— Et pourquoi ce changement?

— Parce que la fidélité de mon guide commençait à me devenir suspecte.

— Maintenant, reprit le duc, fais bien attention aux questions que je vais te faire. Réponds-y avec vérité, et ne crains le ressentiment de qui que ce soit. Mais si tu biaises ou que tu tergiverses le moins du monde dans tes réponses, je te ferai suspendre par une chaîne de fer au haut du clocher de l'église du marché, et tu auras à appeler la mort long-temps avant qu'elle daigne t'écouter.

Un profond silence s'ensuivit; enfin, ayant donné au jeune homme, à ce qu'il lui parut, le temps de bien réfléchir à la situation dans laquelle il se trouvait, Charles lui demanda qui était son guide, qui le lui avait donné, et pourquoi il lui était devenu suspect.

Quentin répondit à la première question en nommant Hayraddin Maugrabin, le Bohémien; à la seconde, que ce guide avait été donné par Tristan l'Ermite; et pour répondre à la troisième, il raconta tout ce qui

s'était passé au couvent de franciscains près de Namur; comment le Bohémien en avait été chassé; par quels motifs il s'était déterminé à le suivre, et comment il avait entendu son entretien avec un lansquenet de Guillaume de la Marck, entretien dont le but était d'arranger un plan pour surprendre les deux dames voyageant sous sa protection.

— Et ces scélérats...? Mais fais bien attention, dit le duc, que ta vie dépend de ta véracité. Ces scélérats ont-ils dit qu'ils étaient autorisés par le roi, par le roi Louis de France ici présent, à tramer ce plan de surprise pour s'emparer de la personne de ces deux dames?

— Quand ces infames coquins l'auraient dit, répliqua Durward, je n'en aurais dû rien croire, puisque j'avais les paroles du roi lui-même à opposer aux leurs.

Le roi, qui avait écouté jusqu'alors avec la plus grande attention, ne put s'empêcher, en entendant la réponse de Durward, de respirer fortement, comme un homme dont la poitrine est soulagée tout à coup d'un poids qui l'oppressait. Le duc parut encore déconcerté et mécontent; et, revenant à la charge, il demanda de nouveau à Quentin s'il n'avait pas compris, d'après la conversation de ces misérables, que le complot qu'ils tramaient avait la sanction du roi Louis.

— Je n'ai rien entendu qui pût m'autoriser à vous répondre affirmativement, répondit Quentin, qui, quoique intérieurement convaincu qu'Hayraddin n'avait agi que d'après les ordres secrets de Louis, croyait pourtant que son devoir ne lui permettait pas de faire connaître ses soupçons; — et je vous répète, ajouta-t-il, que, quand même j'aurais entendu de pareils scélérats faire une telle assertion, leur témoignage n'aurait pas

eu pour moi le moindre poids auprès des instructions positives que j'avais reçues du roi lui-même.

— Tu es un fidèle messager, dit le duc avec un sourire amer; et j'ose dire qu'en obéissant si bien aux instructions du roi, tu as trompé son attente d'une manière qui aurait pu te coûter cher si les événemens subséquens n'avaient donné à ta fidélité aveugle l'apparence d'un bon office.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur, répliqua Durward avec fermeté. Tout ce que je sais, c'est que mon maître le roi Louis m'a donné ordre de protéger ces dames, et que j'ai agi en conséquence, tant en nous rendant à Schonwaldt, qu'au milieu des scènes cruelles qui ont eu lieu dans ce château. Les instructions du roi étaient honorables, et je les ai honorablement exécutées. S'il en avait eu à donner d'une nature différente, elles n'auraient pu convenir à un homme de mon nom et de mon pays.

— Fier comme un Écossais! s'écria Charles, qui, quoique mécontent de la réplique de Durward, n'était pas assez injuste pour lui en savoir mauvais gré. Mais dis-moi donc en vertu de quelles instructions tu as parcouru les rues de Liège, comme je l'ai appris de quelques fugitifs de Schonwaldt, à la tête de ces mutins qui assassinèrent cruellement ensuite leur prince temporel, leur père spirituel? — Peu de temps après que le meurtre fut commis, n'as-tu pas prononcé une harangue où tu t'annonçais comme un agent de Louis, pour te mettre en crédit parmi les scélérats qui venaient de se souiller de ce crime abominable?

— Monseigneur, répondit Quentin, il ne serait pas difficile de trouver assez de témoins pour prouver que

je n'ai pas pris à Liège la qualité d'agent du roi Louis. C'est l'obstination du peuple qui m'y a conféré ce titre malgré moi, et tous mes efforts pour le désabuser ont été inutiles. Je l'ai dit aux serviteurs de l'évêque après avoir réussi à m'échapper de la ville. Je leur ai recommandé de veiller à la sûreté du château; et s'ils avaient fait attention à mes avis, peut-être aurait-on prévenu les calamités et les horreurs de la nuit suivante. Il est vrai, j'en conviens, que, dans le moment du plus grand danger, j'ai profité de l'influence que pouvait me donner la qualité qu'on m'avait gratuitement attribuée, pour sauver la comtesse Isabelle, protéger ma propre vie, et empêcher de nouveaux massacres. Je le répète, et je le soutiendrai envers et contre tous, que je n'avais aucune mission du roi Louis pour Liège, et qu'enfin, lorsque je me suis servi du titre de son envoyé, qu'on m'avait conféré mal à propos et malgré moi, je n'ai fait que ramasser un bouclier, pour m'en servir à me protéger, moi et les autres, dans un cas urgent, sans m'inquiéter si j'avais droit aux armoiries qu'il portait.

— Et en cela, dit Crèvecœur, incapable de garder plus long-temps le silence, mon jeune compagnon et prisonnier a agi avec autant de courage que de bon sens. Ce qu'il a fait en cette occasion ne peut avec justice s'imputer à blâme au roi Louis.

Un murmure général d'assentiment se fit entendre dans toute l'assemblée. Les oreilles du roi Louis en furent agréablement affectées, mais celles de Charles s'en trouvèrent offensées. Il lança des regards de courroux autour de lui. Ces sentimens si généralement exprimés par les plus puissans de ses vassaux, et les plus sages de ses conseillers, ne l'auraient probablement pas

empêché de se livrer à toute la violence de son caractère despotique, si d'Argenton, qui prévit l'orage, n'eût réussi à le détourner, en lui annonçant tout à coup l'arrivée d'un héraut envoyé par la ville de Liège.

— Un héraut envoyé par des tisserands et des cloutiers! s'écria le duc; qu'on l'admette à l'instant! De par Notre-Dame, ce héraut nous apprendra, sur les projets et les espérances de ceux qui l'emploient, quelque chose de plus que ce jeune homme d'armes franco-écossais ne paraît avoir envie de le faire.

CHAPITRE XXXIII.

LE HÉRAUT.

Ariel. « Écoutez-les rugir ?
Prospero. » Qu'on leur donne la chasse. »

SHAKSPEARE. *La Tempête.*

On s'empressa de faire place dans l'assemblée, car tous ceux qui en faisaient partie n'étaient pas peu curieux de voir ce héraut que les Liégeois insurgés avaient osé envoyer à un prince aussi fier que le duc de Bourgogne, dans un moment où il était contre eux au comble de l'indignation.

Il est bon de se rappeler qu'à cette époque les hérauts n'étaient envoyés que d'un prince souverain à l'autre, et seulement dans des occasions solennelles ; la noblesse de second ordre n'employait que des poursuivans d'armes, officiers d'un rang inférieur. On peut

16.

aussi remarquer en passant que Louis XI, qui ne faisait cas que de ce qui lui promettait une augmentation de puissance ou quelque avantage réel, avait surtout le plus grand mépris pour l'art héraldique et les hérauts

« Rouges, bleus, verds, avec leur friperies.

Au contraire, l'orgueil de Charles, qui était d'une nature toute différente, n'attachait pas peu d'importance à ce cérémonial.

Le héraut, introduit en ce moment devant les deux princes, avait pour vêtement un *tabard* ou cotte d'armes avec les écussons de son maître, dans lesquels la tête de sanglier, au jugement des experts en blason, jouait un rôle plus brillant que conforme aux véritables règles de l'art héraldique. Le reste de son costume, ridicule à force de magnificence, était surchargé de galons, de broderies et d'ornemens de toute espèce, et la plume de son panache était si haute, qu'elle semblait vouloir balayer le plafond de la salle ; en un mot, tous ses vêtemens avaient l'air d'être une caricature et une charge du brillant costume des hérauts. Non-seulement la tête de sanglier était brodée sur toutes les parties de ses habits, mais sa toque même en avait la forme, et était garnie de défenses couleur de sang, ou, pour employer le langage convenable, *gueules langués et dentés*. On pouvait remarquer en cet homme quelque chose qui annonçait en même temps la crainte et l'audace, comme s'il eût senti qu'il s'était chargé d'une dangereuse mission, et qu'il ne pouvait la remplir avec sûreté qu'à force de hardiesse. Le même mélange d'effronterie et de timidité fut visible dans la manière dont il salua les

deux princes; et il montra, en le faisant, une gaucherie grotesque qui n'était pas ordinaire aux hérauts habitués à paraître en présence des souverains.

— Qui es-tu, au nom du diable? — Telle fut l'exclamation par laquelle Charles-le-Téméraire accueillit ce singulier envoyé.

— Je suis Sanglier-Rouge, répondit le héraut, officier d'armes de Guillaume de la Marck, par la grace de Dieu et l'élection du chapitre, prince évêque de Liège.

— Ah! s'écria Charles; mais, réprimant son impétuosité, il lui fit signe de continuer.

— Et du chef de son épouse, l'honorable comtesse Hameline, continua le héraut, comte de Croye et seigneur de Bracquemont.

Charles sembla rester muet par l'étonnement dont le frappa l'excès d'audace avec lequel on osait annoncer en sa présence de semblables titres; et le héraut, attribuant peut-être ce silence à l'impression que l'énumération des qualités de son maître avait faite sur l'esprit du duc, continua ainsi qu'il suit:

— *Annuncio vobis gaudium magnum.* Charles, duc de Bourgogne et comte de Flandre, je vous fais savoir, au nom de mon maître, qu'en vertu d'une dispense de notre saint père le pape, qu'il attend incessamment et qui contiendra la nomination d'un substitut convenable *ad sacra*, il se propose d'exercer les fonctions de prince évêque de Liège, et de maintenir ses droits comme comte de Croye.

Le duc de Bourgogne, à cette pause du discours du héraut, comme à toutes les autres, ne fit que s'écrier de nouveau, — Ah! — ou prononcer quelque interjection semblable, du ton d'un homme qui, quoique surpris et

irrité, veut cependant entendre tout ce qu'on a à lui dire avant de faire une réponse. A la grande surprise de tous ceux qui étaient présens, il ne se permit aucun des gestes brusques et violens qui lui étaient ordinaires; mais il serrait entre ses dents l'ongle de son pouce, ce qui était son tic favori quand il écoutait avec attention, et il tenait les yeux baissés, comme s'il eût craint de montrer le courroux qu'on y aurait vu étinceler.

Sanglier-Rouge continua donc à s'acquitter de sa mission avec audace. —J'ai à vous requérir, duc Charles, au nom du prince évêque de Liège et comte de Croye, de vous désister de vos prétentions sur la cité libre et impériale de Liège, et des usurpations que vous avez faites sur ses droits, de connivence avec feu Louis de Bourbon, indigne évêque de cette ville.

— Ah! s'écria encore le duc.

— Comme aussi de restituer les bannières de la communauté, au nombre de trente-six, dont vous vous êtes emparé par violence; — de réparer les brèches que vous avez faites aux murailles; — de reconstruire les fortifications que vous avez arbitrairement démantelées; — de reconnaître enfin mon maître, Guillaume de la Marck, comme évêque de Liège, légalement et librement élu par le chapitre des chanoines, dont voici le procès-verbal.

— Avez-vous fini? lui demanda le duc.

— Pas encore, répliqua l'envoyé : je suis chargé en outre de vous requérir de la part dudit noble et vénérable prince, évêque et comte, de retirer les garnisons que vous avez mises dans le château de Bracquemont, et autres places fortes du comté de Croye, soit qu'elles y aient été placées en votre nom, en celui d'Isabelle de

Croye, ou en tout autre; jusqu'à ce qu'il ait été décidé par la diète impériale si les fiefs en question ne doivent pas appartenir à la sœur du feu comte, la très-gracieuse comtesse Hameline, par préférence à sa fille, en vertu du *Jus emphyteusis*.

— Votre maître est très-savant, dit le duc.

— Cependant, continua le héraut, le noble et vénérable prince évêque et comte est disposé, lorsqu'il n'existera plus aucun sujet de querelle entre la Bourgogne et le pays de Liège, à assurer à sa nièce Isabelle un apanage convenable à sa qualité.

— Il est raisonnable et généreux, dit le duc avec le même ton d'ironie.

— Sur la conscience d'un pauvre fou, dit le Glorieux à l'oreille du comte de Crèvecœur, j'aimerais mieux être dans la peau de la plus mauvaise vache qui soit jamais morte d'une maladie contagieuse, que sous les habits brodés de ce drôle; il ressemble à un ivrogne qui vide les pots sans les compter, et sans faire attention aux marques que le garçon cabaretier trace à la craie derrière le volet.

— Avez-vous encore quelque chose à me dire? demanda le duc?

— Un seul mot de plus relativement au digne et fidèle allié de mondit noble et vénérable maître, le roi très-chrétien.

— Ah! ah! s'écria le duc; et il fit cette exclamation d'un ton tout différent de celui qu'il avait pris jusqu'alors en faisant les autres; mais il se contint encore pour prêter toute son attention.

— Duquel roi très-chrétien, continua le héraut, on assure que vous, Charles de Bourgogne, vous retenez

par contrainte la personne royale en cette ville, au mépris de vos devoirs, comme vassal de la couronne de France, et contre la foi observée parmi les princes chrétiens. Pour laquelle raison, mondit noble et vénérable maître vous ordonne, par ma bouche, de mettre à l'instant en liberté son allié royal et très-chrétien; ou de recevoir le défi que je suis chargé de vous faire de sa part.

— Avez-vous enfin tout dit?

— Oui, et j'attends la réponse de Votre Altesse, espérant qu'elle sera de nature à éviter l'effusion du sang chrétien.

— Eh bien! s'écria le duc, de par saint Georges de Bourgogne!... Mais avant qu'il en pût dire davantage, Louis se leva et prit la parole avec un tel air de majesté et d'autorité, que Charles se sentit dans l'impossibilité de l'interrompre.

— Beau cousin de Bourgogne, dit le roi, avec votre permission; nous réclamons la priorité pour répondre à cet impertinent. — Coquin de héraut, ou qui que tu sois, va dire au parjure, au meurtrier, au proscrit Guillaume de la Marck, que le roi de France se trouvera incessamment devant Liége, dans le dessein de venger le meurtre sacrilége de feu son parent chéri, Louis de Bourbon, et qu'il se propose de faire pendre Guillaume de la Marck avec une chaîne de fer, pour le punir d'avoir eu l'audace de le nommer son allié, et d'avoir mis son nom royal dans la bouche de ses vils messagers.

— Et tu y ajouteras de ma part, dit Charles, tout ce qu'un prince peut avoir à dire à un voleur et à un assassin. Va-t'en. Un moment pourtant: jamais héraut n'a quitté la cour de Bourgogne sans avoir à crier largesse. Qu'on l'étrille de manière à lui enlever la peau.

— Votre Altesse voudra bien faire attention, s'écrièrent en même temps Crèvecœur et d'Hymbercourt, que c'est un héraut, un homme privilégié.

— Est-ce vous, messieurs, dit le duc, qui êtes assez oisons pour croire que le tabard fasse le héraut? Je suis certain, par ses armoiries mêmes, que ce drôle n'est qu'un imposteur. Que Toison-d'Or s'avance, et qu'il le questionne en notre présence.

En dépit de son effronterie naturelle, on vit pâlir l'envoyé du Sanglier des Ardennes, quoiqu'il eût employé quelque fard pour se peindre le visage. Toison-d'Or, chef des hérauts du duc, comme nous l'avons déjà dit, et roi d'armes dans ses domaines, s'avança avec la gravité d'un homme qui savait ce qui était dû à sa place, et demanda à son prétendu confrère dans quel collège il avait étudié la science qu'il professait.

— J'ai été poursuivant d'armes au collège héraldique de Ratisbonne, répondit Sanglier-Rouge, et j'ai reçu le diplôme d'Ehrenhold de cette savante confrérie.

— Vous ne pouviez puiser la science dans une source plus pure, dit Toison-d'Or en s'inclinant plus profondément qu'il ne l'avait fait auparavant; et, si je me permets de conférer avec vous sur les mystères de notre sublime science, par obéissance aux ordres du duc mon maître, c'est dans l'espoir de recevoir de vous des lumières, et non de vous en communiquer.

— Au fait, au fait! s'écria le duc d'un ton d'impatience; faites-lui quelque question qui mette sa science à l'épreuve.

— Il serait ridicule, reprit Toison-d'Or, de demander à un disciple de l'illustre collège de Ratisbonne s'il connaît les termes ordinaires du blason; mais je puis,

sans l'offenser, demander à Sanglier-Rouge s'il est initié aux termes mystérieux et secrets de cette science, par laquelle les plus savans de nous s'expliquent les uns aux autres emblématiquement et paraboliquement ce qu'ils disent aux autres dans le langage ordinaire; termes qui sont, en quelque sorte, les premiers élémens de l'art héraldique?

— Je connais toutes les branches du blason aussi bien l'une que l'autre, répondit Sanglier-Rouge avec hardiesse; mais il est possible que nos termes en Allemagne ne soient pas les mêmes que les vôtres en Flandre.

— Pouvez-vous parler ainsi? s'écria Toison-d'Or; notre noble science, qui est la bannière de la noblesse et la gloire de la générosité, est la même dans tous les pays chrétiens; elle est même connue des Maures et des Sarrasins. Je vous prierai donc de me décrire, d'après le style céleste, c'est-à-dire d'après les planètes, telles armoiries qu'il vous plaira de choisir.

— Faites-en la description vous-même, si bon vous semble, répondit Sanglier-Rouge. Je ne suis pas venu ici pour faire des tours de bouffon; croyez-vous me faire tenir debout comme un singe, à votre volonté?

— Montrez-lui quelques armoiries, et qu'il en fasse la description à sa manière, dit le duc; mais s'il n'y réussit pas, je lui promets que son dos sera gueules, azur et sable.

— Voici, dit le héraut bourguignon, en tirant de sa poche un parchemin, voici des armoiries que certaines considérations m'ont porté à tracer aussi bien que me le permettent mes faibles talens; je prie mon confrère, s'il appartient véritablement au savant collège de Ratisbonne, de le déchiffrer en termes convenables.

Le Glorieux, qui semblait s'amuser beaucoup de cette discussion, s'était alors avancé près des deux hérauts. — Je vais t'aider, mon garçon, dit-il à Sanglier-Rouge qui regardait le parchemin d'un air de consternation : — Messeigneurs et messieurs, ceci représente un chat qui regarde à la fenêtre d'une laiterie.

Cette saillie fit rire, et Sanglier-Rouge y trouva quelque avantage, car Toison-d'Or, indigné qu'on interprétât son dessin de cette manière, en donna lui-même sur-le-champ l'explication, en disant que c'était l'écu porté par Childebert, roi de France, après qu'il eut fait prisonnier Gondemar, roi de Bourgogne, et qu'il représentait une once, ou chat-tigre, derrière une grille, emblème du monarque captif. Il en donna ensuite la définition en termes techniques, qu'un héraut seul pouvait comprendre.

— Par ma marotte, dit le Glorieux, si la Bourgogne est représentée par ce chat, il faut convenir qu'aujourd'hui du moins elle est du bon côté de la grille.

— Vous avez raison, mon cher ami, dit Louis en riant, tandis que tous les spectateurs et Charles lui-même semblaient décontenancés par une plaisanterie dont l'application était si évidente ; je vous dois une pièce d'or pour avoir égayé une affaire qui a commencé sur un ton un peu sérieux, mais qui finira, j'espère, plus joyeusement.

— Silence, le Glorieux, dit le duc. Et vous, Toison-d'Or, qui êtes trop savant pour être intelligible, retirez-vous. Qu'on fasse avancer ce drôle. Écoute-moi, misérable, lui dit-il en prenant son ton le plus dur ; connais-tu la différence qui existe en blason entre argent et or ?

— Pour l'amour du ciel ! monseigneur, ayez pitié de

moi, dit le héraut pris en défaut; noble roi Louis, intercédez pour moi.

— Parle pour toi-même, s'écria le duc; es-tu héraut ou non ?

— Je ne le suis que pour cette occasion.

— De par saint Georges! dit le duc en jetant sur Louis un regard à la dérobée, nous ne connaissons pas de monarque, pas de gentilhomme qui eût voulu prostituer ainsi la noble science sur laquelle reposent la royauté et la noblesse, à l'exception de ce roi qui envoya à Édouard d'Angleterre un valet déguisé en héraut (1).

— Un tel stratagème, dit Louis, ne pouvait se justifier qu'à une cour où il ne se trouvait aucun héraut en ce moment (2), et où la chose pressait; mais, quoiqu'il ait pu réussir à l'égard d'épais et pesans insulaires, il fallait ne pas avoir plus de bon sens qu'un sanglier, pour penser qu'un pareil tour ne serait pas découvert à la cour éclairée de Bourgogne.

— N'importe d'où ce prétendu héraut vienne, dit le duc avec courroux, il n'y retournera que bien étrillé. Qu'on le traîne sur la place du marché, et qu'on l'y

(1) L'allusion serait juste si elle n'était un des anachronismes les plus palpables du roman. Cette histoire d'un faux héraut n'arriva en effet que sept ou huit ans plus tard. Nous invitons le lecteur à la chercher dans Comines ou dans l'ouvrage de M. de Barente. C'est évidemment sur cette anecdote que l'auteur a bâti la fable du Sanglier-Rouge. — Éd.

(2) « La chose pressait, du moins au gré de son impatience. Par malheur comme il (Louis XI) voyageait toujours avec peu de train, il n'aimait point la pompe et les embarras, il n'avait pas avec lui un seul héraut dont on pût prendre l'habit. » *Histoire des ducs de Bourgogne*, tome 10, page 363. — Éd.

batte avec des brides de chevaux et des fouets à chiens, jusqu'à ce que son tabard tombe en lambeaux. — Sus, au Sanglier-Rouge; çà, çà! tayau! tayau!

Quatre à cinq gros chiens, semblables à ceux qu'on voit peints sur les tableaux de chasse auxquels Rubens et Schneiders travaillèrent en société, entendirent les derniers mots du duc, et se mirent à aboyer comme s'ils voyaient un sanglier sortir de sa bauge.

— Par la sainte croix? dit Louis, cherchant à entrer dans l'humeur de son dangereux cousin, puisque l'âne a mis la peau du sanglier, pourquoi ne pas charger les chiens de la lui retirer!

— Rien de mieux! rien de mieux! s'écria le duc, dont cette idée flatta l'humeur pour le moment: cela va se faire. Qu'on découple les chiens, qu'on les mette sur la voie: nous le courrons depuis la porte du château jusqu'à celle du parc du côté de l'orient.

— J'espère que Votre Altesse me traitera en bête de chasse, dit le prétendu héraut, faisant, autant que possible, bonne mine à mauvais jeu, — et qu'elle me laissera les mêmes moyens de salut.

— Tu n'es qu'une vermine (1), répondit le duc, et, en cette qualité, la lettre du code des chasses ne te donne droit à aucune protection. Cependant, ne fût-ce qu'à cause de ton impudence sans égale, tu auras cent pas en avance. Allons, messieurs, allons; il faut voir cette chasse.

La séance du conseil fut ainsi brusquement levée. Chacun courut pour jouir de l'agréable divertissement

(1) En anglais *varment* ou *vermin*. Ce mot en vénerie s'applique aux blaireaux, aux fouines, etc., etc., toutes bêtes indignes d'être chassées selon les nobles règles de l'art. — Éd.

suggéré par le roi Louis; mais personne n'y mit plus d'empressement que les deux princes.

Rien ne manqua au plaisir qu'ils se promettaient; car Sanglier-Rouge à qui la terreur donnait des ailes, et qui avait à ses trousses une dixaine de chiens de chasse, animés par le son des cors et les cris des piqueurs, courut avec la vitesse du vent : et, s'il n'avait été gêné par ses vêtemens de héraut, le plus mauvais costume possible pour un coureur, il aurait peut-être échappé aux chiens; il évita même plus d'une fois leur poursuite, en changeant tout à coup de direction avec une adresse à laquelle tous les spectateurs rendirent justice. Mais aucun d'eux, pas même Charles, ne fut aussi enchanté de cette chasse que le roi Louis. En partie par des considérations politiques, et aussi parce que le spectacle des souffrances humaines ne lui était nullement désagréable quand il se présentait sous un point de vue burlesque, il rit à en avoir les larmes aux yeux. Dans son ravissement, il saisit le manteau d'hermine du duc, comme pour se soutenir, tandis que Charles, dans un transport semblable, appuyait la main sur l'épaule du roi, les deux princes montrant ainsi l'un pour l'autre une confiance et une familiarité qu'on n'avait guère droit d'attendre, d'après ce qui venait de se passer quelques instans auparavant.

Enfin l'agilité du faux héraut ne put le dérober plus long-temps aux dents des ennemis qui le poursuivaient. Les chiens l'atteignirent, le renversèrent, et ils l'auraient probablement étranglé, si le duc n'eût crié : — Arrêtez-les ! retenez-les ! rappelez les chiens ! Il a si bien couru, que, quoiqu'il n'ait pas fait bonne résistance aux abois, nous ne voulons pas qu'ils en fassent curée.

On s'empressa d'arracher aux chiens la proie sur laquelle ils étaient acharnés, on les accoupla de nouveau, et l'on poursuivit ceux qui s'enfuyaient portant en triomphe dans leur gueule les lambeaux de la cotte d'armes que le malheureux envoyé avait endossée dans un jour de malheur.

En cet instant, et pendant que le duc était encore trop occupé de ce qui se passait devant lui, pour faire attention à ce qui se disait derrière, Olivier-le-Dain s'approcha doucement du roi, et lui dit à l'oreille : — C'est le Bohémien, c'est Hayraddin; il ne faudrait pas qu'il parlât au duc.

— Il faut qu'il meure, lui répondit le roi du même ton, les morts ne parlent plus.

Un moment après, Tristan-l'Ermite, à qui Olivier avait fait sa leçon, s'avança en présence du roi et du duc, et dit avec le ton bourru qui lui était ordinaire : — Ce gibier m'appartient, et je le réclame, sauf le bon plaisir de Votre Majesté et de Son Altesse. Il porte ma marque, une fleur de lis sur l'épaule, comme tout le monde peut le voir. C'est un scélérat bien connu; il a assassiné nombre de sujets de Votre Majesté, pillé des églises, violé de saintes vierges, tué des daims dans les parcs royaux, et.....

— En voilà bien assez! dit le duc Charles; mon royal cousin a droit à cette propriété à plus d'un titre. Que veut en faire Votre Majesté?

— S'il est laissé à ma disposition, répondit le roi, je lui ferai donner une leçon de l'art héraldique qu'il connaît si peu; il apprendra par expérience ce que c'est qu'une croix potencée, et l'on y joindra l'ornement d'un nœud coulant.

— Qu'il ne portera pas, mais qui lui servira de *support*, s'écria le duc en partant d'un grand éclat de rire occasioné par son trait d'esprit. Qu'il prenne ses degrés sous votre compère Tristan, il est passé maître dans cette science.

Louis partagea la gaieté du duc d'une manière si cordiale, que Charles ne put s'empêcher de le regarder d'un air presque amical.

— Ah ! Louis, Louis ! lui dit-il, plût au ciel que vous fussiez un allié aussi fidèle que vous êtes un joyeux compagnon ! Je pense encore bien souvent aux jours que nous avons passés si gaiement ensemble.

— Il ne tient qu'à vous de les faire renaître, répondit Louis. Je vous accorderai d'aussi belles conditions que vous puissiez m'en demander dans la situation où je me trouve, sans vous rendre la fable de la chrétienté ; et je ferai serment de les exécuter, sur la sainte relique que j'ai le bonheur de porter sur moi, et qui est un fragment du bois de la vraie croix.

En parlant ainsi, il tira de son sein un petit reliquaire d'or suspendu à son cou par une chaîne du même métal, et qu'il portait entre sa chemise et ses autres vêtemens ; puis il ajouta, après l'avoir baisé dévotement :

— Jamais faux serment n'a été prêté sur cette sainte relique sans qu'il ait été puni dans l'année.

— Cependant, dit le duc, c'est la même sur laquelle vous m'avez juré amitié en quittant la Bourgogne ; ce qui n'a pas empêché que peu de temps après vous n'y ayez envoyé le bâtard de Rudempré pour m'assassiner ou s'emparer de ma personne.

— Ah ! beau cousin, voilà que vous déterrez d'anciens griefs ; mais je vous assure que vous êtes dans

l'erreur à ce sujet. D'ailleurs, ce n'est pas sur la relique que voici que je vous ai fait alors le serment dont vous parlez ; c'était sur un autre fragment du bois de la vraie croix, qui m'avait été envoyé par le Grand-Seigneur ; et il avait sans doute perdu de sa vertu en restant si long-temps entre les mains des infidèles. Mais, après tout, la guerre du bien public n'éclata-t-elle pas dans le cours de cette année? Ne vis-je pas l'armée bourguignonne, appuyée de tous les grands feudataires de France, camper à Saint-Denis ? Ne fus-je pas obligé d'abandonner la Normandie à mon frère ? Que Dieu nous préserve de nous parjurer sur une relique comme celle-ci !

— Eh bien ! cousin, je crois que vous avez reçu une leçon qui vous apprendra à être de bonne foi à l'avenir. Et, à présent, franchement et loyalement, tiendrez-vous la parole que vous m'avez donnée de marcher avec moi contre ce meurtrier de la Marck et ces misérables Liégeois ?

— Je marcherai contre eux, beau cousin, avec le ban et l'arrière-ban de France, et l'oriflamme déployée.

— Non, non ! c'est plus qu'il ne faut, plus qu'il n'est convenable. La présence de votre garde écossaise et de quelques centaines de lances d'élite suffira pour prouver que vous agissez librement. Une armée considérable pourrait.....

— Me rendre libre en réalité, voulez-vous dire, beau cousin ? Eh bien ! vous règlerez vous-même le nombre des troupes qui me suivront.

— Et pour que nous n'ayons plus rien à craindre de la belle Hélène qui a jeté entre nous la pomme de discorde, vous consentirez que la comtesse Isabelle de Croye épouse le duc d'Orléans.

— Beau cousin, vous mettez ma courtoisie à une rude épreuve. Le duc est fiancé à ma fille Jeanne. Soyez généreux ; n'insistez pas sur ce point, et parlons plutôt des places sur la Somme.

— Mon conseil parlera de cet objet à Votre Majesté. Quant à moi, j'ai moins à cœur une augmentation de territoire qu'une réparation des injures que j'ai reçues. Vous vous êtes mêlé des affaires de mes vassaux : vous avez voulu disposer à votre gré de la main d'une pupille du duché de Bourgogne ; eh bien ! puisque vous voulez la marier, que ce soit à un membre de votre propre famille ; sans cela notre conférence est rompue.

— Personne ne me croirait, beau cousin, si je disais que je le fais avec plaisir. Jugez donc quel est mon désir de vous obliger, quand je vous dis, à mon grand regret, que, si les parties y consentent, et peuvent obtenir la dispense du pape, je ne m'opposerai en aucune manière au mariage que vous proposez.

— Tout cela s'arrangera aisément par nos ministres, dit le duc ; et maintenant nous voici redevenus cousins et amis.

— Rendons-en grace, dit Louis, à la bonté du ciel, qui, tenant entre ses mains les cœurs des princes, les dispose miséricordieusement à la paix et à la clémence, pour prévenir l'effusion du sang humain.

— Olivier, ajouta Louis en s'adressant à ce favori qui rôdait toujours autour de lui comme l'esprit familier aux ordres d'un sorcier, — écoute : dis à Tristan d'aller vite en besogne avec ce vagabond de Bohémien.

CHAPITRE XXXIV.

L'EXÉCUTION.

« Je te conduirai dans le bois,
» Tu prendras un arbre à ton choix. »

Ancienne ballade.

— Graces soient rendues à Dieu, qui nous a donné le pouvoir de rire et de faire rire les autres, et honte au gros lourdaud qui rougirait de remplir les fonctions de fou! Voici une plaisanterie (et ce n'en est pas une des meilleures, bien qu'elle ait eu l'avantage d'amuser deux princes) qui a mieux réussi que n'auraient pu le faire mille raisons d'état, pour empêcher une guerre entre la Bourgogne et la France.

Telle fut la conclusion que tira le Glorieux lorsque, par suite de la réconciliation dont nous avons rendu

compte à la fin du chapitre précédent, la triple garde qui veillait autour du château de Péronne fut relevée de ce poste. Le roi quitta la tour du comte Herbert, cette tour de si mauvais augure; et, à la grande satisfaction des Français et des Bourguignons, la confiance et l'amitié parurent rétablies, du moins à l'extérieur, entre le duc Charles et son seigneur suzerain (1). Cependant le roi, quoique traité avec les égards et le cérémonial d'usage, voyait parfaitement qu'il était encore l'objet des soupçons de son puissant vassal; mais il était assez prudent pour ne pas avoir l'air de s'en apercevoir, et il paraissait se regarder comme entièrement libre.

—Néanmoins, comme c'est assez l'ordinaire en pareil cas, tandis que les parties principalement intéressées avaient à peu près transigé sur leurs différends, un des agens subalternes de leurs intrigues éprouvait amèrement combien est vraie cette maxime politique que si les grands ont souvent besoin de vils instrumens, ils en indemnisent la société en les abandonnant à leur destin dès qu'ils leur deviennent inutiles.

Cet agent était Hayraddin Maugrabin, que les officiers du duc avaient livré au grand prévôt du roi de France, et que Tristan avait confié aux soins de ses deux fidèles aides-de-camp, Trois-Échelles et Petit-André, chargés de l'expédier sans perte de temps. Placé entre ces deux dignes personnages, l'un jouant l'*Allegro*, l'au-

(1) « La joie fut grande dans la ville en apprenant que tout se terminait ainsi à l'amiable. Les cloches furent sonnées, chacun alla dans les églises remercier Dieu. Français et Bourguignons se témoignaient amitié et concorde. » *Histoire des ducs de Bourgogne*, 4e édition, tome 9, p. 169. — Éd.

tre le *Penseroso*, suivi de quelques gardes et d'une foule immense de peuple, il s'avançait (pour nous servir d'une comparaison moderne, comme Garrick, entre la Tragédie et la Comédie (1), vers une forêt voisine, où, pour abréger la cérémonie et s'épargner la peine de dresser un gibet, les maîtres de son destin avaient résolu de l'accrocher au premier arbre qui leur paraîtrait convenable.

Ils ne furent pas long-temps sans trouver un chêne qui, comme Petit-André le dit facétieusement, était digne de porter un tel gland. Laissant donc le condamné sous la surveillance de quelques gardes, ils commencèrent à improviser leurs dispositions pour la catastrophe finale. En ce moment, Hayraddin, jetant un regard sur la multitude qui l'avait accompagné, rencontra les yeux de Quentin Durward. Notre jeune Écossais, croyant avoir reconnu les traits de son guide perfide dans ceux du héraut imposteur, avait suivi la foule pour s'assurer de son identité.

Quand les deux exécuteurs vinrent l'informer que tout était prêt, Hayraddin, avec le plus grand calme, leur dit qu'il avait une grace à leur demander.

— Demandez-nous, mon fils, tout ce qui pourra s'accorder avec notre devoir, et vous l'obtiendrez, lui répondit Trois-Échelles.

— C'est-à-dire, reprit Hayraddin, tout excepté la vie.

— Précisément, dit Trois-Échelles, et même quelque chose de plus; car, comme vous avez l'air d'être résolu à faire honneur à notre profession, et à mourir en

(1) Le monument de Garrick, à Westminster, représente ce grand comédien entre Melpomène et Thalie. C'est aussi le sujet d'un tableau de sir Jos. Reynolds. — Éd.

homme, sans faire de grimaces, nous ne regarderons pas à vous accorder une dixaine de minutes, s'il le faut, quoique nos ordres soient d'être expéditifs.

— C'est trop de générosité, dit Hayraddin.

— Il est très-vrai qu'on peut nous en blâmer, ajouta Petit-André; mais que m'importe? je donnerais ma vie pour un homme leste, ferme, gai et dispos, qui a dessein de faire le premier saut avec grace, comme il convient à un brave garçon.

— Ainsi donc, dit Trois-Échelles, si vous désirez un confesseur.....

— Ou bien, dit son facétieux compagnon, si vous voulez une pinte de vin...

— Ou un psaume, dit la Tragédie.

— Ou une chanson, dit la Comédie.

— Rien de tout cela, mes bons, chers et très-expéditifs amis, dit le Bohémien. Tout ce que je vous demande, c'est quelques minutes de conversation avec cet archer de la garde.

Les exécuteurs hésitèrent un instant; mais Trois-Échelles se rappelant qu'il avait entendu dire que Quentin Durward, d'après diverses circonstances, était en grande faveur auprès du roi, ils résolurent de permettre l'entrevue.

Ils appelèrent Durward, et tout en s'avançant vers le criminel condamné, le jeune archer, quoique trouvant qu'il avait bien mérité son sort, n'en fut pas moins affligé de le voir si près de la mort. Les lambeaux de son riche costume de héraut, mis en haillons par les dents des chiens et par les mains des bipèdes qui l'avaient arraché à leur fureur pour le conduire à la mort, lui donnaient un air burlesque et déplorable en même temps.

On voyait encore sur son visage quelques traces du fard dont il l'avait peint; et sur son menton quelques restes de la barbe postiche qu'il avait mise pour mieux se déguiser. La pâleur de la mort régnait sur ses joues et sur ses lèvres; et cependant, armé d'un courage passif, comme la plupart des gens de sa caste, son œil brillant, quoique égaré, et le sourire forcé de sa bouche, semblaient défier la mort qu'il allait subir.

Quentin fut frappé d'horreur et de compassion en s'approchant de ce misérable, et ces deux sentimens lui firent sans doute ralentir le pas, car Petit-André lui cria :
— Un peu plus lestement, jeune archer, un peu plus lestement : notre pratique n'a pas le loisir de vous attendre, et vous marchez comme si ces cailloux étaient des œufs, et que vous eussiez peur de les casser.

— Il faut que je lui parle en particulier, dit Hayraddin avec un accent qui tenait du désespoir.

— Cela n'est guère d'accord avec notre devoir, mon joyeux Saute-l'Échelle, dit Petit-André. Nous vous connaissons de longue main; vous êtes une anguille trop glissante pour qu'on puisse se fier à vous.

— Ne m'avez-vous pas lié les pieds et les mains avec les sangles de vos chevaux? dit le Bohémien. Vous pouvez me surveiller hors de la portée de la voix. D'ailleurs, cet archer est un serviteur de votre roi; et si je vous donne dix guilders....

— Employée à faire dire des messes, dit Trois-Échelles, cette somme pourra être utile à sa pauvre ame.

— Employée en vin et en brandevin, dit Petit-André, elle pourra procurer quelque consolation à mon pauvre corps. Voyons donc vos guilders, mon joyeux danseur de corde.

— Rassasiez ces chiens affamés, dit Hayraddin à Durward, vous n'y perdrez rien ; on ne m'a pas laissé un stiver quand on m'a arrêté.

Quentin paya aux exécuteurs ce qui leur avait été promis, et, en hommes de parole, ils se retirèrent assez loin pour ne rien entendre, mais en ayant soin de suivre des yeux le moindre mouvement de leur victime. Durward attendit un instant que le malheureux lui parlât ; et, voyant qu'il gardait le silence : — Eh bien, lui dit-il enfin, te voilà donc arrivé là ?

— Oui, répondit Hayraddin ; et il ne fallait être ni astrologue, ni physionomiste, ni nécromancien, pour prédire que je finirais comme le reste de ma famille.

— Et cette fin prématurée a été amenée par une longue série de crimes et de trahisons.

— Non, de par le brillant Aldeboran et tous ses radieux confrères ! elle a été amenée par ma propre folie, qui m'a fait croire que la cruauté sanguinaire d'un Franc pouvait être retenue par ce qu'il regarde lui-même comme ce qu'il y a de plus sacré. Les habits d'un prêtre ne m'auraient pas mieux protégé que le tabard d'un héraut, tant il y a de bonne foi dans vos protestations de dévotion et de chevalerie !

— Un imposteur découvert n'a pas le droit de réclamer les privilèges du déguisement qu'il a usurpé.

— Découvert ! Mon jargon valait bien celui de ce vieux fou de héraut. Mais n'importe ! Autant vaut aujourd'hui que demain.

— Vous oubliez que le temps s'écoule. Si vous avez quelque chose à me dire, hâtez-vous de le faire, et donnez ensuite quelques instans au soin de votre ame.

— De mon ame ! s'écria le Bohémien avec un sourire

hideux ; pensez-vous qu'une lèpre de vingt ans puisse se guérir en un moment ? Si j'ai une ame, elle est dans un tel état depuis que j'ai atteint l'âge de dix ans, et même depuis plus long-temps, qu'il me faudrait un mois pour me rappeler tous mes crimes, et un autre mois pour les confesser à un prêtre ; or, si cet espace de temps m'était accordé, il y a cinq contre un à parier que je l'emploierais tout différemment.

— Pécheur endurci, ne blasphème pas ! dit Durward avec une horreur mêlée de pitié ; dis-moi promptement ce que tu as à me dire, et je t'abandonne à ta destinée.

— J'ai un service à vous demander ; mais d'abord il faut que je l'achète, car les gens de votre tribu, malgré toutes leurs professions de charité, ne donnent rien pour rien.

— Je te dirais, périssent tes dons avec toi, si tu n'étais sur le bord de l'éternité. Quel service attends-tu de moi ? parle, et garde tes présens : ils ne me porteraient pas bonheur, je n'ai pas encore oublié les bons offices que tu as voulu me rendre.

— Je vous aimais pourtant, je vous voulais du bien à cause de ce que vous avez fait sur les bords du Cher ; je voulais vous aider à épouser une riche dame : vous portiez ses couleurs, et c'est ce qui m'induisit en erreur ; d'ailleurs je pensais qu'Hameline, dont les richesses étaient faciles à transporter, vous convenait mieux que cette jeune poulette, avec son vieux poulailler de Bracquemont, sur lequel Charles à étendu ses griffes, et qu'il saura garder probablement.

— Tu perds le temps en paroles inutiles ; je vois que ces gens commencent à s'impatienter.

— Donnez-leur dix autres guilders pour dix minutes

de plus, dit le Bohémien, qui, malgré son endurcissement, éprouvait, comme la plupart de ceux qui se trouvent dans la même situation, et cela peut-être sans s'en douter lui-même, le désir d'éloigner l'instant fatal : — Ce que j'ai à vous dire vous vaudra bien davantage.

— Profite donc bien des instans que je vais acheter, répondit Durward; et il ne lui fut pas difficile de faire un nouveau marché avec les affidés du grand-prévôt.

Cette affaire conclue, Hayraddin reprit la parole : — Oui, je vous assure que je vous voulais du bien. Hameline était la femme qui vous convenait, vous en auriez fait ce que vous auriez voulu ; vous voyez qu'elle n'a pas même fait fi du Sanglier des Ardennes, quoiqu'il ne se soit pas donné grande peine pour lui faire la cour ; et elle règne dans sa bauge, comme si elle avait été accoutumée toute sa vie à vivre de glands et de faînes.

— Finis des plaisanteries si brutales et qui viennent si mal à propos, ou, je te le dis encore une fois, je t'abandonne à ta destinée.

— Vous avez raison, dit Hayraddin après une pause d'un instant ; il faut savoir faire face à ce qu'on ne peut éviter : sachez donc que je suis venu ici sous ce maudit déguisement, dans l'espoir de recevoir une riche récompense de de la Marck, et une encore plus riche du roi Louis, non-seulement pour porter au duc le message dont vous avez pu entendre parler, mais pour apprendre au roi un secret important.

— C'était courir un grand risque.

— Aussi étais-je grandement payé ; mais cela a mal tourné. De la Marck avait déjà essayé de communiquer avec Louis par le moyen de Marton ; mais il paraît

qu'elle n'a pu arriver que jusqu'à l'astrologue, à qui elle a raconté tout ce qui s'était passé dans le voyage à Schonwaldt; c'est un grand hasard si le roi en entend jamais parler, à moins que ce ne soit sous la forme d'une prophétie. Mais écoutez mon secret, qui est plus important que tout ce qu'elle aurait pu dire. Guillaume de la Marck a assemblé une troupe nombreuse dans la ville de Liège, et il l'augmente tous les jours par le moyen des trésors du vieux prêtre. Mais il n'a pas dessein de risquer une bataille rangée contre la chevalerie de Bourgogne, et encore moins de soutenir un siège dans une place démantelée. Voici ce qu'il compte faire. Il laissera cette tête chaude de Charles camper devant la ville, sans opposition, et la nuit suivante, il fera une sortie contre lui avec toutes ses forces. Un certain nombre de ses troupes porteront l'uniforme de soldats français, et crieront : — France! saint Louis! Montjoye! saint Denis! — Cela ne pourra manquer de jeter la confusion parmi les Bourguignons, qui croiront qu'un corps nombreux d'auxiliaires français est arrivé dans la ville; et si le roi Louis, avec ses gardes, sa suite et les soldats qu'il pourra avoir, veut seconder ses efforts, le Sanglier des Ardennes ne doute pas de la déconfiture totale de l'armée bourguignonne. Voilà mon secret, et je vous le donne; faites-en ce qu'il vous plaira; vendez-le au roi Louis ou au duc Charles. Favorisez ce projet, ou empêchez-le de réussir. Sauvez ou perdez qui bon vous semblera, je ne m'en soucie guère. Tout mon regret, c'est de ne pouvoir le faire éclater comme une mine, pour la destruction des deux partis.

— C'est véritablement un secret important, dit Quentin qui comprit sur-le-champ combien il était fa-

cile d'éveiller le ressentiment national dans un camp composé partie de Français, partie de Bourguignons.

— Oui, important, dit Hayraddin; et maintenant que vous le possédez, vous voudriez déjà être bien loin, et me quitter sans me rendre le service pour lequel je vous ai payé d'avance.

— Dis-moi ce que tu désires, et je te l'accorderai si cela m'est possible.

— Cela ne vous sera pas difficile, répondit Hayraddin. Il s'agit du pauvre Klepper, de mon cheval, seul être vivant qui puisse s'apercevoir de ma perte. A un mille d'ici, vers le sud, vous le trouverez paissant près de la cabane déserte d'un charbonnier. Sifflez comme ceci (et en même temps il siffla d'une manière particulière); appelez-le par son nom de Klepper, et il viendra à vous. Voici sa bride que j'avais caché sous mes habits; et il est heureux que ces chiens de coquins ne me l'aient pas prise, car il n'en peut souffrir d'autre. Prenez-le, et ayez-en soin, je ne dirai pas par amour pour son maître, mais parce que j'ai mis à votre disposition l'événement d'une journée importante. Il ne vous manquera jamais au besoin. La nuit et le jour, l'avoine et le son, les bons et les mauvais chemins, une bonne écurie ou la voûte des cieux, tout est égal pour Klepper; si j'avais pu gagner la porte de Péronne, et arriver à l'endroit où je l'ai laissé, je n'en serais pas où j'en suis. Prendrez-vous bien soin de Klepper?

— Je vous le promets, répondit Quentin, affecté par ce trait d'attachement singulier dans un caractère si endurci.

— Adieu donc! Un moment pourtant, un moment. Je ne veux pas être assez discourtois pour oublier, en

mourant, la commission d'une dame. Voici un billet écrit par la très-gracieuse et très-sotte épouse du Sanglier des Ardennes à sa nièce aux yeux noirs. Je vois dans vos regards que vous vous acquitterez volontiers de mon message. Encore un mot : j'allais oublier de vous dire que vous trouverez dans les entrailles de ma selle une bourse bien remplie de pièces d'or, celles qui m'ont déterminé à courir l'aventure dont l'issue me coûte si cher. Prenez-les, elles vous indemniseront au centuple des guilders que vous avez donnés à ces coquins, je vous fais mon héritier.

— Je les emploierai en bonnes œuvres, et en messes pour le repos de ton ame.

— Ne prononce plus ce mot, s'écria Hayraddin, et sa physionomie prenant une expression qui fit frémir Quentin : — Il n'y a point d'ame, il ne peut pas y en avoir, c'est un rêve inventé par les prêtres.

— Malheureux aveugle ! reviens à de meilleures pensées ; laisse-moi t'envoyer un prêtre ; j'obtiendrai de ces gens un nouveau délai, j'achèterai leur complaisance. Que peux-tu espérer, si tu meurs dans des sentimens d'impénitence ?

— D'être rendu aux élémens, répondit l'athée endurci, en pressant contre sa poitrine ses bras chargés de liens. Ma croyance, mon désir, mon espoir, c'est que le composé mystérieux de mon corps se fondra dans la masse générale d'où la nature tire ce dont elle a besoin pour reproduire ce qu'on voit disparaître tous les jours. Les particules d'eau qui se trouvent en moi enrichiront les fontaines et les ruisseaux, les particules de terre fertiliseront le sol, celles de l'air entretiendront le souffle des vents, et celles du feu alimenteront les rayons

d'Aldeboran et de ses frères. Telle est la foi dans laquelle j'ai vécu, dans laquelle je veux mourir. Adieu, retirez-vous ; ne me troublez pas davantage ; j'ai prononcé le dernier mot que les oreilles d'un homme entendront sortir de ma bouche.

Saisi d'horreur, Durward vit bien qu'il était inutile de chercher à faire comprendre à Hayraddin les terreurs de son avenir. Il lui fit donc ses adieux, et le Bohémien n'y répondit que par un signe de tête, avec l'air distrait et morose d'un homme plongé dans une rêverie qu'il voit interrompre avec regret. Quentin entra dans la forêt, et trouva aisément la chaumière près de laquelle Klepper avait été laissé. Il siffla et l'appela, et l'animal arriva à l'instant. Mais il se passa quelque temps avant qu'il voulût se laisser prendre. Il se cabrait dès que l'étranger s'en approchait. Enfin, la connaissance générale que Durward avait des habitudes du cheval, et peut-être celle qu'il avait acquise du caractère particulier de Klepper, ayant souvent admiré cet animal pendant le voyage qu'il avait fait avec Hayraddin, le mirent en état de prendre possession du legs que venait de lui faire le Bohémien.

Long-temps avant que Quentin fût rentré à Péronne, Hayraddin était allé où la vanité de sa croyance impie devait être mise à l'épreuve; épreuve terrible pour un coupable qui n'avait exprimé ni remords pour le passé, ni crainte pour l'avenir.

CHAPITRE XXXV.

LE PRIX DE LA BRAVOURE.

« Heureuse la beauté quand un brave l'obtient. »

Le comte Palatin.

Lorsque Quentin Durward arriva à Péronne, le conseil d'état était assemblé, et le résultat de cette délibération devait être bien plus intéressant pour lui qu'il n'aurait pu le supposer; en effet, quoique composée de personnes dont le rang ne permettait pas de croire qu'elles pussent avoir avec lui un seul intérêt commun, cette réunion eut pourtant l'influence la plus extraordinaire sur sa destinée.

Le roi Louis, après s'être amusé de l'intermède de l'envoyé de Guillaume de la Marck, n'avait laissé échapper aucune occasion de cultiver le retour d'affection que cette circonstance paraissait avoir inspiré au duc,

et il s'était occupé à se concerter avec lui, on pourrait presque dire à recevoir son opinion, sur le nombre et la qualité des soldats dont il devait se faire accompagner pour suivre le duc de Bourgogne, comme auxiliaire, dans son expédition contre Liège. Il vit clairement, par le soin que mit Charles à ne demander qu'un très-petit nombre de troupes, et à insister pour qu'elles fussent accompagnées par des Français du premier rang, que son but était d'avoir des ôtages plutôt que des auxiliaires. Cependant, n'oubliant pas les avis que lui avait donnés d'Argenton, il consentit à tout ce que le duc lui demanda à ce sujet, d'aussi bonne grace que s'il eût agi de son propre mouvement.

Il ne manqua pourtant pas de s'indemniser de cette complaisance en faisant retomber les effets de son humeur vindicative sur le cardinal de La Balue, dont les conseils l'avaient déterminé à accorder une confiance si excessive au duc de Bourgogne. Tristan porta l'ordre du départ des forces auxiliaires qui devaient marcher contre Liège, et il fut chargé en outre de conduire le cardinal au château de Loches, et de l'enfermer dans une de ces cages de fer dont on assure qu'il était lui-même l'inventeur (1).

(1) Ce fut vainement que la cour de Rome voulut disputer au roi le droit de punir des évêques. Le cardinal et l'évêque de Verdun son complice, passèrent plus de dix ans dans les *filets du roi*, comme on avait surnommé les cages de fer. Ces deux prêtres étaient généralement détestés. Leur condamnation donna lieu au couplet suivant :

Maître Jean Balue
A perdu la vue
De ses évêchés.
Monsieur de Verdun
N'en a pas plus un,
Tous sont dépêchés.

— Ed.

— Il pourra juger ainsi du mérite de son invention, dit le roi; il appartient à la sainte Église, et nous ne devons pas répandre son sang; mais, Pâques-Dieu! si, d'ici à dix ans, son évêché est resserré dans d'étroites limites, il en sera dédommagé par des remparts imprenables. — Prends soin que les troupes se mettent en marche sur-le-champ.

Peut-être Louis, par cette prompte complaisance, espérait-il éluder une condition plus désagréable pour lui, que le duc avait attachée à leur réconciliation. Mais, s'il avait conçu cette espérance, il ne connaissait pas encore bien le caractère de son cousin, qui, le plus opiniâtre de tous les hommes dans ses résolutions, était le moins disposé à se relâcher de ce que le ressentiment d'une injure supposée, ou l'esprit de vengeance, lui avaient fait une fois exiger.

A peine Louis avait-il expédié les messagers nécessaires pour faire marcher les troupes qui devaient agir comme auxiliaires de la Bourgogne, que le duc le requit de donner publiquement son consentement au mariage du duc d'Orléans avec Isabelle de Croye. Le roi y consentit en poussant un profond soupir; et se borna à faire observer qu'il convenait préalablement de s'assurer du consentement du duc d'Orléans lui-même.

— Cette formalité n'a pas été négligée, repondit Charles: Crèvecœur en a parlé à monseigneur d'Orléans, et, chose étrange, il l'a trouvé tellement insensible à l'honneur d'épouser la fille d'un roi, qu'il a regardé la proposition de recevoir la main de la comtesse de Croye comme l'offre la plus agréable que le meilleur des pères pût lui faire.

— Il n'en est que plus ingrat et plus coupable, dit le roi ; mais il en sera tout ce que vous voudrez, beau cousin, pourvu que vous puissiez obtenir le consentement de toutes les parties intéressées.

— Quant à cela, soyez sans inquiétude, répondit le duc ; et, en conséquence, quelques minutes après que cette affaire avait été proposée, on manda devant les deux princes le duc d'Orléans et la comtesse de Croye, qui arriva encore accompagnée de la comtesse de Crèvecœur et de l'abbesse des Ursulines. Le duc de Bourgogne leur annonça que la sagesse des deux princes avait décidé leur union, comme un gage de l'alliance perpétuelle qui devait régner désormais entre la France et la Bourgogne. Louis entendit cette déclaration sans y faire aucune objection, gardant un sombre silence, et sentant vivement l'atteinte portée à son autorité.

Le duc d'Orléans eut beaucoup de peine à réprimer les transports de joie que lui causa cette nouvelle ; mais la délicatesse ne lui permettait pas de s'y livrer ouvertement en présence de Louis ; il fallut toute la crainte que lui inspirait habituellement ce monarque, pour qu'il pût réprimer ses propres désirs, et se borner à répondre qu'il était de son devoir de laisser son choix à la disposition de son souverain.

— Beau cousin d'Orléans, dit Louis du ton le plus grave, puisqu'il faut que je parle dans une occasion si peu agréable, je n'ai pas besoin de vous rappeler que la justice que je rendais à votre mérite m'avait porté à vous choisir une épouse dans ma propre famille ; mais, puisque mon cousin de Bourgogne trouve qu'en disposant autrement de votre main, ce sera le gage le plus sûr de l'union qui doit régner entre ses états et les

miens, j'ai cet objet trop à cœur pour ne pas sacrifier mes désirs et mes espérances.

Le duc d'Orléans se jeta à ses genoux, et baisa, avec un attachement sincère, pour cette fois, la main que le roi lui présentait en détournant le visage. Dans le fait, il vit, ainsi que tous les témoins de cette scène, que le roi ne donnait ce consentement qu'à contre-cœur; car ce monarque, adepte dans l'art de la dissimulation, voulait, en cette circonstance, que sa répugnance fût visible, et qu'on reconnût en lui un roi renonçant à son projet favori, et immolant la tendresse paternelle à l'intérêt et aux besoins de ses états. Le duc de Bourgogne lui-même éprouva quelque émotion, et le cœur de d'Orléans tressaillit d'une joie involontaire, en se trouvant dégagé ainsi des liens qui le joignaient à la princesse Jeanne. S'il avait su de quelles malédictions le roi le chargeait en ce moment, et à quels projets de vengeance il se livrait déjà, probablement que sa délicatesse ne lui eût pas paru tant compromise.

Charles se tournant alors vers la jeune comtesse, lui annonça d'un ton brusque que l'union projetée était une affaire qui n'admettait ni délai, ni hésitation, ajoutant que c'était là un résultat qui n'était que trop heureux pour elle, de l'opiniâtreté qu'elle avait montrée dans une autre occasion.

— Monseigneur, dit Isabelle appelant tout son courage à son aide, je connais les droits de Votre Altesse, et je m'y soumets.

— Suffit! suffit! dit le duc en l'interrompant. Votre Majesté, continua-t-il en se tournant vers Louis, a eu ce matin le divertissement d'une chasse au Sanglier, voudrait-elle prendre maintenant celle d'une chasse au loup?

La jeune comtesse vit la nécessité de s'armer de fermeté. — Votre Altesse ne m'a pas bien comprise, lui dit-elle avec timidité, mais assez haut et d'un ton assez décidé pour forcer le duc à lui accorder une attention qu'une sorte de prévoyance de ce qu'elle allait dire l'aurait volontiers porté à lui refuser. — La soumission dont je parle n'a rapport qu'aux terres et aux domaines que les ancêtres de Votre Altesse ont octroyés aux miens, et que je remets à la disposition de la maison de Bourgogne, si mon souverain pense que ma désobéissance sur un seul point me rende indigne de les conserver.

— Ah! de par saint Georges! s'écria le duc en frappant du pied avec fureur, la sotte sait-elle en présence de qui elle se trouve, et à qui elle parle?

— Monseigneur, répondit-elle sans se déconcerter, je sais que je suis devant mon suzerain, et j'espère encore en sa justice. Si vous me privez des biens que la générosité de vos ancêtres a donnés à ma maison, vous rompez les liens qui nous attachaient à la vôtre. Ce n'est pas à vous que je dois ce corps humble et persécuté, ni l'esprit qui l'anime; j'ai dessein de consacrer l'un et l'autre à Dieu, dans le couvent des Ursulines, et d'y vivre sous la direction de cette sainte mère abbesse.

La colère du duc ne connut plus de frein, et sa surprise ne peut se comparer qu'à celle qu'éprouverait un faucon, s'il voyait une colombe hérisser ses plumes pour lui résister.

— Et la sainte mère abbesse vous recevra-t-elle sans dot? lui demanda-t-il avec une ironie méprisante.

— Si, en me recevant ainsi, répondit Isabelle, elle fait d'abord quelque tort à son couvent, je me flatte qu'il reste assez de charité parmi les nobles amis de ma

famille, pour qu'ils ne laissent pas sans secours une orpheline, dernier rejeton de la maison de Croye, et qui veut se consacrer à Dieu.

— Cela est faux! s'écria le duc : c'est un prétexte pour couvrir quelque secrète et indigne passion. Monseigneur d'Orléans, elle sera à vous, quand je devrais la traîner à l'autel de mes propres mains.

La comtesse de Crèvecœur, femme d'un haut courage et qui comptait sur le mérite de son mari et sur la faveur dont il jouissait, ne put garder plus long-temps le silence. — Monseigneur, dit-elle au duc, votre courroux vous dicte un langage indigne de vous. La force ne peut disposer de la main d'une femme issue de sang noble.

— Et il ne convient pas à un prince chrétien, ajouta l'abbesse, de s'opposer aux désirs d'une ame pieuse qui, fatiguée des soucis et des persécutions du monde, veut devenir l'épouse de Dieu.

— Et mon cousin d'Orléans, dit Dunois, ne peut accepter honorablement des propositions de mariage avec une femme qui y fait publiquement de telles objections.

— Si l'on m'accordait quelque temps, dit d'Orléans sur qui les charmes d'Isabelle avaient fait une profonde impression, pour tâcher de faire voir mes prétentions à la belle comtesse sous un jour plus favorable.....

— Monseigneur, dit Isabelle puisant un nouvel encouragement dans ce qu'elle venait d'entendre, ce délai serait parfaitement inutile : mon parti est pris de refuser cette alliance, quoique infiniment au-dessus de ce que je mérite.

— Et moi, dit le duc de Bourgogne, je n'ai pas le temps d'attendre que ces caprices changent avec la pre-

mière phase de la lune. Monseigneur d'Orléans, elle apprendra d'ici à une heure que l'obéissance est pour elle une affaire de nécessité.

— Ce ne sera pas en ma faveur, monseigneur, répondit le prince, qui sentit que l'honneur ne lui permettait pas de se prévaloir de l'opiniâtreté du duc. Avoir été refusé une fois positivement et publiquement, c'en est assez pour un fils de France; il ne peut après cela conserver aucune prétention.

Le duc lança un regard furieux d'abord sur d'Orléans, et ensuite sur Louis; et, voyant dans les traits de celui-ci un air de triomphe secret, que le roi, en dépit de tous ses efforts, ne pouvait entièrement dissimuler, sa fureur éclata comme une tempête.

— Écrivez, s'écria-t-il en se tournant vers le secrétaire du conseil, écrivez notre sentence de confiscation et d'emprisonnement contre cette vassale rebelle et insolente. Qu'elle soit enfermée au *Zucht-haus,* dans la maison de pénitence, et qu'elle y ait pour compagnes celles que leurs désordres ont rendues ses rivales en effronterie!

Un murmure général s'éleva dans toute l'assemblée.

— Monseigneur, dit le comte de Crèvecœur se chargeant de porter la parole pour les autres, un tel ordre mérite de plus mûres réflexions. Nous, vos fidèles vassaux, nous ne pouvons souffrir qu'une telle tache soit imprimée sur la noblesse et la chevalerie de Bourgogne. Si la comtesse est coupable, qu'elle soit punie; mais que ce soit d'une manière convenable à son rang comme au nôtre, et qui n'ait point à nous faire rougir, nous qui sommes unis à sa maison par le sang et les alliances.

Le duc garda un instant le silence, regardant en face

celui qui venait de lui parler ainsi, avec l'air d'un taureau que son conducteur force à s'écarter du chemin qu'il veut suivre, et qui délibère s'il obéira, ou s'il se précipitera sur lui pour le lancer en l'air avec ses cornes.

La prudence l'emporta pourtant sur la fureur. Le duc vit que les sentimens que Crèvecœur venait d'exprimer étaient partagés par tous ses conseillers ; il craignit que Louis ne pût tirer quelque avantage du mécontentement de ses vassaux, et probablement (car il était d'un caractère bouillant et violent plutôt que méchant) il rougit lui-même du honteux excès auquel il s'était laissé emporter.

— Vous avez raison, Crèvecœur, dit-il; j'ai parlé trop à la hâte. Son destin sera déterminé d'après les lois de la chevalerie; sa fuite dans les états du roi Louis a été le signal du meurtre de l'évêque de Liège : le vengeur de ce crime, celui qui nous rapportera la tête du Sanglier des Ardennes, réclamera de nous sa main pour récompense; et si elle refuse de la lui donner, il obtiendra de nous tous ses domaines, et nous laisserons à sa générosité le soin de lui accorder telle somme qu'il jugera convenable pour qu'elle puisse se retirer dans un couvent.

— Monseigneur, dit Isabelle, songez que je suis la fille de votre ancien ami, de votre fidèle et vaillant serviteur, le comte Reinold! Voudriez-vous faire de moi un prix pour le bras qui sait le mieux manier l'épée?

— La main de votre aïeule a été gagnée dans un tournois, répondit le duc; on combattra pour la vôtre dans une bataille véritable. Seulement, et par égard pour la mémoire du comte Reinold, votre époux devra être gentilhomme et jouir d'une réputation sans tache. Mais,

quel que soit le vainqueur de Guillaume de la Marck, fût-il le plus pauvre de tous ceux qui ont jamais bouclé un baudrier, il aura du moins le droit de disposer de votre main; j'en fais serment par saint Georges, par ma couronne ducale, par l'ordre que je porte. Eh bien! messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses conseillers, je me flatte que cela est conforme aux lois de la chevalerie?

Les remontrances d'Isabelle se perdirent dans les acclamations d'un assentiment universel, et l'on entendit par-dessus toutes les autres voix celle du vieux lord Crawford, qui regrettait que le poids des années l'empêchât de prétendre à un si beau prix. Le duc fut satisfait de ce murmure général d'applaudissemens, et sa violence commença à se calmer, comme celle d'une rivière débordée dont les eaux rentrent dans leur lit ordinaire.

—Et nous à qui le sort a déjà donné des compagnes, dit Crèvecœur, sommes-nous donc condamnés à n'être que spectateurs de cette lutte glorieuse? Mon honneur ne me le permet pas; j'ai fait un vœu, et je dois l'accomplir aux dépens de cette brute aux cruelles défenses et au crin hérissé, de ce scélérat de la Marck.

—Eh bien! courage, Crèvecœur! dit le duc; frappe d'estoc et de taille; gagne-la, et si tu peux la prendre pour toi-même, tu en disposeras comme tu le voudras, tu la donneras au comte Étienne, à ton neveu, si bon te semble.

—Grand merci, monseigneur, répondit Crèvecœur. Je ferai de mon mieux dans la mêlée, et si je réussis à débusquer le Sanglier et à l'abattre, Étienne verra si son éloquence peut l'emporter sur celle de la digne abbesse.

—Je me flatte, dit Dunois, qu'il n'est pas défendu aux chevaliers français de disputer un si beau prix.

—A Dieu ne plaise, brave Dunois, répliqua le duc, quand ce ne serait que pour le plaisir de vous voir faire de votre mieux. Je consens volontiers que la comtesse Isabelle épouse un Français. Cependant, ajouta-t-il, il est entendu que le comte de Croye doit devenir vassal de la Bourgogne.

—C'en est assez, s'écria Dunois, la barre d'illégitimité de mon écu ne sera jamais surmontée de la couronne de comte de Croye. Je veux vivre et mourir Français; mais, tout en renonçant aux domaines, je puis frapper d'estoc et de taille pour la dame.

Le Balafré n'osa élever la voix dans une telle assemblée, mais il murmura tout bas:

—Allons, Saunders Souplesaw, songe à ta promesse. Tu as toujours dit que la fortune de notre maison se ferait par un mariage; jamais tu ne trouveras une si belle occasion de tenir ta parole.

—Personne ne pense à moi, dit le Glorieux; je suis pourtant plus sûr qu'aucun de vous de remporter le prix.

—Tu as raison, mon sage ami, lui dit Louis; quand il s'agit d'une femme, le plus grand fou est toujours le plus favorisé.

Tandis que les princes et les seigneurs de leur suite plaisantaient ainsi sur le destin d'Isabelle, l'abbesse et la comtesse de Crèvecœur, qui s'étaient retirées avec elle, cherchaient en vain à la consoler. La première l'assurait que la sainte Vierge ne permettrait pas qu'on réussît à l'obliger de renoncer à sa résolution de se consacrer à Dieu dans l'enceinte d'une maison protégée par

sainte Ursule. La seconde lui donnait des consolations plus mondaines, en lui disant qu'aucun chevalier, digne de ce nom, qui aurait réussi dans l'entreprise au succès de laquelle le duc avait attaché le don de sa main et de ses biens, ne voudrait en profiter pour contraindre ses inclinations; et elle ajouta même qu'il pouvait arriver que l'heureux vainqueur obtînt grace à ses yeux, et trouvât le moyen de la réconcilier avec l'obéissance.

L'amour, comme le désespoir, prendrait un fétu de paille pour appui : quelque faible et quelque vague que fût l'espérance que lui présentait ce discours, Isabelle pleura avec moins d'amertume en l'écoutant.

CHAPITRE XXXVI.

L'ATTAQUE.

« L'infortuné qui va périr
» Ne perd pas toute confiance ;
» Chaque coup qui le fait gémir,
» Réveille en son cœur l'espérance.

» Telle qu'un propice rayon,
» L'espérance embellit notre courte carrière,
» Et quand la nuit obscurcit l'horizon,
» Plus brillante à nos yeux se montre sa lumière

GOLDSMITH.

Il s'était écoulé peu de jours quand Louis reçut, avec le sourire de la vengeance satisfaite, la nouvelle que son conseiller favori, le cardinal de La Balue, gémissait dans une cage de fer, où il ne pouvait ni se tenir debout, ni s'étendre de son long, et où il resta, soit dit en passant, près de douze ans par ordre de ce monarque impitoyable.

Les forces auxiliaires que le duc avait requises étaient

arrivées, et, quoique trop peu nombreuses pour lutter contre l'armée bourguignonne, si tel eût été le dessein du roi, elles étaient du moins suffisantes pour protéger sa personne, et cette réflexion lui offrait quelque consolation. D'une autre part, il se voyait libre de reprendre son projet de mariage entre le duc d'Orléans et sa fille, et quoiqu'il sentît quel affront c'était pour lui de servir avec ses plus nobles pairs sous la bannière d'un vassal, et contre un peuple dont il avait favorisé la cause, il se mit peu en peine de cette circonstance, espérant bien prendre sa revanche quelque jour; car, comme il le dit à son fidèle Olivier, au jeu, le hasard peut faire une levée, mais c'est la patience et l'expérience qui finissent par gagner la partie.

Se livrant à de telles réflexions, Louis, par un beau jour de la fin de l'été, monta à cheval; et s'inquiétant peu qu'on le regardât comme marchant à la suite d'un vainqueur triomphant, plutôt que comme un monarque indépendant, environné de ses gardes et de ses chevaliers, il sortit de Péronne, et passa sous la porte gothique de cette ville, pour aller joindre l'armée bourguignonne en marche contre Liège.

Un grand nombre de dames de distinction, alors dans Péronne, étaient sur les remparts, parées de leurs plus riches atours, pour voir passer les guerriers. La comtesse de Crèvecœur y avait conduit Isabelle, qui ne l'y avait suivie qu'avec beaucoup de répugnance; mais Charles avait ordonné impérieusement que celle qui devait être la récompense du vainqueur se montrât aux chevaliers se rendant aux tournois.

Pendant qu'ils défilaient, on vit plus d'une bannière et plus d'un bouclier avec de nouveaux emblèmes qui

exprimaient la résolution formée par bien des chevaliers de chercher à mériter un si beau prix. Ici, c'était un coursier s'élançant dans la carrière; là, une flèche lancée contre un but; un chevalier portait sur son écu un cœur percé d'un trait, pour indiquer sa passion; un autre portait une tête de mort et une couronne de lauriers, pour annoncer sa détermination de vaincre ou de mourir. Il serait trop long de décrire tous ces emblèmes, et il en existait quelques-uns qu'on avait eu l'art de rendre si compliqués et si obscurs, qu'ils auraient défié la science du plus habile interprète. On peut bien croire aussi que chaque chevalier fit faire à son coursier les courbettes les plus élégantes, et prit sur sa selle l'attitude la plus gracieuse, en passant en revue devant ce bel essaim de dames et de demoiselles qui encourageaient la valeur par d'agréables sourires, et en agitant leurs voiles et leurs mouchoirs. Les archers de la garde, choisis presque homme à homme parmi la fleur de la nation écossaise, attirèrent surtout les regards et les applaudissemens, par leur bonne tenue et par la magnificence de leur costume.

Ce fut même un de ces étrangers qui se hasarda à faire une attention particulière à la comtesse Isabelle, et à prouver qu'il la connaissait, ce que n'avaient point osé se permettre les plus nobles chevaliers français. Quentin Durward, en passant devant la jeune comtesse, lui présenta respectueusement au bout de sa lance la lettre de sa tante, que lui avait remise Hayraddin.

— Sur mon honneur, s'écria le comte de Crèvecœur, vit-on jamais insolence égale à celle de cet indigne aventurier?

— Ne le nommez pas ainsi, Crèvecœur, dit Dunois;

j'ai de bonnes raisons pour rendre témoignage à sa valeur; et c'est pour cette dame même qu'il en a fait preuve.

— Voilà beaucoup de paroles pour peu de chose, dit Isabelle rougissant de honte et de ressentiment; c'est une lettre de ma malheureuse tante; elle m'écrit avec enjouement, quoique sa situation doive être épouvantable.

— Voyons, voyons, dit Crèvecœur, faites-nous part de ce que vous dit la femme du Sanglier.

La comtesse Isabelle lut la lettre, dans laquelle sa tante semblait chercher à faire valoir le mieux possible *un mauvais marché,* et à justifier le peu de décorum de son mariage précipité, par le bonheur qu'elle avait d'avoir pour époux un des hommes les plus braves du siècle (1), qui venait d'acquérir une principauté par sa valeur. Elle suppliait sa nièce de ne pas juger de son Guillaume, comme elle l'appelait, par ce qu'elle en entendait dire, mais d'attendre qu'elle le connût personnellement. Sans doute il avait ses défauts, mais c'étaient des défauts qui lui étaient communs avec des hommes pour qui elle avait toujours eu la plus grande vénération. Il aimait le vin: le brave sire Godfrey, un de leurs aïeux, ne l'avait pas moins aimé; il avait le caractère un peu violent et même sanguinaire : tel avait été le père d'Isabelle, le comte

(1) S'il était permis à l'éditeur de glisser ici un mot de justification en faveur de la comtesse douairière un peu *caricaturée* elle-même par le romancier, nous ferions remarquer que Comines n'est pas aussi sévère que sir Walter Scott envers Guillaume de la Marck. L'auteur écossais l'a un peu trop sacrifié au désir de le faire contraster avec le bon archevêque de Liège. Nous avons déjà fait observer que sir Walter Scott a trop flatté le portrait de celui-ci, comme pour le dédommager de l'anachronisme qui le fait périr deux ans trop tôt. — Éd.

Reinold, de bienheureuse mémoire; il était brusque dans ses discours : quel Allemand ne l'était pas? un peu volontaire et impérieux : quel homme n'aimait pas à dominer? Ces comparaisons justificatives s'étendaient encore davantage, et la vieille comtesse finissait par inviter Isabelle à tâcher d'échapper au pouvoir du tyran de Bourgogne, à l'aide du porteur de sa lettre, et à venir à la cour de son affectionnée parente à Liège, où les petites difficultés qui pouvaient exister entre elles, relativement à leurs droits mutuels de succession au comté de Croye, s'arrangeraient facilement au moyen du mariage d'Isabelle avec Carl Éberson, un peu plus jeune que sa future épouse, à la vérité; mais cette différence d'âge, comme le croyait la comtesse Hameline, peut-être par expérience, était un inconvénient plus facile à supporter qu'Isabelle ne pouvait se l'imaginer.

Ici Isabelle s'arrêta, l'abbesse ayant fait observer, avec un air de prude, que c'était s'occuper trop longtemps de vanités mondaines; et le comte de Crèvecœur s'étant écrié : — Au diable soit la sorcière menteuse! Quoi! sa lettre ressemble au sale appât d'une souricière. Fi! cent fois fi, vieille pétrie d'imposture!

La comtesse de Crèvecœur reprocha gravement à son mari une apostrophe qui lui semblait trop violente. — De la Marck, dit-elle, peut avoir trompé la comtesse Hameline par une apparence de courtoisie.

— Lui! montrer une apparence de courtoisie? s'écria le comte : non, non, je l'absous du péché de dissimulation à cet égard. De la courtoisie! autant vaudrait en attendre d'un véritable sanglier; autant vaudrait essayer d'étendre une feuille d'or sur le vieux fer rouillé d'un carcan. Non, vous dis-je, toute idiote qu'elle est, elle

n'est pas encore tout-à-fait assez bornée pour s'amouracher du renard qui l'a happée, et cela même dans son terrier. Mais vous autres femmes, vous vous ressemblez toutes : il ne vous faut que quelques belles paroles; et j'ose dire que voici ma jolie cousine qui meurt d'envie d'aller joindre sa tante dans le paradis de ce fou, et d'épouser le marcassin.

— Bien loin d'être capable d'une telle folie, dit Isabelle, je désire doublement la punition du meurtrier du bon évêque, afin que ma tante ne soit plus au pouvoir d'un tel scélérat.

— Je reconnais la voix d'une de Croye, dit Crèvecœur; — et il ne fut plus question de la lettre.

Mais il est à propos de faire observer qu'Isabelle, en lisant à ses amis l'épître de sa tante, ne jugea pas nécessaire de leur faire part d'un certain *postscriptum* dans lequel la comtesse Hameline, en véritable femme, lui rendait compte de ses occupations, et lui disait qu'elle avait, pour le présent, suspendu la broderie d'un riche surtout qu'elle destinait à son mari, et qui porterait les armes réunies de Croye et de la Marck, attendu que son Guillaume avait résolu, par suite d'un projet politique, de faire porter ses armes et son costume par quelques-uns de ses gens, dans la première affaire qui aurait lieu, et de prendre lui-même les armoiries d'Orléans, avec la barre d'illégitimité; en d'autres termes, celles de Dunois. On avait aussi glissé dans la lettre un petit billet dont elle ne jugea pas devoir communiquer le contenu, qui ne consistait qu'en ce peu de mots d'une écriture différente : — Si vous n'entendez pas bientôt la renommée parler de moi, concluez-en que je suis mort, mais d'une manière digne de vous.

Une pensée qu'elle avait jusqu'alors repoussée comme invraisemblable, se présenta alors à l'esprit d'Isabelle avec une double force; et comme l'esprit d'une femme manque rarement de moyens pour exécuter ce qu'elle a projeté, elle arrangea si bien les choses, qu'avant que les troupes fussent en pleine marche, Durward reçut, par une main inconnue, la lettre de la comtesse Hameline, avec trois croix en marge du *postscriptum*, pour y attirer son attention, et avec l'addition de ce peu de mots : — Celui qui ne craignit pas les armes de Dunois quand elles brillaient sur la poitrine du brave guerrier à qui elles appartiennent légitimement, ne peut les redouter quand il les verra sur celle d'un tyran et d'un meurtrier.

Le jeune Écossais baisa et pressa sur son cœur mille et mille fois cet avis utile; car il lui montrait le sentier dans lequel l'attendaient l'honneur et l'amour, et il lui apprenait un secret, inconnu à tout autre, pour reconnaître celui dont la mort seule pouvait donner la vie à ses espérances, secret qu'il résolut prudemment de cacher avec soin dans son sein.

Il vit pourtant la nécessité d'agir autrement relativement à l'avis que lui avait donné Hayraddin, puisque la sortie que de la Marck se proposait de faire pouvait causer la destruction de l'armée des assiégeans, si l'on ne déjouait son stratagème, tant il était difficile, dans le genre de guerre encore peu régulier qui était en usage alors, de se remettre d'une surprise nocturne. Après avoir bien réfléchi à la résolution qu'il avait déjà prise de donner avis de cette ruse, il ajouta celle de ne le faire que personnellement et aux deux princes réunis, peut-être parce qu'il craignait que, s'il apprenait à Louis en

particulier un complot si adroit et si bien ourdi, ce ne fût une tentation trop forte pour la probité équivoque de ce monarque, et qu'il ne lui prît envie de seconder le projet, au lieu d'en empêcher l'accomplissement. Il se détermina donc à attendre, pour révéler ce secret, que Louis et Charles se trouvassent ensemble; et cette occasion pouvait tarder de se présenter, car aucun d'eux n'était particulièrement épris de la contrainte que lui imposait la société de l'autre.

Cependant l'armée confédérée continuait sa marche, et elle entra bientôt sur le territoire de Liège. Là les soldats bourguignons, ou du moins une partie d'entre eux, c'est-à-dire ces bandes auxquelles on avait donné le surnom d'*escorcheurs*, montrèrent qu'ils méritaient ce titre honorable, par la manière dont ils traitèrent les habitans des villages, sous prétexte de venger la mort de l'évêque. Cette conduite fit grand tort à la cause de Charles; car les paysans maltraités, qui auraient pu rester neutres dans cette querelle, prirent les armes pour se défendre, harassèrent sa marche, attaquèrent les détachemens qui s'écartaient du corps d'armée, et, se repliant enfin sur Liège, allèrent augmenter les forces de ceux qui avaient résolu de défendre cette ville avec le courage du désespoir. Les Français, au contraire, en petit nombre, et formant l'élite des troupes de leur pays, restaient toujours sous leurs bannières, conformément aux ordres du roi, et observaient la plus stricte discipline; ce contraste augmentait les soupçons de Charles, qui ne put s'empêcher de remarquer qu'ils agissaient en amis de Liège, plutôt qu'en alliés de la Bourgogne.

Enfin l'armée combinée, sans avoir éprouvé aucune opposition sérieuse, arriva dans la riche vallée de la

Meuse, devant la grande et populeuse cité de Liège. On vit que le château de Schonwaldt avait été rasé, et l'on apprit que Guillaume de la Marck, qui n'avait d'autres vertus que quelques talens militaires, rassemblant toutes ses forces dans la ville, avait résolu d'éviter une rencontre en rase campagne avec les armées de France et de Bourgogne; mais on ne fut pas long-temps sans éprouver le danger qu'il y a toujours à attaquer une grande ville, quoique ouverte, quand les habitans ont résolu de se défendre avec opiniâtreté.

Liège ayant été démantelée, et ses murailles offrant de larges brèches, les Bourguignons composant l'avant-garde s'imaginèrent que rien ne pouvait les empêcher de pénétrer dans cette ville. Ils entrèrent donc sans précautions dans un des faubourgs, en poussant de grands cris : — Bourgogne! Bourgogne! — tue! tue! — tout ici est à nous! — Souvenez-vous de Louis de Bourbon! Mais comme ils marchaient en désordre dans des rues étroites, et qu'ils se dispersaient pour piller, un corps nombreux d'habitans s'élança tout à coup de la ville, tomba sur eux avec fureur, et en fit un carnage considérable. De la Marck profita même des brèches des murailles pour faire sortir en même temps les défenseurs de la ville par plusieurs points, et ces détachemens entrant de différens côtés dans le faubourg, attaquèrent les assaillans de front, sur les flancs et par derrière. Ceux-ci, surpris par une attaque si vive, et par des ennemis qui semblaient se multiplier, se servirent à peine de leurs armes pour se défendre, et la nuit, qui commençait à tomber, ajouta à la confusion.

Lorsque le duc apprit cette nouvelle, il fut saisi d'un transport de rage qui ne s'apaisa guère par l'offre du

roi Louis d'envoyer ses hommes d'armes français porter du secours à l'avant-garde pour la dégager. Rejetant cette offre d'un ton sec, il voulait se mettre lui-même à la tête de sa garde; mais Crèvecœur et d'Hymbercourt le prièrent de les charger de ce service, et, marchant vers la scène de l'action sur deux points, avec plus d'ordre, et de manière à se soutenir mutuellement, ces deux célèbres capitaines réussirent à repousser les Liégeois et à dégager l'avant-garde, qui, indépendamment des prisonniers, ne perdit pas moins de huit cents hommes, dont une centaine étaient des hommes d'armes.

Les prisonniers ne furent pourtant pas en grand nombre, la plupart ayant été délivrés par d'Hymbercourt, resté maître du faubourg : il plaça une forte garde en face de la ville, qui en était séparée par un espace découvert d'environ sept à huit cents pas, formant une esplanade où l'on avait abattu toutes les maisons capables de nuire à la défense de la place. Il n'y avait pas de fossé entre Liège et le faubourg, le terrain étant trop pierreux en cet endroit pour qu'il eût été possible d'en pratiquer un. En face du faubourg était une porte par où l'on pouvait faire des sorties, ainsi que par deux brèches voisines, faisant partie de celles que le duc avait fait faire aux murs après la bataille de Saint-Tron, et que l'on s'était contenté de réparer avec des palissades en bois. D'Hymbercourt fit tourner deux coulevrines contre la porte, en dirigea pareil nombre vers les brèches, afin d'en imposer à ceux qui voudraient sortir de la ville; et revint ensuite à l'armée, qu'il trouva dans un grand tumulte.

Dans le fait, le corps principal et l'arrière-garde nombreuse du duc avaient continué à avancer, pendant que

l'avant-garde repoussée faisait sa retraite en désordre et avec précipitation. Les fuyards vinrent à se choquer avec les corps qui marchaient en tête , et y jetèrent une confusion qui se propagea de rang en rang. L'absence de d'Hymbercourt, qui remplissait les fonctions de maréchal-de-camp, ou, comme nous le dirions aujourd'hui (1), de quartier-maître-général, augmenta le désordre; et, pour que rien n'y manquât, la nuit était aussi noire que la gueule d'un loup, une forte pluie survint, et le sol sur lequel il était indispensable que les assiégeans prissent position était marécageux et coupé par plusieurs canaux.

Il serait impossible de se faire une idée de la confusion qui régnait alors dans l'armée bourguignonne. Les chefs ne reconnaissaient plus leurs soldats, qui abandonnaient leurs étendards pour chercher un abri partout où ils pouvaient en trouver. Les fuyards, épuisés de fatigue, et dont un grand nombre étaient blessés, demandaient en vain des secours et des rafraîchissemens; l'arrière-garde, ignorant le désastre qui avait eu lieu, accourait au pas redoublé, et se mêlait au corps d'armée en désordre, craignant d'arriver trop tard pour prendre part au sac de la ville, qu'elle croyait déjà joyeusement commencé.

D'Hymbercourt trouva qu'il avait une tâche difficile à accomplir, et elle fut remplie d'une nouvelle amertume par la violence à laquelle se laissa emporter son maître, qui n'eut aucun égard au devoir encore plus pressant dont il venait de s'acquitter. Toute la patience du brave chevalier ne put tenir à des reproches si injustes.

(1) En Anglais : *quarter-master-general*. — Éd.

— C'est d'après vos ordres, lui dit-il, que j'ai été porter du secours à l'avant-garde ; j'ai laissé à Votre Altesse le soin de l'armée ; et après avoir rempli ma mission, je la trouve dans un tel désordre, que l'avant-garde, le corps d'armée, l'arrière-garde, tout est confondu.

— Nous n'en ressemblons que mieux à un baril de harengs, dit le Glorieux, et c'est la comparaison la plus naturelle pour une armée flamande.

La plaisanterie du bouffon favori fit rire le duc, et empêcha que l'altercation entre lui et le chevalier n'allât plus loin.

On s'empara d'une *lust-haus*, ou maison de campagne, appartenant à un riche habitant de Liège ; on en chassa tous ceux qui l'occupaient, et le duc y établit son quartier-général. D'Hymbercourt et Crèvecœur placèrent tout auprès un poste d'une quarantaine d'hommes d'armes ; et ceux-ci, ayant démoli quelques bâtimens extérieurs qui en dépendaient, se servirent de leurs débris pour allumer un grand feu.

A peu de distance sur la gauche, entre cette maison et le faubourg, qui, comme nous l'avons déjà dit, était en face d'une des portes de la ville, et occupé par l'avant-garde de l'armée bourguignonne, s'élevait une autre maison de plaisance, située entre cour et jardin, et ayant sur le derrière deux ou trois petits enclos. Ce fut là que le roi de France, de son côté, établit son quartier-général. Il n'avait pas la prétention d'avoir de grandes connaissances militaires, mais sa sagacité peu ordinaire lui en tenait lieu, et il y joignait une indifférence naturelle pour le danger. Louis et les principaux personnages de sa suite se logèrent dans cette maison.

Une partie des archers de sa garde écossaise fut placée dans la cour, où quelques bâtimens pouvaient servir de casernes, et le reste bivouaqua dans le jardin. Les autres troupes françaises furent placées dans les environs, en bon ordre, et l'on établit des postes avancés pour donner l'alarme en cas d'attaque.

Dunois et Crawford, aidés de quelques vieux officiers parmi lesquels le Balafré se faisait remarquer par son activité, parvinrent, en abattant des murailles, en perçant des haies, en comblant des fossés, et par d'autres opérations semblables, à assurer une communication facile entre les différens corps, de manière à ce qu'ils pussent se réunir aisément et sans confusion, en cas de nécessité.

Cependant Louis jugea à propos de se rendre sans cérémonie au quartier-général du duc de Bourgogne, pour connaître le plan d'opérations qu'il avait adopté, et s'informer en quoi ce prince désirait qu'il y coopérât. Sa présence fut cause qu'on tint une sorte de conseil de guerre, auquel, sans cela, Charles n'aurait peut-être pas songé. Ce fut alors que Quentin Durward demanda à y être admis, et il insista fortement, comme ayant quelque chose de très-important à communiquer aux deux princes. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'il obtint d'être introduit dans la salle du conseil, et Louis fut saisi du plus grand étonnement en l'entendant détailler avec calme et clarté le projet conçu par Guillaume de la Marck de faire une sortie nocturne contre le camp des assiégeans, en marchant sous des bannières françaises, et avec des soldats portant l'uniforme de la même nation. Louis aurait sans doute préféré qu'une nouvelle si importante lui eût été annoncée en particu-

lier; mais comme elle venait d'être publiquement divulguée, il se contenta de dire qu'un tel rapport, vrai ou faux, méritait qu'on y fît attention.

— Pas le moins du monde, dit le duc avec un air d'insouciance; pas le moins du monde. S'il avait existé un tel projet, ce ne serait pas un archer de la garde écossaise qui viendrait m'en faire part.

— Quoi qu'il en soit, beau cousin, répondit Louis, je vous prie, vous et vos capitaines, de faire bien attention que, pour prévenir les conséquences très-désagréables qui pourraient résulter d'une telle attaque, si elle avait lieu, je donnerai ordre à tous mes soldats de porter une écharpe blanche à leur bras. Dunois, allez veiller sur-le-champ à l'exécution de cet ordre; c'est-à-dire s'il a l'approbation de notre beau cousin, notre général.

— Je n'ai pas d'objection à y faire, dit le duc, si les chevaliers français veulent courir le risque d'être appelés désormais *chevaliers de la manche de chemise.*

— Ce serait une dénomination qui ne serait pas mal choisie, l'ami Charles, dit le Glorieux, puisqu'une femme doit être la récompense du plus vaillant.

— Bien parlé, la Sagesse, dit Louis. Bonsoir, beau cousin, je vais m'armer; mais à propos, si je gagne moi-même la comtesse, qu'en direz-vous?

— Qu'en ce cas, répondit le duc d'une voix altérée, il faudra que Votre Majesté devienne un vrai Flamand.

— Je ne puis, répliqua le roi du ton de la plus entière confiance, le devenir plus que je ne le suis déjà. Tout ce que je voudrais, c'est que vous en fussiez bien convaincu.

Le duc ne répondit qu'en souhaitant au roi une bonne nuit; l'accent de sa voix aurait pu rappeler le

hennissement d'un cheval farouche se refusant aux caresses de son cavalier qui cherche à le calmer pour pouvoir le monter en repos.

— Je pourrais lui pardonner sa duplicité, dit le duc à Crèvecœur quand le roi fut parti ; mais je ne lui pardonne pas de me croire assez fou pour être dupe de ses protestations.

Louis, de retour à son quartier-général, avait aussi ses confidences à faire à Olivier.

— Cet Écossais, lui dit-il, est un tel composé de finesse et de simplicité, que je ne sais qu'en faire. Pâques-Dieu ! quelle folie impardonnable d'aller ébruiter le projet de l'honnête de la Marck, et en présence de Charles, de Crèvecœur, et de tous ces Bourguignons, au lieu de venir m'en instruire à l'oreille, afin de me laisser au moins le choix de le seconder ou de le déjouer !

— Il vaut mieux que les choses se soient passées de cette manière, Sire, répondit Olivier. Il se trouve dans votre armée bien des gens qui se feraient un scrupule d'attaquer les Bourguignons sans provocation, et de devenir les auxiliaires de de la Marck.

— Tu as raison, Olivier, répliqua le monarque; il existe de tels fous dans le monde, et nous n'avons pas assez de temps devant nous pour neutraliser leurs scrupules par une dose d'intérêt personnel. Il faut que nous soyons loyaux et fidèles alliés de la Bourgogne, en ce moment du moins. L'avenir peut nous offrir quelque chance plus favorable; va porter l'ordre que personne ne quitte les armes, et, en cas de nécessité, qu'on charge aussi vigoureusement ceux qui crieront *France* et *Montjoie Saint-Denis*, que s'ils criaient l'*Enfer* et *Satan*.

Je passerai moi-même la nuit tout armé. Que Crawford place Quentin Durward en sentinelle, en première ligne du côté de la ville ; il est juste qu'il soit le premier à profiter de l'avis qu'il nous a donné. S'il a le bonheur de s'en tirer, il n'en aura que plus de gloire. Mais surtout, Olivier, prends un soin tout particulier de Martius Galeotti ; fais-le rester à l'arrière-garde, dans quelque endroit où il soit en parfaite sûreté. Il n'est que trop porté à se hasarder, et il serait assez fou pour vouloir être soldat et philosophe en même temps ; veille à tout cela, Olivier, et bonsoir. Puissent Notre-Dame de Cléry et saint Martin de Tours me protéger pendant mon sommeil !

CHAPITRE XXXVII.

LA SORTIE.

> « Il vit enfin s'ouvrir la porte redoutable,
> » Et sortir de soldats une foule innombrable. »
>
> Milton. *Le Paradis reconquis.*

Un profond silence régna bientôt dans la grande armée rassemblée sous les murs de Liège. Pendant un certain temps les cris des soldats répétant leurs signaux et cherchant à rejoindre chacun sa bannière, retentirent comme les aboiemens de chiens égarés redemandant leurs maîtres. Mais enfin, épuisés par les fatigues du jour, ils se rassemblèrent sous les abris qu'ils purent trouver, et ceux qui n'en trouvèrent aucun s'étendirent le long des murs, des haies, partout où ils purent se faire un rempart contre les élémens; ils s'endormirent de lassitude en attendant le retour du matin, que plusieurs d'entre eux ne devaient jamais voir. Le sommeil ferma

tous les yeux dans le camp, à la réserve de ceux des gardes qui étaient de faction devant le quartier-général du roi et celui du duc.

Les dangers et les espérances du lendemain, les projets même de gloire que beaucoup de jeunes seigneurs formaient en songeant au prix splendide proposé à celui qui vengerait la mort de l'évêque de Liège, cédèrent à la fatigue et au sommeil. Il n'en fut pas ainsi à l'égard de Quentin Durward. La certitude qu'il possédait seul les moyens de distinguer de la Marck dans la mêlée; le présage favorable qu'il pouvait tirer de la manière dont Isabelle l'en avait instruit; la pensée que la fortune l'avait placé dans une crise périlleuse, mais dont le résultat, quoique incertain, pouvait être pour lui le plus beau triomphe, éloignèrent de lui toute envie de dormir, et l'armèrent d'une vigueur infatigable.

Placé, par ordre exprès du roi, au poste le plus avancé entre le camp et la ville, sur la droite du faubourg dont nous avons déjà parlé, il aurait voulu percer de ses yeux les ténèbres qui lui dérobaient la vue des murs de Liège, et ses oreilles étaient tout attention pour entendre le moindre bruit qui pourrait annoncer quelque mouvement dans la ville assiégée. Mais les horloges de la ville avaient successivement sonné trois heures après minuit, et tout était encore tranquille et silencieux comme le tombeau.

Enfin, à l'instant où il commençait à croire que la sortie projetée n'aurait lieu qu'au point du jour, et qu'il songeait avec joie qu'il pourrait plus facilement reconnaître la barre d'illégitimité, traversant les fleurs de lis des armoiries de Dunois, il crut entendre dans la ville un bruit semblable au bourdonnement d'abeilles trou-

blées dans leur ruche, qui se préparent à se défendre. Il redoubla d'attention : le bruit continuait, mais toujours si sourd et si vague, que ce pouvait être le murmure du vent agitant les branches des arbres d'un petit bois situé à quelque distance, ou celui des eaux de quelque ruisseau gonflé par la pluie de la soirée précédente, et qui se jetait dans la Meuse avec plus d'impétuosité que d'ordinaire. Ces réflexions empêchèrent Quentin de donner l'alarme, car c'eût été une grande faute, s'il l'eût donnée inconsidérément. Mais, le bruit augmentant peu à peu, et semblant s'approcher du faubourg et du poste qu'il occupait, il jugea qu'il était de son devoir de se replier sur le petit corps d'archers destinés à le soutenir, et commandés par son oncle. En moins d'une seconde, tous furent sur pied aussi silencieusement que possible; et un instant après, lord Crawford était à leur tête. Il dépêcha un archer pour donner l'alarme au roi et à sa maison, et se retira avec son petit détachement à quelque distance du feu qu'on avait allumé, afin que la clarté qu'il répandait ne les fît pas apercevoir. Enfin l'espèce de bruit confus qu'ils avaient entendu jusque alors, et qui semblait approcher d'eux, cessa tout à coup et fit place à un autre qui annonçait évidemment la marche plus éloignée d'une troupe nombreuse s'avançant vers le faubourg.

— Ces paresseux de Bourguignons sont endormis à leur poste, dit Crawford à voix basse; courez au faubourg, Cunningham, et éveillez ces bœufs stupides.

— Faites un détour en arrière pour vous y rendre, dit Quentin; car, ou mes oreilles m'ont étrangement trompé, ou le premier corps que nous avons entendu s'est avancé entre nous et le faubourg.

— Bien parlé, Quentin, bien parlé, mon brave, dit Crawford, tu es meilleur soldat que ne le comporte ton âge. Les premiers ne se sont arrêtés que pour attendre les autres; je voudrais savoir plus précisément où ils sont.

— Je vais tâcher de les reconnaître, milord, et je viendrai vous en faire rapport.

— Va, mon enfant, va; tu as de bonnes oreilles, de bons yeux et de la bonne volonté, mais sois prudent: je ne voudrais pas te perdre pour trois placks (1).

Quentin, son arquebuse en avant, et prêt à faire feu, s'avança avec précaution sur un terrain qu'il avait reconnu la veille pendant le crépuscule, et s'assura non-seulement qu'un corps de troupes très-considérable s'avançait entre le faubourg et le quartier-général du roi, mais qu'il était précédé d'un détachement peu nombreux qui avait fait halte, et dont il était assez près pour entendre les hommes qui le composaient causer à voix basse, comme s'ils se fussent consultés sur ce qu'ils devaient faire. Enfin, deux ou trois enfans perdus de cette troupe avancée s'approchèrent à très-peu de distance de lui. Voyant qu'il ne pouvait faire retraite sans courir le risque d'être apercu, Quentin cria à voix haute : — *Qui vive?*

— *Vive — Li—è—ge!..... c'est-à-dire, vive France!* répondit un soldat, corrigeant à l'instant sa première réponse.

Durward fit feu de son arquebuse; il entendit un homme tomber; et, au milieu du bruit d'une décharge irrégulière de coups de mousquets tirés au hasard, mais

(1) Petite monnaie de cuivre d'Écosse. Expression familière et même proverbiale. — Éd.

qui prouvait que cette première troupe était plus nombreuse qu'il ne l'avait d'abord supposé, il se replia sur son poste, et y arriva sans être blessé.

— Admirablement ! mon brave, dit Crawford; et maintenant qu'on se rabatte sur le quartier-général. Nous ne sommes pas en force suffisante pour tenir contre eux en rase campagne.

Ils rentrèrent dans la maison où était logé le roi, et y trouvèrent tout dans le plus grand ordre, les diverses troupes étant déjà formées, tant dans la cour que dans le jardin. Louis lui-même était prêt à monter à cheval.

— Où allez-vous, Sire? lui demanda Crawford. Vous êtes en sûreté ici au milieu de vos soldats.

— Non pas, répondit Louis, il faut que j'aille sur-le-champ trouver le duc, et qu'il soit convaincu de notre bonne foi dans ce moment critique; sans quoi nous allons avoir sur nous en même temps les Liégeois et les Bourguignons.

A ces mots, montant à cheval, il ordonna à Dunois de prendre le commandement des troupes françaises hors de la maison, et à Crawford d'en garder l'intérieur avec ses archers. Il fit avancer quatre pièces de campagne laissées à un demi-mille en arrière, et recommanda aux soldats de tenir ferme à ce poste; mais il défendit qu'on marchât en avant, quelque succès qu'on pût obtenir. Après avoir donné ces ordres, Louis partit pour se rendre au quartier-général du duc de Bourgogne.

Le délai qui permit de faire toutes ces dispositions fut dû à un heureux hasard. Quentin, en tirant son coup d'arquebuse, avait tué le propriétaire de la maison de

campagne où se trouvait le roi. Il servait de guide à la colonne destinée à l'attaquer, et, sans cet événement, l'attaque aurait probablement réussi.

Durward, d'après les ordres du roi, le suivit chez le duc. Ils le trouvèrent livré à des transports de fureur qui le mettaient presque hors d'état de s'acquitter des devoirs de général, et cependant l'occasion était pressante; car indépendamment d'un combat furieux qui se livrait dans le faubourg, sur la gauche de l'armée; outre l'attaque dirigée contre le quartier-général du roi, au centre, et qui était soutenue avec courage, une troisième colonne de Liégeois, supérieure en nombre aux deux autres, sortie de la ville par une brèche plus éloignée, et arrivée par des sentiers de traverse et des chemins qui leur étaient bien connus, venait de tomber sur l'aile droite de l'armée bourguignonne, qui, alarmée par leurs cris de *vive la France! Montjoie Saint-Denis!* mêlés à ceux de *Liège! Sanglier-Rouge!* et soupçonnant quelque trahison de la part de l'armée française confédérée, ne fit qu'une résistance faible et imparfaite, tandis que le duc, l'écume à la bouche, jurant et maudissant son seigneur suzerain et tout ce qui lui appartenait, criait qu'on tirât indistinctement sur tous les Français, noirs ou blancs, faisant allusion aux écharpes blanches dont les soldats du roi s'étaient entouré le bras, conformément à ses ordres.

L'arrivée du roi, accompagné seulement d'une douzaine d'archers, dont Quentin et le Balafré faisaient partie, fit rendre plus de justice à la loyauté des Français: D'Hymbercourt, Crèvecœur, et d'autres seigneurs bourguignons dont le nom était célèbre dans le métier des armes, se chargèrent de donner au combat une forme

plus régulière; et tandis que les uns faisaient avancer des troupes plus éloignées, que la terreur panique n'avait pas encore atteintes, les autres, se jetant dans la mêlée, ranimèrent l'instinct de la discipline, et le duc lui-même se montrait au premier rang comme un simple homme d'armes. Le roi, de son côté, agissait en général plein de sang-froid, de calme et de sagacité, qui ne cherche ni ne fuit le danger; il montra tant de sagesse et de prudence, que les chefs bourguignons eux-mêmes n'hésitaient pas à exécuter tous les ordres qu'il donnaait. Enfin, peu à peu on rangea l'armée en bataille, et les assaillans se trouvèrent fort incommodés par le feu de l'artillerie.

Le combat était devenu une scène d'horreur. Sur l'aile gauche, le faubourg, après avoir été vivement disputé, avait été livré aux flammes, et l'épouvantable incendie n'empêchait pas qu'on ne se disputât encore la possession des ruines embrasées. Au centre, les troupes françaises, quoique pressées par des forces très-supérieures, maintenaient un feu si constant et si bien nourri, que la *lust-haus* semblait entourée de rayons de lumière comme la couronne d'un martyr. Sur la gauche, la victoire était contestée avec acharnement, et les deux partis gagnaient ou perdaient successivement du terrain, suivant qu'il arrivait aux Liégeois des renforts de la ville, et aux Bourguignons des corps de réserve.

On se battit ainsi avec une fureur sans relâche pendant trois heures mortelles qui amenèrent enfin le lever de l'aurore, tant désiré par les assiégeans. Les efforts de l'ennemi, au centre et sur la droite, semblaient alors se ralentir, et l'on entendit plusieurs décharges d'artillerie partir du quartier-général du roi.

— Bénie soit la sainte Vierge! s'écria Louis dès que ce bruit frappa ses oreilles. Les pièces de campagne sont arrivées, et il n'y a rien à craindre pour la *lust-haus*. Se tournant alors vers Quentin et le Balafré: — Allez dire à Dunois, leur dit-il, de se porter avec tous nos hommes d'armes, à l'exception de ceux qui sont nécessaires à la défense de la maison, entre l'aile droite et la ville, afin d'empêcher la sortie des renforts que ces obstinés Liégeois reçoivent à chaque instant à l'armée.

L'oncle et le neveu partirent au galop, et allèrent joindre Dunois et Crawford, qui, impatiens et las d'être restés sur la défensive, obéirent avec joie. A la tête d'environ deux cents gentilshommes français, suivis d'écuyers et d'hommes d'armes, et d'une partie des archers de la garde écossaise, ils traversèrent le champ de bataille, foulant aux pieds les morts et les blessés, et arrivèrent sur les flancs du corps principal des Liégeois, qui attaquait la droite de l'armée bourguignonne avec une fureur sans égale. Le jour, qui commençait à paraître, leur fit voir que de nouvelles forces sortaient encore de la ville, soit pour continuer la bataille sur ce point, soit pour protéger la retraite des troupes déjà dans la mêlée.

— De par le ciel! dit le vieux Crawford à Dunois, si je n'étais sûr que vous êtes à mon côté, je croirais vous voir au milieu de ces bourgeois et de ces bandits, les rangeant en ordre, votre bâton de commandement à la main. Seulement, si c'est vous qui êtes là-bas, vous êtes plus gros que de coutume. Êtes-vous bien sûr que ce soldat n'est pas votre apparition (1), votre homme double, comme disent les Flamands?

(1) *Wraith*, mot qui se dit en Écosse du fantôme d'un homme encore vivant. — Éd.

— Mon apparition ! répondit Dunois ; je ne sais ce que vous voulez dire (1) ; mais il est certain que je vois un coquin qui ose porter mes armoiries sur son écu et sur son cimier, et je le punirai de cette insolence.

— Au nom du ciel ! monseigneur, s'écria Quentin, daignez me laisser le soin de votre vengeance.

— A toi, jeune homme ! répondit Dunois ; c'est vraiment une demande modeste. Non, non ; c'est un cas qui n'admet pas de substitution ; et, se tournant vers ceux qui le suivaient : — Gentilshommes français, s'écria-t-il, formez vos rangs, la lance en avant ; ouvrons au soleil levant un passage à travers ces pourceaux de Liège, et ces sangliers des Ardennes, qui font une mascarade de nos anciennes armoiries.

On lui répondit par de grands cris : — Dunois ! Dunois ! Vive le fils du brave bâtard ! Orléans, à la rescousse ! et, suivant leur chef, ils chargèrent au grand galop. Ils n'avaient pas affaire à de timides ennemis. Le corps nombreux qu'ils chargeaient consistait entièrement en infanterie, à l'exception de quelques officiers à cheval. Le premier rang de ces soldats fléchit un genou seulement, et le troisième resta debout ; de manière que les premiers fixaient à leurs pieds le bois de leurs lances, et les derniers présentaient la pointe des leurs au-dessus de la tête des autres, pour offrir à la charge des hommes d'armes la même défense que le hérisson oppose à son ennemi. Peu d'entre eux réussirent d'abord à se frayer un chemin à travers ce mur de fer ; mais Dunois fut de ce nombre. Donnant un coup d'éperon à son cheval de bataille, il fit franchir à ce noble animal un espace de plus de douze pieds ; et, d'un seul bond, il se trouva au

(1) Le mot *wraith* est en effet inintelligible pour Dunois. — ÉD.

milieu de la phalange ennemie. Il chercha alors à joindre l'objet de son animosité, et ne fut pas peu surpris de voir Quentin Durward combattant au premier rang à côté de lui : la jeunesse, le courage, l'amour, la ferme détermination de vaincre ou de mourir, avaient maintenu le jeune Écossais sur la même ligne que le meilleur chevalier de toute l'Europe ; car Dunois jouissait de cette réputation, qui était méritée.

Leurs lances furent bientôt rompues, mais les lansquenets n'étaient pas en état de résister au tranchant de leurs épées longues et pesantes, tandis que les leurs ne faisaient que peu d'impression sur l'armure complète d'acier dont étaient couverts les deux chevaliers et leurs chevaux. Ils s'efforçaient encore, à l'égal l'un de l'autre, de percer les rangs pour arriver à celui où le guerrier qui avait usurpé les armoiries de Dunois remplissait les devoirs d'un chef habile et intrépide, quand Dunois, remarquant d'un autre côté un homme d'armes dont la tête était couverte de la peau de sanglier qui distinguait ordinairement de la Marck, dit à Quentin : — Tu es digne de venger l'insulte faite aux armes d'Orléans, et je t'en laisse le soin. Balafré, soutiens ton neveu. Mais que personne n'ose disputer à Dunois la chasse du Sanglier.

On ne peut douter que Quentin Durward acceptât avec grande joie la part qui lui était attribuée dans cette division de travaux, et chacun d'eux s'empressa de se frayer un chemin vers l'objet qu'il voulait atteindre, suivi et soutenu par ceux qui purent se maintenir près de leur personne.

Mais, en ce moment, la colonne que de la Marck se proposait de soutenir quand il s'était vu lui-même arrêté

par la charge de Dunois, avait perdu tous ses avantages gagnés pendant la nuit; et les Bourguignons, au retour du jour, avaient reconquis ceux de la supériorité de la discipline. La grande masse des Liégeois, forcée à faire retraite, prit bientôt la fuite, et vint retomber sur ceux qui combattaient les Français. Le champ de bataille n'offrit plus qu'une mêlée confuse de soldats combattans, fuyans, poursuivans : torrent qui se dirigeait vers les murs de la ville, et qui aboutit à la principale brèche par où les Liégeois avaient fait leur sortie.

Durward fit des efforts plus qu'humains pour atteindre l'objet spécial de sa poursuite, qui, par ses cris et son exemple, s'efforçait de renouveler le combat, et qui était vaillamment secondé par une troupe de lansquenets d'élite. Le Balafré et quelques-uns de ses camarades suivaient Quentin pas à pas, et admiraient la valeur extraordinaire que montrait un soldat si jeune. Sur la brèche, de la Marck, car c'était lui-même, réussit à rallier un moment les fuyards, et à arrêter ceux qui les poursuivaient de plus près. Il tenait en main une espèce de massue en fer qui terrassait tout ce qu'elle touchait; il était tellement couvert de sang, qu'il devenait presque impossible de distinguer sur son écu aucune trace des armoiries qui avaient tellement irrité Dunois.

Durward ne trouva alors que peu de difficulté à approcher de lui, car la situation avantageuse qu'il avait prise sur la brèche, et l'usage qu'il faisait de sa terrible massue, engageaient la plupart des assaillans à chercher quelque point d'attaque moins dangereux que celui qui était défendu par un si redoutable antagoniste. Mais Quentin, qui connaissait mieux l'importance de la victoire à remporter sur cet ennemi formidable, mit pied

à terre au bas de la brèche, et, laissant son coursier, noble don qu'il avait reçu du duc d'Orléans, il s'élança au hasard dans la mêlée, et se mit à gravir les décombres pour se mesurer avec le Sanglier des Ardennes.

De la Marck, comme s'il eût deviné son intention, se tourna vers lui la massue levée; et ils étaient sur le point de se rencontrer, quand de grands cris, des cris tumultueux de triomphe et de désespoir, annoncèrent que les assiégeans entraient dans la ville, d'un autre côté; en arrière de ceux qui défendaient la brèche. A ces cris de terreur, de la Marck abandonna la brèche, et, appelant de la voix et par le son de son cor ceux qui voulaient se rallier à sa fortune désespérée, il chercha à effectuer sa retraite vers une partie de la ville d'où il pourrait gagner l'autre rive de la Meuse. Ceux qui le suivirent formaient un corps de soldats bien disciplinés, mais qui, n'ayant jamais accordé quartier à personne, étaient résolus à ne pas le demander; en ce moment de désespoir, ils se mirent en si bon ordre, que leur ligne de bataille occupait toute la largeur d'une rue. Ils ne craignaient pas de s'arrêter de temps en temps pour faire face à ceux qui les poursuivaient, et dont un certain nombre commençaient à chercher une occupation moins dangereuse, en forçant les portes des maisons pour se livrer au pillage.

Caché par son déguisement aux yeux de tous ceux qui se promettaient de gagner des honneurs et des richesses en faisant tomber sa tête, il est probable que de la Marck aurait pu s'échapper sans la poursuite infatigable de Quentin Durward, du Balafré, et de quelques-uns de ses camarades. A chaque pause que faisaient les lansquenets, un combat furieux s'engageait entre eux et les

archers, et dans chaque mêlée Quentin cherchait à joindre de la Marck; mais celui-ci, dont l'unique but était alors d'effectuer sa retraite, semblait vouloir éviter un combat singulier. La confusion était générale. Les cris des femmes, ceux des habitans exposés à la licence d'une soldatesque effrénée, formaient un tumulte non moins épouvantable que celui de la bataille. C'était la douleur et le désespoir se disputant avec la violence et la fureur à qui éleverait plus haut la voix.

A l'instant où de la Marck, continuant sa retraite au milieu de cette scène d'horreur, venait de passer devant la porte d'une petite chapelle à laquelle on attachait une idée de sainteté particulière, de nouveaux cris : — France! France! Bourgogne! Bourgogne! lui apprirent qu'un corps nombreux d'assiégeans entrait par l'autre extrémité de la rue, et que par conséquent sa retraite était coupée.

— Conrard, dit-il à son lieutenant, prenez avec vous tous ces braves gens; chargez ces drôles avec vigueur, et tâchez de vous frayer une passage à travers leurs rangs. Quant à moi, tout est dit, le Sanglier est aux abois; mais je me sens encore la force d'envoyer aux enfers avant moi quelques-uns de ces vagabonds écossais.

Conrard obéit; et, se mettant à la tète des lansquenets qui restaient, il marcha au pas de charge contre les ennemis qui s'avançaient, dans le dessein de périr ou de s'ouvrir un chemin au milieu d'eux. Il ne resta près du chef que cinq à six de ses meilleurs soldats, déterminés à périr avec leur maître, et ils firent face aux archers, qui n'étaient guère plus nombreux.

— Sanglier! Sanglier! s'écria de la Marck d'une voix

de tonnerre en brandissant sa massue. Holà ! messieurs les Écossais, qui de vous veut gagner une couronne de comte? Qui veut avoir la tête du Sanglier? — Vous semblez en avoir envie, jeune homme; mais il faut mériter la récompense avant de l'obtenir.

Quentin n'entendit ces paroles que fort imparfaitement, à travers la visière du casque de Guillaume, mais il ne put se méprendre sur ses intentions, car à peine eut-il eu le temps de crier à son oncle et à ses camarades de se tenir en arrière, s'ils étaient hommes d'honneur, que de la Marck s'élança contre lui avec le bond d'un tigre; brandissant sa massue pour la lui laisser tomber sur la tête à l'instant où ses pieds toucheraient la terre. Mais Durward, dont le pied était aussi léger que l'œil vif, fit un saut de côté, et évita un coup qui lui eût été fatal.

Ils combattirent alors corps à corps, comme le loup avec le chien de berger qui l'attaque, leurs compagnons restant de chaque côté spectateurs immobiles du combat, car le Balafré criait de toutes ses forces : — Armes égales ! armes égales ! Fût-il aussi redoutable que Wallace, je ne craindrais pas pour mon neveu.

Sa confiance fut justifiée: quoique les coups du brigand tombassent sur le jeune archer comme ceux du marteau sur l'enclume, la vivacité des mouvemens de Durward, et sa dextérité, faisaient qu'il les évitait, et qu'il lui en portait d'autres avec la pointe d'une arme moins bruyante, mais qui produisait plus d'effet, car le terrain était tout couvert du sang de son antagoniste, dont la force extraordinaire commençait à céder à la fatigue. Cependant, soutenu par le courage et la colère, il combattait toujours avec la même énergie, et la vic-

toire de Quentin paraissait encore douteuse et éloignée, quand la voix d'une femme se fit entendre derrière lui en l'appelant par son nom, et en s'écriant : — Au secours ! au secours ! pour l'amour de la sainte Vierge !

Il tourna la tête un instant, et il lui suffit d'un coup d'œil pour reconnaître Gertrude Pavillon. Sa mante avait été déchirée, et elle était entraînée par un soldat français, entré avec plusieurs autres dans la petite chapelle où s'étaient réfugiées des femmes épouvantées, qu'ils avaient saisies comme leur proie.

— Attends-moi seulement un instant, cria-t-il à de la Marck ; et il courut délivrer sa bienfaitrice d'une situation qu'il regardait avec raison comme fort dangereuse pour elle.

— Je n'attends le bon plaisir de personne, dit de la Marck en brandissant sa massue, et il commençait à battre en retraite, n'étant sans doute pas fâché d'être débarrassé d'un si formidable adversaire.

— Vous attendrez pourtant le mien, s'il vous plaît, s'écria le Balafré. Je ne veux pas que la besogne de mon neveu reste à moitié faite. Et tirant son épée à double tranchant, il attaqua de la Marck à l'instant.

Cependant la tâche qu'avait entreprise Quentin de délivrer Gertrude, ne se trouva pas aussi facile qu'il se l'était imaginé. Celui qui s'en était emparé refusa de renoncer à sa prise ; quelques-uns de ses camarades le soutinrent ; Durward fut obligé d'appeler à son aide deux ou trois de ses compagnons pour accomplir sa bonne œuvre, et pendant ce temps la fortune lui ravit l'occasion qu'elle lui avait présentée. Lorsqu'il eut enfin réussi à délivrer Gertrude, la rue était déserte ; il s'y trouvait seul avec elle. Oubliant alors la situation de

sa compagne restée sans défense, il allait se mettre à la recherche du Sanglier des Ardennes, comme le lévrier suit le lièvre à la piste; mais Gertrude au désespoir, s'attachant à ses vêtemens, s'écria: — Par l'honneur de votre mère, ne me laissez pas ici! Si vous êtes homme d'honneur, protégez-moi, conduisez-moi chez mon père, dans la maison qui vous a servi d'asile ainsi qu'à la comtesse Isabelle. Pour l'amour d'elle, ne m'abandonnez pas!

Cet appel était désespérant, mais irrésistible; disant adieu, avec une amertume de cœur inexprimable aux espérances qui l'avaient soutenu pendant toute la bataille, et qui avaient été un instant sur le point de se réaliser, Quentin, comme un esprit qui obéit malgré lui à un talisman, conduisit Gertrude chez son père, et y arriva fort à propos pour protéger le syndic Pavillon et sa maison contre la fureur de la soldatesque.

Cependant le roi et le duc entrèrent à cheval dans la ville par une brèche. Tous deux étaient armés de toutes pièces; mais Charles, couvert de sang depuis son panache jusqu'à ses éperons, gravit la brèche au grand galop, tandis que Louis s'avança du pas majestueux d'un pontife en tête d'une procession. Ils envoyèrent des ordres pour arrêter le sac de la ville qui avait déjà commencé et pour réunir les troupes. Ils se rendirent ensuite dans la grande église, tant pour protéger les principaux habitans, qui s'y étaient réfugiés, que pour y tenir une sorte de conseil militaire après avoir entendu une messe solennelle.

Occupé, comme l'étaient les autres officiers de son rang, à réunir ceux qui servaient sous leurs ordres, lord Crawford, au détour d'une rue conduisant à la

Meuse, rencontra le Balafré. Celui-ci marchait gravement vers la rivière, portant à la main la tête d'un homme, qu'il tenait par ses cheveux ensanglantés, avec autant d'indifférence qu'un chasseur porte une gibecière.

— Eh bien, Ludovic, lui dit son commandant, que voulez-vous donc faire de ce morceau de charogne?

— C'est une petite besogne que mon neveu a faite aux trois quarts, répondit le Balafré, et à laquelle j'ai mis la dernière main. Un pauvre diable que j'ai dépêché là-bas, et qui m'a prié de jeter sa tête dans la Meuse. Il y a des gens qui ont de singulières fantaisies, quand le vieux Petit-Dos (1) leur met la griffe dessus; mais nous avons beau faire, il faut qu'il nous fasse danser tous, chacun à notre tour.

— Et vous allez jeter cette tête dans la Meuse? dit Crawford en considérant avec plus d'attention ce hideux trophée de la mort.

— Oui, sur ma foi, répondit Ludovic; si l'on refuse à un mourant sa dernière demande, on risque d'être tourmenté par son esprit; et j'aime à dormir la nuit bien tranquillement.

— Il faut que vous couriez le risque de voir l'esprit, dit lord Crawford. Cette tête est plus précieuse que vous ne vous l'imaginez. Venez avec moi, pas de réplique, suivez-moi.

— Il est bien vrai que je ne lui ai rien promis, répondit le Balafré; car je crois que je lui avais déjà coupé la tête avant que sa langue eût fini de me faire cette demande. D'ailleurs, par saint Martin de Tours, il ne m'a

(1) *Small-Back*, sobriquet donné à la Mort en Écosse. — Éd.

pas fait peur pendant sa vie, et je ne le crains pas davantage après sa mort. Et puis, en cas de besoin, mon compère, le petit père Boniface de Saint-Martin, me donnera un pot d'eau bénite.

Lorsqu'une messe solennelle eut été célébrée dans l'église cathédrale de Liège, et qu'on eut rétabli un peu d'ordre dans la ville épouvantée, Louis et Charles, entourés de leurs pairs, se disposèrent à entendre la relation des hauts faits qui avaient eu lieu pendant l'action, afin de les récompenser suivant le mérite de chacun. Comme de raison, on appela d'abord celui qui pouvait avoir droit à réclamer la main de la belle comtesse de Croye et ses riches domaines; mais, à la surprise générale, on vit se présenter plusieurs prétendans, et chacun d'eux fut encore plus surpris de trouver des rivaux, quand il se croyait sûr d'avoir mérité le prix. Cette circonstance jeta un doute mystérieux sur leurs prétentions. Crèvecœur produisit une peau de sanglier semblable à celle que de la Marck portait ordinairement; Dunois montra un bouclier criblé de coups, avec les armoiries du Sanglier des Ardennes; plusieurs autres réclamèrent également le mérite d'avoir vengé le meurtre de l'évêque, et en rapportèrent des preuves semblables, la riche récompense promise au vainqueur de de la Marck ayant attiré la mort sur tous ceux qui avaient pris son costume et des armes semblables aux siennes.

Le bruit et les contestations continuaient parmi les compétiteurs, et Charles, qui regrettait intérieurement la promesse inconsidérée qui avait confié au hasard le soin de disposer de la main et de la fortune de sa belle

vassale, commençait à espérer qu'au milieu de ce conflit de réclamations, il pourrait trouver quelque moyen de les éluder toutes, quand lord Crawford fendit le cercle, traînant après lui le Balafré; celui-ci s'avançait d'un air gauche et honteux, à peu près comme un mâtin suit malgré lui celui qui le tient à la lesse: — Débarrassez-nous de vos cuirs et de vos morceaux de fer peints, s'écria-t-il; celui-là seul a tué le Sanglier, qui peut en montrer les défenses.

A ces mots, il jeta sur le carreau la tête sanglante, reconnaissable à la conformation singulière de ses mâchoires qui avaient véritablement une sorte d'analogie avec celles de l'animal dont de la Marck portait le nom, et tous ceux qui l'avaient vu la reconnurent sur-le-champ.

— Crawford, dit Louis tandis que Charles gardait le silence avec un air de surprise et de mécontentement; j'espère que c'est un de mes fidèles Écossais qui a remporté ce prix.

— Oui, Sire, répondit le vieux commandant; c'est Ludovic Lesly, surnommé le Balafré.

— Mais quelle est sa naissance? demanda le duc. Est-il de sang noble? C'est une condition attachée à notre promesse.

— Je conviens qu'il est fait d'un bois assez mal taillé, répondit Crawford en regardant l'archer qui se redressait de toute sa hauteur, d'un air gauche et emprunté; mais je vous garantis qu'il n'en est pas moins de bon bois. C'est un rejeton sorti de la souche des Rothes, et les Rothes sont aussi nobles qu'aucune famille de France ou de Bourgogne, depuis qu'on a dit du fondateur de leur maison :

Entre Less-Lee et la prairie
Il laissa son homme sans vie.

— Il n'y a donc pas d'objection, dit le duc; et il faut que la plus belle et la plus riche héritière de toute la Bourgogne devienne l'épouse d'un soldat mercenaire et grossier comme celui-ci, ou meure dans un couvent... ! la fille unique de notre fidèle Reinold de Croye ! je me suis trop pressé ?

Un sombre nuage couvrit le front du duc, à la grande surprise de tous ses conseillers, qui le voyaient rarement donner le moindre signe de regret d'une résolution qu'il avait une fois prise.

— Que Votre Altesse ait un moment de patience, dit lord Crawford, et elle reconnaîtra que l'affaire n'est pas aussi fâcheuse qu'elle se l'imagine. Ayez seulement la bonté d'écouter ce que ce cavalier veut vous dire. Eh bien! ajouta-t-il en se tournant vers le Balafré, parle donc, ou que la peste t'étouffe !

Mais le vieux soldat, quoique habitué à parler assez intelligiblement au roi Louis, à la familiarité duquel il était accoutumé, se trouva hors d'état d'exprimer sa résolution devant une assemblée si imposante. Tournant une épaule du côté des deux princes, et préludant par un sourire qui ressemblait à une grimace, et deux ou trois contorsions des moins gracieuses, les seuls mots qu'il put prononcer furent : — Saunders Souplesaw...., et le reste de son discours lui resta dans le gosier.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté et de Votre Altesse, dit Crawford, ce sera moi qui parlerai pour mon concitoyen. Il faut que vous sachiez qu'un devin lui a prédit, dans son pays, que la fortune de sa maison

se ferait par un mariage. Mais comme, de même que moi, il n'est plus dans la première fleur de sa jeunesse; qu'il préfère le cabaret au boudoir d'une belle dame; en un mot, qu'il a certains goûts de caserne qui font que le rang et les grandeurs ne serviraient qu'à l'embarrasser, il suit l'avis que je lui ai donné, et cède toutes les prétentions que lui assure la mort de Guillaume de la Marck, à celui qui peut être regardé comme le véritable vainqueur du Sanglier des Ardennes, puisqu'il l'avait préalablement mis aux abois;—il les cède à son neveu, au fils de sa sœur.

— Je me rends garant de la prudence et des loyaux services de ce jeune homme, dit le roi, très-charmé de voir que le destin eût accordé un si beau prix à quelqu'un sur qui il pouvait espérer d'avoir quelque influence: sans sa vigilance et sa fidélité, cette nuit nous eût été fatale. C'est lui qui est venu nous avertir de la sortie projetée.

— En ce cas, dit le duc Charles, je lui dois une réparation, pour avoir douté de sa véracité.

— Et je puis attester sa bravoure comme homme d'armes, ajouta Dunois.

— Mais, s'écria Crèvecœur, quoique l'oncle soit un *gentillâtre* écossais, cela ne prouve pas que son neveu, le fils de sa sœur, soit issu de bonne race.

— Il est de la maison de Durward, dit Crawford, descendue de cet Allan Durward qui fut grand intendant d'Écosse.

— Ah! si c'est le jeune Durward, s'écria Crèvecœur, je n'ai plus rien à dire. La fortune se prononce trop décidément en sa faveur, pour que je veuille lutter plus long-temps contre cette divinité capricieuse.

—Il nous reste à savoir, dit le duc d'un air pensif, quels pourront être les sentimens de la belle comtesse à l'égard de cet heureux aventurier.

—De par la messe! répondit Crèvecœur, je n'ai que trop de raisons pour pouvoir assurer Votre Altesse qu'elle la trouvera, en cette occasion, beaucoup plus docile à votre autorité qu'elle ne l'a été jusqu'ici.—Mais pourquoi l'avancement de ce jeune homme me donnerait-il de l'humeur? J'aurais grand tort, puisque c'est à l'esprit, au courage et à la fermeté, qu'il doit la BEAUTÉ, le RANG et la RICHESSE.

CONCLUSION.

J'avais déjà envoyé à l'imprimeur les feuilles qui précèdent, et dont le dénouement offre, à ce qu'il me semble, une excellente leçon morale, pouvant servir d'encouragement à tous émigrans aux yeux bleus, à cheveux blonds et à longues jambes, de mon pays natal, qui pourraient être tentés dans quelques momens de troubles, d'embrasser l'honorable profession de cavalier de fortune. Mais un ami, un sage conseiller, un de ces gens qui aiment le morceau de sucre qui reste au fond d'une tasse de thé, autant que la saveur du meilleur souchong (1), m'a adressé, à ce sujet, une remontrance pleine d'amertume, et insiste pour que je donne une relation détaillée et circonstanciée des épousailles du jeune héritier de Glen-Houlakin et de l'aimable comtesse flamande; il veut que j'apprenne aux lecteurs curieux combien de tournois eurent lieu en cette occasion intéressante, et combien de lances y furent rompues; enfin, que je leur fasse savoir le nombre de vigoureux garçons qui héritèrent de la valeur de Quentin Durward, et celui

(1) Nom d'une des meilleures espèces de thé noir. — Éd.

des charmantes filles en qui Isabelle de Croye vit renaître ses charmes.

Je lui ai répondu par le même courrier que les temps étaient changés, et que la publicité des cérémonies du mariage était tout-à-fait passée de mode. Il fut un temps, et il n'est pas si éloigné que je ne puisse m'en rappeler les traces, où non-seulement les quinze amis de l'heureux couple étaient invités à être témoins de leur union, mais les musiciens, comme dans *l'Ancien Marinier* (1), continuaient à branler la tête jusqu'à l'aube matinale. On buvait le sack-posset (2) dans la chambre nuptiale, on jetait en l'air le bas de la mariée (3), et l'on se disputait sa jarretière en présence de l'heureux couple que l'hymen venait de rendre une seule et même chair. Les écrivains de cette époque en suivaient la mode avec exactitude, et ils avaient raison: ils ne vous faisaient pas grace d'un des instans où la mariée rougissait, ni d'un de ceux où son mari jetait sur elle un regard d'amour. Ils comptaient les diamans qui ornaient les cheveux de la belle, et les boutons qui garnissaient la veste brodée

(1) Poëme bizarre et fantastique de Coleridge, qui fait arrêter par le marinier un convive obligé d'écouter sa lamentable histoire au bruit des violons de la noce à laquelle il se rendait. Voyez l'analyse de cette singulière production dans le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, du docteur A. P. — Éd.

(2) Breuvage fortifiant, composé de vin, de crême, de muscade, de sucre, et d'œufs bien battus. — Éd.

(3) Lorsque la mariée était couchée, on éteignait les lumières dans sa chambre, où étaient réunies toutes les filles de la noce. Elle jetait son bas en l'air, et si quelqu'une était assez heureuse pour le recevoir, c'était un présage qu'elle serait mariée dans l'année. — Éd.

de l'heureux époux, et ils ne finissaient qu'après avoir placé le héros et l'héroïne dans le lit nuptial : mais ces détails ne conviennent guère aux sentimens de modestie qui engagent nos mariées modernes, douces et timides créatures, à fuir l'éclat et la pompe, l'admiration et la flatterie, et à chercher, comme le bon Shenstone (1),

La liberté dans une auberge.

Sans contredit, la relation fidèle des circonstances et de la publicité qui accompagnaient toujours la célébration d'un mariage au quinzième siècle, ne pourrait qu'occasioner du dégoût à nos belles. Isabelle de Croye se trouverait placée dans leur estime bien au-dessous de la fille qui trait les vaches, et de celle qui est chargée des plus vils emplois de la domesticité ; car celle-ci, fût-elle sous la porte de l'église, refuserait la main du garçon cordonnier qu'elle va épouser, s'il lui proposait de *faire nopces et festins* (comme disent les enseignes des faubourgs de Paris), au lieu de monter sur l'impériale d'une diligence, pour aller passer incognito à Deptford ou à Greenwich, villages aux environs de Londres, la *lune de miel* (2). Je n'en dirai donc pas davantage, et je me retirerai sans bruit des noces de la comtesse de Croye, comme le fit l'Arioste de celles d'Angélique, laissant à mes lecteurs le soin d'ajouter à mon histoire, si bon leur semble, tous les détails que pourra leur suggérer leur imagination.

D'autres pourront chanter comment le vieux castel
Ouvrit avec orgueil sa porte hospitalière,

(1) Auteur du poëme de l'auberge. — Éd.

(2) *The honey-moon*. Le premier mois de mariage. — Éd.

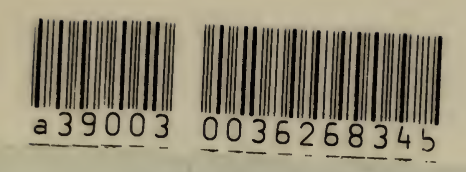
Quand un jeune Écossais eut au pied de l'autel
Reçu la noble main de la riche héritière.

E come a ritornare in sua contrada
Trovasse e buon naviglio e miglior tempo,
E dell' India a Medor desse lo scettro
Forse altri canterà con miglior plettro.

Orlando Furioso, *canto XXX*, *Stanza* 16 (1).

(1) Le roman de *Quentin Durward* étant une véritable excursion sur notre sol et dans notre histoire, l'Éditeur s'est permis de relever par des notes plusieurs fautes, peut-être volontaires, du romancier. Il croit devoir rappeler ici ce qu'il a eu l'occasion d'exprimer dans la *Notice historique*, etc., que sir Walter Scott cherche plutôt à peindre en artiste le caractère moral et le costume général d'une époque, qu'à raconter en froid analyste les événemens disposés selon la chronologie. Il était réservé à l'historien des ducs de Bourgogne, dans son tableau du règne de Louis XI, d'être pittoresque comme sir Walter Scott, tout en étant parfaitement exact dans l'exposition des faits. — Éd.

FIN DE QUENTIN DURWARD.


a39003 003626834 5

